Sir ADOLPHE B. ROUTHIER

DE L'HOMME A DIEU

ESSAI D'APOLOGÉTIQUE POUR LES HOMMES DU MONDE

Primus homo de terrâ, terrenus;
Secundus homo de cœlo, cœlestis.
Le premier homme formé de la terre est terrestre
Le second homme venu du ciel est céleste.
(I Cor. XV-47.)



Éditeurs :

Desclée, De Brouwer et Cie
LILLE—PARIS—LYON—BRUGES
BRUXELLES — ROME

CANADA
J. P. GARNEAU, Libraire
QUÉBEC

Carr, Fountain, Joseph
R.

DE L'HOMME A DIEU

Essai d'Apologétique pour les hommes du monde

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Causeries du dimanche . . . . 1 vol.
A Travers l'Europe . . . . 2 »
En Canot . . . . 1 »
Les Echos (Poésies) . . . . 1 »
A Travers l'Espagne . . . . 1 »
Conférences et discours . . . . 2 »
Les Grands Drames . . . . 1 »
De Québec à Victoria . . . . 1 »
La Reine Victoria et son Jubilé . . . . . 1 »
Québec — grand in-4° illustré . . . . . . 1 »
Le Centurion, roman . . . . 1 »
Essai d'Apologétique . . . . 1 »

EN PRÉPARATION

Paulina, roman des temps apostoliques.
Montcalm et Lévis, drame en 5 actes.

Sir ADOLPHE B. ROUTHIER

DE L'HOMME A DIEU

ESSAI D'APOLOGÉTIQUE POUR LES HOMMES DU MONDE

Primus homo de terrâ, terrenus;
Secundus homo de cœlo, cœlestis.
Le premier homme formé de la terre est terr. .tre
Le second homme venu du ciel est céleste.
(I Cor. XV-47.)



Éditeurs :

Deselée, De Brouwer et Cie
LILLE — PARIS — LYON — BRUGES
BRUXELLES — ROME

CANADA
J. P. GARNEAU, Libraire
QUÉBEC

NIHIL OBSTAT :

Die 16ᵉ nov. 1912.

ALOISIUS AD. PAQUET, pter
Censor designatus.

IMPRIMATUR :

Die 17ᵉ nov. 1912.

✝ L. N., *Archiep. Quebecen.*

LETTRE DE MONSEIGNEUR L. A. PAQUET

A L'AUTEUR

Séminaire de Québec, 14 Novembre 1912.

L'Honorable Sir Adolphe B. Routhier L. D. et L. L. D. U. L., Juge de la Cour d'Amirauté, Ancien Juge en chef de la Cour Supérieure, à Québec.

MONSIEUR LE JUGE,

Le christianisme traverse des temps difficiles, non pas certes pour lui-même, puisqu'il s'appuie sur Dieu, mais pour les croyants de toute classe et de tous pays, dont les convictions peuvent être ébranlées par des attaques perfides, spécieuses et persistantes.

Dans ces conditions où se trouvent les intérêts religieux, et dans la lutte partout nécessaire pour les défendre, il importe que le clergé ne soit pas laissé à ses seules forces, et que des laïques instruits, influents et dévoués lui prêtent,

lorsqu'ils le peuvent, le secours de leur parole et de leur plume.

Vous êtes, Monsieur le Juge, du nombre des contemporains qui ont compris ce rôle, et tous ceux qui ont suivi, depuis cinquante ans, votre belle carrière d'orateur et d'homme de lettres, savent quel large souffle chrétien anime constamment, et vos discours, et vos écrits.

Vous avez voulu faire davantage; et à l'exemple des grands écrivains qui ont nom Joseph de Maistre, Chateaubriand, Auguste Nicolas, vous avez cru opportun d'entreprendre directement la défense de votre religion, non pas en des pages didactiques et sèches, mais sous une forme moins sévère et plus souple et plus spécialement appropriée aux besoins et aux goûts des personnes du monde.

J'ai lu avec intérêt votre « Essai d'Apologétique », et je suis heureux de vous déclarer que non seulement je n'y vois rien de contraire à la doctrine catholique, mais que j'ai admiré l'érudition étendue, le sens éminemment chrétien, le dévouement profond à l'Eglise dont vous y donnez la preuve.

Je laisse de côté les qualités purement littéraires de votre ouvrage, sur lesquelles il ne m'appartient guère de me prononcer, et où, du

reste, se révèle à tous les regards l'une de nos plumes les plus ingénieuses, les plus élégantes et les plus fécondes.

Le plan que vous suivez est simple et clair. Les idées que vous exposez s'enchaînent avec aisance. Les raisonnements dont vous développez la trame, dans l'étude comparée des systèmes religieux, sont solides et concluants. Tout homme de bonne foi, après avoir parcouru ces pages d'une lecture à la fois agréable et instructive, se convaincra sans peine que de toutes les religions parues sur la terre, seul le Christianisme, fondé sur les enseignements du Christ et de son Eglise, mérite notre créance.

Je vous félicite de cette œuvre par laquelle est ainsi glorifié le nom chrétien, et qui ajoute à votre propre nom d'écrivain catholique un si beau lustre, et j'ai la persuasion que tous ceux à qui ce livre est destiné le liront avec un réel profit.

Veuillez agréer, Monsieur le Juge, avec mes congratulations, l'hommage de ma haute estime et l'assurance de mes sentiments sincèrement dévoués.

Louis Ad. PAQUET, *Ptre.*

DÉDICACE

A MON FILS

C'est à toi, mon enfant, que je dédie ce livre.

Il n'est qu'une feuille de plus, ajoutée aux milliers de volumes que l'esprit humain a consacrés à l'étude des problèmes redoutables de cette vie; et cependant j'ai l'espoir qu'il pourra être utile à ceux qui cherchent de bonne foi le bon chemin, dans le grand voyage de ce monde à l'autre.

Je l'ai conçu chez toi, dans cette solitude pleine de grandeur et de paix que tu habites, au pied des Montagnes Rocheuses, au milieu des monotones rêveries de la vie pastorale, et il te fournira d'inépuisables sujets de méditation, dans ton perpétuel tête-à-tête avec la grande Nature. Il me semble que tu le comprendras mieux dans cette vie des champs que tu as choisie, sous le grand ciel que les hautes murailles, les cheminées et la fumée des villes ne t'empêchent jamais de contempler.

Il me semble que c'est la vie la plus heureuse

en ce monde, indépendante des exigences sociales, des conventions d'étiquette, et des mille servilités que subissent les habitants des villes, la vie calme du travail libre, rétribué par ce qu'il produit, exempt des fluctuations de la Bourse et des crises commerciales.

Mais, quels que soient les avantages de cette existence, elle a ses ombres comme les autres; et les bonheurs de la terre ne sont pour toi, comme pour les autres, que des passants. des voyageurs pressés de s'en aller, et qui ne font guère en ce monde que des visites de cérémonie.

Et puis, pour toi, comme pour les autres, un jour viendra où cette vie, mêlée de tristesses et de sourires, touchera à sa fin, et où il faudra te préparer pour le dernier voyage, qui commence à la mort et dont le terme n'est pas sans mystère.

Ce voyage, je l'aurai fait avant toi, et tu sentiras le besoin de m'interroger.

Ce livre, que tu auras lu et médité, j'espère, tu le reliras alors dans la solitude du foyer, le soir, après avoir contemplé les étoiles, et tu te diras : « C'est mon père qui me parle; c'est sa voix que j'entends, et qui revient de l'autre monde m'indiquer la route à suivre pour aller jusqu'à lui! »

PREMIÈRE PARTIE

LA RAISON ET LA SCIENCE

DE L'HOMME A DIEU

I

LES GRANDS PROBLÈMES

I

C'est en vain que beaucoup d'hommes voudraient se désintéresser de ce qu'on appelle aujourd'hui l'*Au delà*. Il arrive toujours une époque dans leur existence, où ce mystérieux inconnu devient pour eux un tourment.

Plus ils en détournent leur pensée, plus leur pensée y revient; et ce qu'ils demandent avant tout à la science (1), c'est de leur prouver que cet *Au delà* est le néant.

Mais la science est impuissante à les en convaincre, pour l'excellente raison qu'elle n'en est pas convaincue elle-même; et elle n'en est pas convaincue parce qu'elle ne peut pas démontrer que c'est le néant qui

1. Nous employons ici le mot *science* dans le sens physique et expérimental qu'on attache aujourd'hui le plus souvent à ce mot, sans toutefois dénier aux connaissances métaphysiques et théologiques le caractère de science véritable.

suit la vie. Il suffit qu'elle soit de bonne foi pour être forcée d'avouer qu'elle n'en sait rien. Littré s'en rendait bien compte quand il disait : « Pourquoi vous obstinez-vous à chercher où vous allez, et d'où vous venez? Vous ne saurez jamais un mot de cela... laissez donc là ces problèmes... »

C'est bien facile à dire; mais on ne fait pas aisément taire la conscience, qui s'inquiète et qui interroge. Le tourment d'outre-tombe est dans la nature, et il faudrait ne rien connaître de la vie humaine pour en douter.

Huxley, qui n'est pas un croyant, est plus soucieux que Littré de nos destinées. « D'où sommes-nous sortis? dit-il...Quel est notre but et quelle est notre destinée? Voilà les questions qui se présentent incessamment, d'elles-mêmes, à tout homme qui naît à la vie mentale, et qui lui offrent un intérêt que rien ne saurait diminuer. »

L'étude de nos destinées est donc d'un puissant intérêt pour tout homme sérieux; et Victor Hugo proclame heureux celui qui s'y livre :

Heureux l'homme occupé de l'éternel destin,
Qui, tel qu'un voyageur qui part de grand matin,
Se réveille l'esprit rempli de rêveries,
Et dès l'aube du jour se met à lire et prie.
A mesure qu'il lit, le jour vient lentement
Et se fait dans son âme, ainsi qu'au firmament...

Parcourez toutes les contrées du globe, civilisées ou barbares, et jetez un coup d'œil à vol d'oiseau sur les villages et les villes. Partout, au-dessus des habitations humaines, vous verrez s'élancer vers le ciel des

tours et des clochers, des minarets et des coupoles qui dominent des temples.

Interrogez les foules qui fréquentent ces édifices consacrés à la divinité, et elles vous répondront qu'elles y cherchent la voie qui conduit à l'Au delà. Ell ne croient pas au même Dieu, et elles lui donnent des noms différents; mais elles croient que tout ne finit pas à la mort, et elles s'inquiètent de ce qui les attend au delà du tombeau. Ce tourment de l'homme grandit à mesure que les années s'accumulent, et que le terme de sa vie approche.

Que ses espérances en ce monde soient comblées, ou qu'elles soient déçues, qu'il se dégoûte de l'existence ou qu'il s'y cramponne, tout lui dit que cette terre qu'il habite est un lieu d'exil, et que la Patrie est ailleurs, quelque part peut-être dans cet empyrée où ses regards s'élèvent irrésistiblement. Mais où donc est-elle cette patrie invisible? Et qui saura lui en ouvrir les portes?

> Où donc est-il le globe émerveillé de lyres,
> Où, vibrants de triomphe et de félicité,
> Nous verrons nos vieux pleurs transformés en sourires,
> Et nos torses meurtris pleins d'ailes de clarté? (Rollinat.)

Que devient donc l'homme au sortir de cette vie. Et quel est ce voyage qui commence à la tombe, et dont le terme est enveloppé d'insondables mystères?

C'est la grande question, non pas du jour, mais de tous les jours, et de tous les siècles. C'est la question qui domine toutes les autres, qui intéresse tous les hommes et tous les âges, que l'humanité s'efforce de

résoudre depuis qu'elle existe, et qui reste pour elle le grand problème.

Car ceux qui sortent de ce monde n'y reviennent jamais pour nous apprendre ce qu'il y a par delà le tombeau; et l'es[illegible] humain a beau se vanter de ses conquêtes, il n'a jamais pu arracher son secret à la mort. Il y a là des ténèbres que son œil est impuissant à pénétrer.

« C'est un Océan qui vient battre notre rive, et pour lequel nous n'avons ni barque ni voile... » (Littré). Etrange Océan dont tant d'hommes ignorent le port d'arrivée!

II

Quand un ami part pour l'Europe, vous lui dites adieu sans grande émotion, malgré l'océan qui va vous séparer. Car s'il disparaît à vos yeux, vous l'accompagnez par la pensée; et pendant les jours qui suivent vous pouvez même indiquer sur votre carte avec plus ou moins de précision l'endroit où il est. Vous connaissez les pays qu'il parcourt, et il reviendra bientôt vous raconter son voyage.

Mais au jour du départ pour l'Au delà, il n'en est plus de même. Vous ne le reverrez plus en ce monde celui auquel vous dites adieu. L'Océan qu'il va franchir vous est totalement inconnu; jamais âme qui vive n'en a pu dessiner la carte, et des millions d'hommes qui l'ont traversé, aucun n'est jamais revenu raconter ses impressions.

Pourtant que d'appels fous, longs et désespérés
Nous poussons jour et nuit vers tous nos enterrés!
Quels flots de questions coulent avec nos larmes!
Mais toujours à travers ses plaintes, ses remords,
Ses prières, ses deuils, ses pleurs et ses alarmes,
L'homme attend vainement la réponse des morts!

(Rollinat.)

Je ne sais quel cimetière d'Orient montre en passant ces mots gravés sur sa porte : Logement pour une nuit sur le chemin de la nouvelle Jérusalem!

Oui, c'est bien la croyance générale qu'un cimetière n'est qu'un dortoir, et que ceux qui y dorment se réveilleront un jour. Mais où est-elle la Jérusalem nouvelle? Et quel est le chemin qui y conduit?

Un jésuite spirituel (il y en a encore) disait à des marins qui menaçaient de le jeter à la mer : « Il m'importe peu que ce soit par terre ou par eau que j'arrive au ciel. »

Evidemment, pour ceux qui croient au ciel, l'important c'est d'y arriver, et je pense bien que plusieurs chemins y conduisent.

Mais où prétendent-ils arriver ceux qui n'ont pas de croyances religieuses?

Interrogez les savants qui savent tant de choses, et quel que soit leur orgueil, ils vous avoueront qu'ils ne connaissent absolument rien de ce qui suit la mort. Ils connaissent tout, excepté ce qu'ils sont, d'où ils viennent, où ils vont. Ils calculent la course des astres dans le ciel, et ils ne savent rien du vol des âmes et des esprits à travers l'infini. Ils se sont emparés de ce feu du ciel qu'ils ont appelé électricité, et ils en

font un agent de leurs volontés et de leurs besoins; mais ils ne peuvent conquérir, ni conserver, ni prolonger ce fluide mystérieux qui est la vie. Ils en ignorent l'origine et la fin; et si vous leur demandez quel est dans l'homme le principe vital, où il se loge, comment et quand il se produit, ce qu'il devient à la mort, ils ne peuvent vous répondre.

N'y a-t-il donc absolument personne qui puisse nous apprendre un peu les mystères de l'Au delà, et lever un coin du voile qui les dérobe à nos regards? N'y a-t-il vraiment aucun Christophe Colomb qui ait découvert l'autre monde, et qui en soit revenu pour nous en transmettre les enseignements?

— Oui, nous dit le Christianisme, ce Colomb a existé. Un Dieu est descendu du ciel, qui s'est fait homme, qui a vécu parmi les hommes, qui a traversé la nuit de la tombe, et qui avant de remonter au ciel nous a tracé un itinéraire vers la Patrie éternelle.

III

Mais faut-il croire au Christianisme? reprend l'homme que le doute tourmente. D'où sait-il et comment sait-il les mystères de la mort et de ce qui la suit.

Quand l'homme meurt, est-il anéanti, ou rentre-t-il dans quelque monde invisible et cependant réel? La mort est-elle un terme absolu, ou un nouveau point de départ? La tombe est-elle une porte qui s'ouvre sur une autre vie, ou bien est-elle un abîme sans fond, où les générations vont s'anéantir?

Si c'est une porte qui s'ouvre, sur quel monde s'ou-

vre-t-elle? — *Ad paradisum deducant te Angeli*, chante l'Eglise, sur le corps du trépassé.

Mais l'Eglise en sait-elle quelque chose, de ce paradis qu'elle promet? De qui l'a-t-elle appris? Est-ce d'un homme? Est-ce d'un Dieu?

Qu'en pensent la science et la philosophie? Qu'en a pensé l'humanité depuis qu'elle chemine en rêvant au milieu des tombeaux?

Voilà les problèmes que j'ai osé scruter dans ce livre.

Il ne contient rien de neuf. Mais il est le fruit de longues méditations et de sérieuses études. Ce n'est pas mon esprit seul que j'ai interrogé; c'est la sagesse des nations, ce sont les savants, les philosophes, les fondateurs de religions, et j'ai condensé en quelques pages ce qu'ils m'ont répondu.

Voyageur éphémère, mais avide d'immortalité, j'ai plongé mes regards dans tous les télescopes braqués sur l'Infini, et ce livre résume ce que j'y ai entrevu.

Je ne suis ni un savant, ni un philosophe, ni un théologien. Et cependant, je vais parler science, philosophie et théologie.

Mais j'en veux parler comme le vulgaire, en m'adressant au vulgaire, dans un langage et avec des arguments que le vulgaire comprendra, j'espère.

J'ai le plus grand respect pour la science, et surtout pour celle qui ne sort pas de son domaine. Seulement, il y a des savants chrétiens et des savants libres penseurs; et il est incontestable que les œuvres scientifiques des uns et des autres diffèrent notablement parce qu'un esprit très différent les anime.

Mais, chose curieuse, ce sont surtout les libres penseurs qui se plaisent à toucher aux questions théologiques, et qui s'efforcent de démontrer qu'il y a antagonisme entre la religion et la science. Il en résulte, non pas précisément une science libre penseuse, mais une école qui porte ce nom, et dont tous les efforts tendent à détruire la foi religieuse.

Je crois qu'il ne peut pas y avoir de conflit réel entre la science et la religion, et qu'un jour viendra où ce qui paraît être aujourd'hui une antinomie se résoudra dans une harmonie parfaite.

La science, si avancée qu'elle soit, est bien obligée d'admettre que le cerveau humain est plein de mystères.

Il est profondément enfoui sous une carapace osseuse, comme une huître dans son écaille, ou comme une amande sous son écorce.

Mais il a des portes ouvertes sur le monde visible. Les yeux sont comme deux fenêtres par lesquelles la lumière lui révèle les objets extérieurs. Les oreilles lui apportent les bruits du dehors et ces sons particuliers qu'on appelle la parole humaine.

C'est par ces portes que la vérité pénètre dans l'intelligence. Mais, comme le globe terrestre, l'esprit de l'homme a toujours une moitié de sa sphère dans l'ombre, quand il n'a pas à sa disposition d'autres lumières que celles de la nature, pour tout ce qui se rapporte aux choses de l'Au delà.

Il nous semble bien que le monde terrestre est un réverbère du ciel, et qu'il en réfléchit la lumière comme la lune réfléchit celle du soleil. Il nous paraît bien

aussi que l'esprit humain est un réverbère de l'esprit divin. Mais ses clartés réfléchies sont bien imparfaites.

Si donc nous en arrivons à constater que les lumières naturelles, la science humaine et ses œuvres, ne peuvent pas suffisamment nous éclairer sur nos destinées après la mort, il nous faudra bien recourir à ceux qui prétendent posséder des lumières surnaturelles, à ceux qui affirment que Dieu lui-même leur a révélé toutes les vérités nécessaires. Eux seuls alors sauront nous révéler notre propre mystère, le mystère des êtres qui nous entourent, et l'échelle merveilleuse qui relie le ciel à la terre.

Chercheur de bonne foi, sans préjugés ni parti pris, nous dirons alors aux fondateurs de religions : Vous prétendez que Dieu vous a parlé et vous a révélé nos destinées futures? Eh bien! parlez à votre tour, nous vous écoutons. Prouvez-nous la réalité de vos communications avec Dieu. Démontrez-nous, si vous le pouvez, la vérité de votre mission; et alors, mais alors seulement, nous vous accepterons pour pilotes dans la traversée de l'océan inconnu qui s'étend de la terre au ciel ou de l'homme à Dieu.

II

L'HOMME

I

Dans l'étude des problèmes que je vais aborder, la première question qui se présente à mon esprit est celle-ci : Que suis-je ? C'est-à-dire, qu'est-ce que l'homme ?

Je n'ai pas besoin de me démontrer ma propre existence; mes sens me la prouvent invinciblement; et l'homme qui refuserait de croire qu'il existe serait un fou.

C'est une des vérités primordiales contre l'évidence desquelles le scepticisme est impuissant. Quelque effort de volonté que puisse faire le sceptique, il prouve son existence en affirmant même qu'il en doute.

Mais quelle est la nature de l'être humain ?

Tous mes sens témoignent avec certitude que j'ai un corps matériel, organisé et vivant. Or, quelle est exactement la nature et quels sont les attributs de cette matière qui compose mon corps ? Quel est le principe de cette vie qui l'anime ?

Je me rends parfaitement compte des capacités de cette matière organisée, visible et palpable, qui est mon corps; mais cet organisme, qui se développe avec ma vie, se brise également avec elle. Quel est donc le

secret de cette vie, que je sens en moi, qui a ses alternatives de croissance et de décroissance, de force et de faiblesse, de mouvement et d'inertie, qui dure quelques années et qui, en s'éteignant irrévocablement, réduit mon corps à l'état atomique?

Voilà le premier problème que je voudrais résoudre et dont je demande la solution à la science.

Malheureusement, le savant, dans ses patientes recherches sur la nature de l'homme, ressemble trop souvent à l'enfant qui brise son jouet favori, pour découvrir le mécanisme intérieur qui le fait mouvoir.

Ce jouet est un automate quelconque, un bateau, un pantin, un oiseau, qui se meut, qui crie, qui chante. L'enfant admire tout d'abord l'extérieur, mais bientôt cela ne le satisfait plus. Il veut connaître le secret de cette espèce de vie organique qui l'étonne; il ouvre l'automate pour en étudier l'intérieur, il en brise le mécanisme, et le jouet est perdu, sans avoir révélé son secret à son propriétaire trop curieux.

Ainsi fait aujourd'hui le savant matérialiste en étudiant l'homme. Armé de la méthode expérimentale, qu'il croit souveraine, il s'acharne sur la matière pour y trouver le principe des êtres vivants; il la divise à l'infini, il la creuse en ses plus intimes profondeurs, il l'analyse, il la dissout, il la volatilise, il la transforme.

A chaque nouvel effort, il la somme de parler : « Eh! bien, vas-tu enfin me dire ton secret? Vas-tu me révéler la force qui te fait mouvoir, le principe qui te fait vivre, le verbe qui te fait parler, l'esprit qui pense en toi? »

Et la matière, bouleversée, transformée, volatilisée, débris, bloc ou atome, reste muette. Tout le travail de la science matérialiste n'a fait que détruire un être merveilleusement organisé, vivant, animé, qui s'était fait sans elle, et qu'elle ne peut plus refaire.

Elle en a compté les pulsations et les souffles, les nerfs et les muscles, les cellules et les atomes; elle en défait pièce à pièce toute l'admirable mécanique, et l'être vivant s'est à jamais brisé sous ses doigts.

Mais le secret de la vie de cet être, l'a-t-elle découvert? Le principe qui l'animait, en a-t-elle trouvé la formule?

Non, ni le marteau, ni le scalpel, ni la cornue, n'ont pu faire autre chose que des ruines, et le livre de vie est resté scellé.

Qu'est-ce donc que cette vie dont j'observe en moi-même tous les phénomènes? Comment commence-t-elle? Quelle est sa nature? Comment et pourquoi finit-elle?

Si je pose ces questions à un simple paysan sans instruction, il me répondra : « Vous vous moquez de moi! Je ne puis pas vous expliquer en termes propres ce que c'est que la vie; mais en moi-même, *je le sais bien*. Et pour un savant, ça ne doit pas être difficile de définir exactement ce qu'est la vie, d'où elle vient, et comment elle finit. »

Et cependant les savants ne sont pas plus capables de répondre à ces questions que l'ignorant. Le principe de vie est pour eux un mystère.

Je me demande alors s'il est bien sûr que mon corps, organisé et vivant, soit mon être tout entier, et

s'il n'y a pas en moi un élément spirituel, distinct de mon corps, et lui communiquant la vie, que la croyance universelle appelle l'âme.

Le savant matérialiste me répond : « Il n'y a en vous aucun élément spirituel, vous n'êtes comme moi, comme tout le monde, qu'un peu de matière organisée.

— Et comment le savez-vous?

— Je ne crois qu'à ce qui tombe sous les sens; or, en disséquant le corps humain, je n'y ai trouvé aucune trace de l'âme.

— Certes, si l'âme était visible et si vous pouviez me la montrer au bout de votre scalpel, ce ne serait plus une âme, puisque j'appelle ainsi un élément spirituel qui ne saurait avoir une forme visible et palpable.

— Soit, me répond le savant, admettons que je n'ai pas le droit de conclure que l'âme n'existe pas, parce qu'en disséquant le corps je ne l'y ai pas trouvée. Mais vous, pourquoi donc y croyez-vous?

— J'y crois parce que mon sens intime m'impose pour ainsi dire cette croyance; parce que j'en ai en quelque sorte la sensation intérieure, comme j'ai la sensation extérieu. de mon existence. Quand je me considère et m'interroge, j'en ai l'idée claire et nette. Je sens que mon corps n'est pas tout mon être, et quand je dis *moi*, je sais très bien que ce *moi* n'est pas l'organisme matériel que je vois.

Le *moi* qui pense, qui veut, qui aime, qui s'envole à travers les mondes, et que rien ne peut enchaîner, qu'est-ce donc, sinon cet élément immatériel, invisible que je sens en moi et que j'appelle mon âme?

Tout homme sent irrésistiblement dans l'intime profondeur de son être qu'il y a en lui deux éléments, si distincts qu'ils sont presque toujours en lutte dès qu'il s'agit de conduite morale. L'un est invisible et cependant il dirige et commande; l'autre est visible et agit, mais il est dirigé et commandé.

Je ne puis vous montrer mon âme comme je puis vous montrer ma langue, mais je n'en ai pas moins la certitude de sa présence; car c'est par elle que je souffre et que je suis heureux; c'est par elle que je triomphe de la douleur physique, de la maladie et même de la mort, puisque c'est par elle que je me crois immortel.

Que dis-je? Par elle, je sens en moi quelque chose d'infini, et j'en possède, il me semble, quelques-uns des attributs. Ma pensée parcourt les mondes plus rapidement et va plus loin que l'électricité. Nulle barrière, nul obstacle ne peut arrêter son vol, quoique le corps qu'elle habite reste immobile. Elle fait plus encore : elle crée des mondes imaginaires, au delà de ceux que je connais. Elle embrasse hier, aujourd'hui et demain les siècles écoulés et les âges à venir. Elle échappe à tout pouvoir, quelque puissant qu'il soit.

Par le souvenir, elle fait revivre le passé, et elle le voit comme s'il était le présent. Elle ressuscite les morts et les fait repasser sous mes yeux tels que je les ai connus. Ils me parlent et j'entends leurs discours. Sont-ce réellement mes yeux qui les voient et mes oreilles de chair qui les entendent? Non, évidemment; c'est la partie spirituelle de mon être, c'est mon âme. J'ai la connaissance de milliers de choses qui n'ont

rien de matériel, et que les sens n'ont pas pu me transmettre.

Bien plus, le témoignage de mes sens semble souvent contredire ces connaissances et ces idées, et je serais, si j'en croyais mes sens, plutôt porté à les rejeter.

Quelle est donc cette force intérieure qui domine la sensation extérieure, et qui reconnaît la certitude absolue d'une vérité que les organes de mon corps ne sauraient atteindre? N'est-ce pas l'âme?

Il est incontestable que les sens donnent lieu à d'innombrables erreurs; et que ces erreurs sont constamment corrigées par la puissance mystérieuse qui raisonne et argumente en moi-même.

Les convictions de tout ce qu'il y a en moi de plus intime et de plus impérieux à la fois, les démonstrations de ma raison, la croyance générale des peuples, l'enseignement des plus grands génies et les traditions des siècles concourent à me convaincre de la présence d'une âme en moi.

Si je n'avais pas cette conviction, je ne reconnaîtrais aucune loi morale. Car si je ne suis qu'un composé d'atomes soumis aux lois de mouvement, de vibration et de transformation qui leur sont inhérentes, je n'ai plus ni liberté, ni responsabilité. Tout ce que je fais m'est imposé par mon organisme atomique et par les besoins qui sont ses seules lois.

Je ne suis pas plus libre d'éviter le mal et le péché que je ne le suis de me préserver de toute maladie. Le crime a sa cause dans les propensions des atomes dont mon corps est composé.

C'est à cette conclusion qu'en viennent les matérialistes sincères et logiques. Carl Vogt écrit que l'âme n'est pas un *principe immatériel*, mais seulement *un nom collectif* qui désigne les différentes fonctions du système nerveux... Que l'homme est une pure machine et que par conséquent la liberté et la responsabilité n'existent pas (1).

« C'est désespérant, mais nous n'y pouvons rien, disent les négateurs.

» L'âme échappe à nos observations et à nos méthodes expérimentales, donc elle n'existe pas. Nous avons analysé l'homme nous avons pesé tous les atomes qui le composent dans nos balances de précision, et nous n'y avons trouvé aucune trace de l'âme. »

Comme on voit, c'est toujours la même réponse. L'âme est niée parce qu'on ne veut croire qu'à ce qui tombe sous les sens, à la matière visible.

Mais nous disons, en premier lieu, que les savants sont loin de bien connaître cette matière qui, d'après eux, composerait tout l'être humain, et en second lieu, que nous sommes souvent trompés par les phénomènes visibles et matériels que nous transmettent nos sens.

II

Il y a des siècles que les physiciens et les chimistes étudient la matière, et ils ont fait des progrès incontestables dans cette étude; mais où en sont-ils arrivés au sujet de ce qui nous préoccupe?

1. Méric. *L'autre Vie*, vol. I, p. 2 et 3.

A l'inconnu.

Toutes leurs analyses établissent, ils le disent du moins, que les corps sont des assemblages d'atomes; mais qu'est-ce qu'un atome? Aucun savant ne peut le dire. L'atome est invisible, impalpable; il échappe à la méthode expérimentale. On n'en connaît ni la nature, ni la forme, ni les lois.

Y a-t-il différentes espèces d'atomes? Ont-ils des qualités diverses ou bien sont-ils tous identiques? Leurs groupements, leurs mouvements, leurs vibrations sont-ils les seules causes efficientes des formes variées des corps? Autant de mystères que de mots.

Chaque école a là-dessus ses hypothèses et ses systèmes; mais aucun de ces systèmes n'a pu prévaloir jusqu'à ce jour. Les savants les plus autorisés et les plus sincères confessent leur impuissance, quand ils sont arrivés à l'atome; et M. J.-B. Dumas, l'un des plus illustres, s'écrie : « Si j'en étais le maître, j'effacerais le mot atome de la science, persuadé qu'il va plus loin que l'expérience. »

Quand donc les positivistes me disent que tout est matière en moi, j'ai le droit de leur répondre qu'ils n'en savent rien, puisqu'ils ne savent pas même exactement ce qu'est la matière.

Que mon corps soit un composé d'atomes, c'est possible. Mais quelle est la force qui a rassemblé ces atomes? Possédaient-ils cette force en eux-mêmes, ou leur est-elle venue d'ailleurs? Impossible pour eux de me répondre, puisque l'atome leur est inconnu. Dès lors, je dois logiquement rejeter leur théorie et en croire plutôt mon sens intime dont la logique est irré-

sistible, et qui me crie : « Tu es un être double; et si la matière qui compose ton corps est vivante, c'est parce qu'elle est unie à ce principe immatériel que tu appelles l'âme. Crois-en cette voix de la nature intime qui affirme son dualisme. » D'ailleurs, ce que me dit cette voix intérieure, est aussi ce qu'ont pensé les plus grands génies et les vrais savants.

« Ce qui fait que notre corps est vivant, dit saint Thomas d'Aquin, c'est l'âme. L'âme est en nous la première cause de toute opération vitale... Elle est l'être ou la forme du corps... sa forme actuelle. Nous sentons très bien que nous sommes cet être même qui connaît...

» L'âme humaine communique à la matière corporelle l'être par lequel elle subsiste, en sorte que de la matière et de l'âme il résulte un tout complet...

» Il n'y a dans l'homme aucune force substantielle autre que l'âme intelligente (1). »

Le plus grand poète lyrique du siècle dernier, Victor Hugo, a exprimé, quoique de façon moins précise et moins sûre, cette doctrine du grand docteur dans les lignes suivantes : « Le corps humain pourrait bien n'être qu'une apparence. Il cache notre réalité. Il s'épaissit sur notre lumière ou sur notre ombre. La réalité, c'est l'âme. A parler absolument, notre visage est un masque. Le vrai homme, c'est ce qui est sous l'homme. Si l'on apercevait cet homme-là, tapi et abrité derrière cette illusion qu'on nomme la chair, on aurait plus d'une surprise. L'erreur commune, c'est de prendre l'être extérieur pour l'être réel. »

1. L'abbé Lebreton. *Petite Somme de saint Thomas d'Aquin*, vol. I, p. 330-331.

Embrassant la doctrine de saint Thomas, l'abbé Méric la développe en disant que « l'âme est le principe formateur du corps, c'est-à-dire qu'elle est douée d'une *puissance formative* (1) »

S'il en est ainsi, c'est à elle qu'il faudrait donc attribuer ce degré de perfection que la matière atteint dans l'homme.

Quoique distincts et absolument différents l'un de l'autre, les deux éléments sont étroitement unis, et cette étroite union explique les phénomènes que nous observons et qui sont les résultats de l'influence énorme qu'ils exercent réciproquement l'un sur l'autre.

Quand l'un des deux souffre, l'autre souffre également. Mais cela ne prouve que leur union très intime, et le matérialisme a tort d'en conclure que les deux éléments sont matériels. Quand le corps est brisé par la maladie, dit-on, l'âme subit dans ses facultés un affaiblissement corespondant ; donc elle est matière comme lui. Cette conclusion n'est pas rigoureuse, puisque l'étroite union des deux éléments suffit à expliquer l'influence de la maladie corporelle sur l'âme.

Elle n'est pas rigoureuse non plus pour cette autre raison : c'est qu'il y a des âmes fortes, stoïques, que la maladie n'affaiblit pas. Il y a des génies qui, pendant de longues années, poursuivent au milieu des souffrances les plus cruelles, les travaux les plus ardus et les plus épuisants.

Il y a eu et il y a encore des martyrs dont les âmes débordaient de joie et surabondaient de force morale

1. *L'autre Vie*, vol. II, p. 71.

pendant que leurs corps étaient déchirés, disloqués ou brûlés par les bourreaux.

Etudions maintenant le phénomène inverse, c'est-à-dire l'influence de l'âme sur le corps.

Une personne qui vous est chère, et qui vit loin de vous, meurt subitement. Vous apprenez par le télégraphe qu'elle s'est noyée ou qu'elle a été tuée dans un accident de chemin de fer. Qu'est-ce que cela peut bien faire à vos organes corporels? Rien. En quoi cela peut-il affecter votre santé? En rien, semble-t-il. Il n'y a aucun lien matériel entre le cadavre qui gît au fond de l'océan et vous, entre ce corps qu'une explosion a mis en pièces et vos propres organes.

Mais entre l'âme des disparus et la vôtre, il y avait des liens de tendre amitié ou d'amour, et ces liens sont rompus. Est-ce que ces liens sont matériels? Evidemment non. Comment leur rupture peut-elle affecter votre santé corporelle? Cela ne semble pas possible; et cependant cette rupture a brisé votre âme. Vous avez été atterré par la douleur; et si votre souffrance toute morale, tout immatérielle, se prolonge. vos organes finissent par en être affectés, et votre santé en souffrira, à cause de l'union de votre âme avec votre corps.

Il faut donc conclure à la fois, à la *dualité* des éléments qui composent l'homme et à leur *union* intime (qui ne finit qu'à la mort), pour expliquer tous les phénomènes de la vie.

Je ne crois vraiment pas qu'il soit possible de se soustraire à la sensation de cette dualité. Dans mon corps, que je vois, l'âme, que je ne vois pas, affirme

sa présence avec un tel empire que la nier est se mentir à soi-même.

Non seulement, je sens en moi la diversité des mouvements du corps et de l'âme, et la différence profonde de nature qui les distingue, mais je suis témoin de leurs désaccords, et j'assiste à leurs luttes constantes.

J'entends leurs discussions, dans lesquelles chacun affirme son pouvoir et ses droits; et je me rends bien compte que mon âme est supérieure à mon corps, qu'elle a des goûts plus nobles, plus élevés. Je suis moi-même tout fier de moi, quand c'est elle qui l'emporte dans sa lutte contre les appétits grossiers de mon corps.

Quand au contraire c'est la vile matière qui triomphe en moi, mon âme s'attriste, elle souffre; et moi, composé des deux éléments, j'éprouve cette torture qui s'appelle le remords.

Y a-t-il un homme qui ignore ce supplice intérieur? Je ne le crois pas, et ce tourment est si terrible qu'il conduit parfois au suicide! Au fond, c'est pour tuer le remords que les matérialistes s'efforcent de tuer l'âme. Or, n'est-il pas évident que cette lutte intérieure n'existerait pas dans l'homme, s'il était composé d'un seul élément tout matière? N'est-il pas évident qu'il accorderait à sa chair tous les plaisirs qu'elle réclame, s'il n'entendait pas au dedans de lui-même une voix qui lui crie : « Non, ne fais pas cela, c'est mal. »

Un grand homme a dit : « Je sens deux hommes en moi. »

Non, il n'y a pas deux hommes dans l'homme, mais il y a en lui deux forces dont l'une l'entraîne à descendre, et dont l'autre le pousse à remonter. Il subit

une double attraction, celle des sommets et celle des abîmes. Et le sens intime lui dit que l'une de ces forces lui vient de l'âme et que l'autre gît dans son corps, dans ce composé d'atomes que les savants prétendent connaître, mais qui est encore plein de mystères pour eux, puisqu'ils ne savent pas même exactement en quoi consiste l'atome, point de départ de toutes leurs théories.

Faisons un pas de plus.

III

Si d'un côté les découvertes de la science n'ont pu conduire à la connaissance de l'atome, elles ont du moins permis de constater qu'il est absurde de n'ajouter foi qu'à ce qui tombe sous les sens. Car, plus la science fait de progrès, et plus elle découvre qu'il y a dans le monde physique un grand nombre de réalités qui échappent aux sens, et de nombreux phénomènes sensibles sur la nature desquels on s'était jusqu'ici trompé.

Les travaux les plus récents et les plus certains de la science démontrent que les phénomènes qui semblent des réalités aux yeux de notre corps ne sont souvent pour notre esprit mieux renseigné que des apparences.

Ainsi — prenons les exemples les plus notoires — nos yeux nous font bien voir le soleil tournant autour de la terre qui nous paraît immobile dans l'espace. Et cependant, c'est la terre qui tourne autour du soleil, avec une vitesse qui serait d'après des calculs ma-

thématiques soixante-quinze fois plus rapide que celle d'un boulet lancé par un canon.

Cette illusion de nos sens qui nous montre la terre immobile, une fois dissipée, nous en avons tout naturellement conclu que c'est le soleil qui est immobile.

On l'a cru longtemps; et les impies se sont-ils assez moqués de la Bible, parce qu'elle parle en plusieurs endroits de la course du soleil, et parce que David nous le représente s'élançant comme un géant, *sicut gigas!*

Mais aujourd'hui les savants affirment qu'il court avec une vitesse vertigineuse dans l'espace infini, et qu'il nous entraîne avec lui dans la direction de la constellation d'Hercule.

Ainsi encore, les couleurs qui frappent nos yeux paraissent bien des réalités, n'est-ce pas? — Eh bien! non, affirment certains savants, ce ne sont que des apparences. Il n'y a pas de couleurs réelles. Il n'y a que des ondulations de l'éther qui mettent en vibration le nerf optique (Flammarion).

De même, enfin, s'il faut en croire certains savants, il n'y a pas de sons, il n'y a pas de lumière, il n'y a pas de chaleur, il n'y a que des vibrations et des mouvements.

Quand vous regardez un bloc de pierre, ou de fer, vous êtes bien convaincu que toutes les molécules qui les composent se touchent, et sont pressées les unes contre les autres.

Eh! bien, vous êtes dans l'erreur, les molécules ne se touchent pas; ce qui en fait la solidité, c'est l'attraction moléculaire, c'est-à-dire une force invisible que la langue humaine ne peut pas même définir.

« Notre corps est dans le même cas. Il est formé par une circulation perpétuelle de molécules ; c'est une flamme incessamment consumée et renouvelée; c'est un fleuve au bord duquel on vient s'asseoir en croyant revoir toujours la même eau, mais où le cours perpétuel des choses ramène une eau toujours nouvelle.

» Chaque globule de notre sang est un monde (et nous en avons cinq millions par millimètre cube). Successivement, sans arrêt ni trêve, dans nos artères, dans nos veines, dans notre chair, dans notre cerveau. tout circule, tout marche, tout se précipite dans un tourbillon vital proportionnellement aussi rapide que celui des corps célestes. Molécule par molécule, notre cerveau, notre crâne, nos yeux, nos nerfs, notre chair tout entière, se renouvellent sans arrêt et si rapidement, qu'en quelques mois notre corps est entièrement reconstitué. » (Flammarion, *Uranie*, p. 112.)

Mais si notre corps se renouvelle ainsi; si les molécules qui le composent aujourd'hui ne sont pas celles qui le composaient il y a quelques mois, ou quelques années, qu'est-ce donc qui subsiste en nous?

Car en fin de compte, je suis aujourd'hui le même individu que j'étais il y a quelques mois; et ceux mêmes qui ne me voient qu'à de rares intervalles, tous les deux ou trois ans, me reconnaissent très bien, et disent : « Il est bien le même que nous avons connu; il a la même taille, les mêmes traits, la même physionomie, le même caractère. »

Qu'est-ce donc, encore une fois, qui demeure en moi, au milieu de ce perpétuel changement de la matière? Quel est l'être autour duquel viennent se grouper en

moi toutes les molécules nouvelles, et qui réussit à les assimiler si bien que vous croyez avoir toujours sous les yeux le même corps formé des mêmes molécules?

Il y a donc en moi un élément qui change sans cesse, et un autre qui est stable. Et le *moi* que vous reconnaissez toujours ne peut provenir que de cet élément stable.

Or, cet élément, est-il matériel? Non, puisque la matière n'est pas stable. C'est la science qui me le prouve.

Elle peut bien me dire qu'elle l'ignore, et même nier l'existence de cet élément qui constitue mon identité. Mais elle est impuissante à démontrer qu'il est une matière perfectionnée.

La plupart des savants répondent : C'est une force.

Evidemment, c'est une force. Mais quelle est la nature de cette force? Quelle est sa cause? Qui l'a créée? Qui lui a donné la faculté d'attirer, et de grouper les atomes de matière, propres à constituer mon corps, et à éliminer ceux qui conviennent plutôt à la brute ou à la plante? Qui lui a appris cet art de transformer la matière brute en ce corps organisé, vivant, qui se meut sous vos yeux?

« Cette force, nous pouvons assurément lui accorder le nom d'âme... Mais cette force est immatérielle, invisible, intangible, impondérable, comme l'attraction qui berce les mondes dans l'universelle mélodie; et le corps, quelque matériel qu'il nous paraisse, n'est pas autre chose lui-même qu'un harmonieux groupement formé par l'attraction de cette force intérieure.» (Flammarion, *Uranie*, pp. 343-344.)

Et l'astronome, dont les idées antireligieuses sont

connues, en vient à la conclusion, après avoir décomposé et analysé le corps humain, que l'homme est en réalité « une âme vêtue d'air ».

En d'autres termes, le corps n'est que l'élément visible de l'être humain, tandis que l'âme en est l'élément invisible et principal. Comme on le voit, le savant du XIX[e] siècle, dont les théories sont d'ailleurs vagues et nuageuses, malgré tous les progrès réalisés depuis saint Thomas, s'exprime presque de la même manière que le docteur angélique, lequel disait : « Il n'y a dans l'homme aucune forme *substantielle* autre que l'âme intelligente. »

IV

Dès avant le christianisme, les vrais philosophes reconnaissaient ce dualisme de l'être humain; et Cicéron a écrit sur l'âme humaine des pages qui devraient faire rougir les faux savants de notre temps.

Il vivait, comme on sait, à l'époque la plus brillante de la civilisation païenne, et il en était la gloire la plus éclatante.

Il connaissait tous les progrès alors réalisés par l'esprit humain; mais au lieu d'en conclure, comme les savants modernes, que l'esprit n'est qu'une fonction de la matière, il y voyait quelque chose de divin. Il en étudiait les diverses propriétés, et il jugeait qu'elles ne pouvaient pas être des produits de la matière :

« Je ne me fais pas honte, disait-il, comme de certains philosophes, d'avouer que j'ignore ce qu'en effet

j'ignore absolument. Mais que notre âme soit de feu, ou qu'elle soit d'air, je jurerais qu'elle est divine...

» Eh quoi! vous paraît-il qu'une faculté si admirable puisse n'être qu'un assemblage de parties terrestres, qu'un amas d'air grossier et nébuleux? Si vous ne connaissez point son essence, du moins, par ses opérations, vous jugez de ce qu'elle peut. » *(Tusculanes,* liv. I, 25.)

Et le grand orateur, s'extasiant devant les magnifiques découvertes du génie humain, s'écriait : « Quiconque découvrit les diverses révolutions des astres, dut avoir pour cela un esprit semblable à celui qui les a formés dans le ciel... »

Plus loin, après avoir décrit les merveilleuses facultés de l'âme, il ajoute : « Homère donnait aux dieux les faiblesses des hommes. Que ne donnait-il plutôt aux hommes les perfections des dieux! Et quelles sont-elles? Immortalité, sagesse, intelligence, mémoire. Puisque notre âme rassemble ces perfections, elle est par conséquent divine, comme je le dis : ou même c'est un dieu, comme Euripide a osé le dire... » (*Idem.* 26.)

Enfin, le grand homme, résumant en quelque sorte son argumentation pour prouver l'immortalité de l'âme, disait encore :

« On ne peut absolument trouver sur la terre l'origine des âmes. Car il n'y a rien dans les âmes qui soit mixte et composé; rien qui paraisse venir de la terre, de l'eau, de l'air et du feu. Tous ces éléments n'ont rien qui fasse la mémoire, l'intelligence, la réflexion, qui puisse rappeler le passé, prévoir l'avenir, embrasser le présent. Jamais on ne trouvera d'où l'homme

reçoit ces divines qualités, à moins que de remonter à un Dieu. Et par conséquent l'âme est d'une nature singulière, qui n'a rien de commun avec les éléments que nous connaissons... » (*Idem.* 27.)

Dans un autre endroit des Tusculanes, Cicéron invoquait l'autorité des anciens pour démontrer l'immortalité humaine :

« Je vous citerai d'abord toute l'antiquité, disait-il. Plus elle touchait de près à l'origine des choses et aux premières productions des dieux, plus la vérité peut-être lui était connue. Or, la croyance générale des anciens était que la mort n'éteignait pas tout sentiment, et que l'homme, au sortir de cette vie, n'était pas anéanti. »

Les vrais savants de la Grèce n'étaient pas moins fermes que Cicéron dans leur croyance à l'âme.

Socrate croyait que l'âme était une substance qui avait quelque chose de commun avec la nature divine.

Aristote, tout en l'appelant l'acte constitutif et substantiel du corps, lui reconnaissait une nature supérieure à ce dernier.

Platon se trompait sur sa nature et la divisait en trois parties; mais il affirmait que la principale partie était une immortelle émanation de l'âme des dieux. « L'âme, disait-il encore, est un être simple, indivisible, inaltérable. Elle ressemble plutôt à la beauté intelligible, immuable, éternelle, qu'à toutes les choses qui tombent sous les sens. » (*Phédon.*)

V

Après cela, pourquoi m'arrêterais-je aux définitions que les positivistes nous ont données de ce que nous appelons l'âme? Ne sont-elles pas seulement des phrases creuses?

Ce que vous appelez votre âme, disent-ils, c'est « l'ensemble des fonctions de la sensibilité encéphalique » (Littré), « le produit des métamorphoses et d'une composition extraordinaire de la matière » (Buchner), « une résultante de l'organisme comme un concert résulte des tubes des exécutants » (Renan), « un nom collectif pour désigner les différentes fonctions qui appartiennent au système nerveux... » (Carl Vogt). « Les forces désignées sous les noms de Dieu et d'âme sont des propriétés de la matière... » (Moleschott).

Eh! bien, non, mille fois non, répondrai-je avec le P. Monsabré. « Exclusive dans ses impressions et modifications, composée, mobile, changeante, divisible, uniforme, passive, esclave, irresponsable, muette, la matière ne peut pas être la force subsistante, immuable, simple, créatrice, libre, responsable, parlante, que nous avons rencontrée au fond du moi humain. L'immuable subsistance, la simplicité, l'intelligence, la liberté, la responsabilité, l'admirable musique du langage : tout cela appartient à une force d'un tout autre ordre que la matière, à l'esprit, et l'esprit c'est l'âme humaine. »

Les positivistes repoussent cette doctrine qui élève si haut la dignité humaine, et ils proclament ce qui est une vraie déchéance, en soutenant que l'homme n'est qu'un singe transformé.

Mais le transformisme n'est qu'une hypothèse qui n'a pas d'autre point de départ que la gradation admirable de l'échelle des êtres et les analogies qui existent entre le corps de l'homme et celui du singe.

Que les êtres soient admirablement gradués, c'est une des beautés de la création, et il en résulte tout naturellement des ressemblances frappantes entre les espèces voisines, mais cela ne prouve pas du tout la thèse évolutionniste.

A côté de ces ressemblances, il y a d'ailleurs entre les espèces des différences que les savants considèrent comme essentielles (Du Chaillu, Quatrefages, Achy, Lecourte, Huxley et Buchner).

Entre l'homme et le singe, il y a des dissemblances particulières fondamentales, qui me paraissent des arguments sans réplique contre la théorie évolutionniste.

Je ne fais ici allusion ni aux différences anatomiques et physiologiques que les médecins signalent, ni aux facultés de l'esprit humain que les philosophes ont vainement cherchées dans le simien, surtout la pensée et la parole.

Je veux parler seulement des dissemblances morales.

Que dis-je? Il n'y a pas seulement ici dissemblance, puisque le sentiment moral n'existe pas dans le singe, tandis qu'il est indestructible, ineffaçable dans la conscience de l'homme.

Prenez l'individu le plus sauvage et le plus perverti, et vous constaterez qu'il entend au fond de son être une voix qui lui crie : « Ne fais pas telle action, c'est un crime. » Et la preuve qu'il entend cette voix intérieure, c'est qu'il se cache quand il commet le crime.

D'où s'élève cette voix intime et forte que l'animal ne connaît pas, si ce n'est de cet élément spirituel que nous appelons l'âme?

Mais il y a quelque chose de plus remarquable encore dans l'homme, et qui n'existe pas chez l'animal, c'est la lutte entre l'instinct, ou la nature, et la conscience.

Le corps de la brute a des sensations, des désirs, des besoins qui le commandent, et auxquels elle ne songe pas à résister. Tous les besoins naturels sont pour elle des lois.

Chez l'homme, il n'en va pas de même. La nature l'entraîne dans mille directions mauvaises, mais la conscience l'en détourne.

Quelle est cette force supérieure à la nature, qui lui résiste et qui souffre quand elle est vaincue?

D'où vient cette lutte si ce n'est d'un élément spirituel, tout différent de l'instinct auquel la bête obéit aveuglément, et qui a des aspirations plus élevées et plus idéales?

On aura beau dire, la brute appartient tout entière à la terre.

Mais l'homme est sur les confins de deux mondes, et des deux parts de son être, l'une appartient au monde visible, et l'autre au monde invisible.

Supposons pourtant que la thèse évolutionniste soit démontrée, ce qui n'est pas. Supposons que l'on pût atribuer à l'évolution du singe ce corps perfectionné qui appartient à l'homme, ce ne serait pas encore une raison pour nier l'âme.

Car c'est elle alors qui aurait été, par une intervention nécessaire du Créateur, le couronnement de l'œu-

vre évolutionniste, le complément nécessaire, et le perfectionnement définitif de la transformation. C'est par elle qu'aurait été comblé à un moment donné l'abîme qui sépare le gorille de l'homme.

VI

Maintenant, comment l'âme, qui est esprit, peut-elle être unie à la matière, et quelle est exactement la nature de cette union?

C'est un problème dont la solution exerce depuis longtemps l'esprit des philosophes; et il reste encore, même après les profondes analyses des docteurs du moyen âge, bien des points à décider.

Ce qui est certain, c'est que l'union des deux éléments est substantielle, étroite, intime, de sorte que les lésions au cerveau, par exemple, affectent les facultés de l'âme; mais il est absurde d'en conclure que c'est le cerveau qui engendre la pensée.

Ecoutez ces paroles de Claude Bernard : « La matière organisée du cerveau, qui manifeste des phénomènes de sensibilité et d'intelligence propres à l'être vivant, n'a pas plus conscience de la pensée et des phénomènes qu'elle manifeste que la matière brute d'une machine inerte, qu'une horloge, par exemple, n'a conscience des mouvements qu'elle manifeste ou de l'heure qu'elle indique; pas plus que les caractères d'imprimerie et le papier n'ont connaissance des idées qu'ils retracent.

» Dire que le cerveau sécrète (ou produit) la pensée, cela équivaudrait à dire que l'horloge sécrète (ou produit) l'heure ou l'idée du temps.

Eh! s'il faut voir pour croire, je demande quels savants ont vu le cerveau produisant la pensée, et par quelles expériences leur science a constaté ce phénomène.

Quand l'union s'opère-t-elle? A quel moment précis l'âme prend-elle possession des molécules qui forment les premiers éléments du corps humain?

Sur ce point encore les esprits sont divisés.

Quand et comment se produit la séparation des deux éléments d'où résulte la mort de l'être humain? Nouvelles incertitudes et nouvelles controverses.

Nous savons bien que les égarements de la raison, la folie, le sommeil, la paralysie ne sont pas la séparation.

Nous savons encore qu'il y a dans l'homme trois espèces de vie : une vie végétative, ressemblant à celle des végétaux; une vie animale, presque semblable à celle de tous les animaux; une vie raisonnable, dont l'acte principal est la pensée.

Ce sont probablement ces trois vies qui ont fait croire à Platon que l'âme se composait de trois parties, ayant leurs sièges respectifs dans la tête, dans la poitrine et dans le ventre.

Le docteur Frédault affirme que ce n'est pas l'âme qui quitte le corps, mais que c'est le corps qui quitte l'âme. Il cesse de se nourrir, et quand la nutrition qui est l'acte essentiel de la vie prend fin, la mort arrive.

Quoi qu'il en soit, le corps se dissout lui-même aussitôt que l'association des deux éléments est dissoute. Les éléments qui le composent entrent en fermentation, se divisent, se volatilisent, selon les lois chimiques.

Les gaz, les acides, les sels qui s'en dégagent rentrent dans le tourbillon vital et vont former d'autres corps, les uns bruts, les autres organisés et vivants. Car partout de la mort on voit naître la vie.

Et l'âme, que devient-elle alors? Voilà la question essentielle que la science et la philosophie sont impuissantes à résoudre avec certitude, et au sujet de laquelle elles ont imaginé des utopies plus ou moins ingénieuses dont nous démontrerons plus loin l'invraisemblance.

III

LES ORIGINES DE L'HOMME ET DU MONDE

I

Après avoir étudié l'homme et prouvé sa double nature, matérielle et spirituelle, il est naturel de se demander d'où vient cet être remarquable, qui est sans contredit le roi de la terre.

Quelle est son origine, et qui lui a construit la splendide demeure qu'il habite? S'est-il créé lui-même? Et la terre est-elle son œuvre?

La croyance universelle des peuples me répond qu'il y a un Dieu qui a créé toutes choses, et que l'homme est lui-même l'œuvre de ce créateur.

Dans les temps les plus reculés, et même chez les peuples les moins civilisés, tous les hommes ont toujours cru que la création ne peut pas être l'œuvre de l'homme, qui n'est que l'un de ses habitants.

Tous ont toujours cru qu'elle n'est pas non plus l'œuvre du hasard qui est un mot vide de sens; qu'elle ne s'est pas créée elle-même, parce qu'on ne peut rien créer sans exister préalablement.

Enfin, tous ont cru que la matière n'est pas éternelle, qu'elle a eu un commencement, une cause première existant avant elle, et qui lui a donné l'existence.

Quand je dis que tous les hommes ont cru à l'existence de cette cause première, je ne méconnais pas qu'il y a eu, et qu'il y a encore quelques exceptions; mais ces exceptions sont en si petit nombre que l'on peut affirmer, comme vérité incontestable, que la presque totalité des hommes, dans tous les temps et chez tous les peuples a cru que l'univers est l'œuvre d'un Créateur.

Le témoignage de mes sens et ma raison me disent que la matière est inerte de sa nature. Qui lui a donné le mouvement? Et qui lui a donné la vie?

C'est encore la croyance universelle qu'elle a reçu de son Créateur le mouvement et la vie.

Bien que les peuples aient donné à ce Créateur des noms différents, et qu'ils se soient trompés sur sa nature et ses attributs, le grand fait de la croyance universelle à la divinité n'en est pas moins indéniable.

Et pourquoi cette croyance a-t-elle persisté dans tous les temps et chez tous les peuples? C'est parce qu'elle donne satisfaction au besoin de croire qui distingue l'âme humaine. C'est parce que tous les peuples ont besoin de loi morale, et qu'il n'y a pas de morale sans Dieu. C'est parce qu'il répugne à l'esprit humain de penser que la création est un effet sans cause. C'est parce que sans Dieu tout est mystère, obscurité et néant, qu'avec Lui tout s'éclaire, tout s'explique et tout s'harmonise. Sans lui il n'y a ni bien ni mal, ni vertus ni crimes, ni règle ni justice; la force brutale règne et le néant est la fin de tout. Avec lui, la justice règne, le crime est puni et la vertu est récompensée.

Voilà pourquoi et comment la croyance en un Dieu

créateur est devenue nécessaire et universelle. C'est ce qui a fait dire à un philosophe : « Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. »

Et Plutarque a écrit : « Un peuple sans Dieu, sans prières, sans serments, sans rites religieux, sans sacrifices, nul n'en a jamais vu. »

De son temps, les voyageurs n'étaient pas très nombreux et leurs voyages étaient limités. Mais aujourd'hui, il ne reste plus un coin de terre qui soit inconnu, ni une peuplade dont on ignore les croyances et les mœurs. Or, on ne pourrait en citer une seule qui ne croit pas en Dieu et à la vie future de l'homme.

Le grand voyageur Livingstone a écrit : « Si dégradées que soient les populations africaines, il n'est pas besoin de les entretenir de l'existence de Dieu, ni de leur parler de la vie future. Ces deux vérités sont universellement reconnues en Afrique. »

Remarquons bien que ce ne sont pas seulement les classes populaires et les prêtres de toutes les religions qui ont toujours cru et qui croient encore que l'homme est une créature de Dieu. Chez les peuples les plus civilisés, aux époques les plus glorieuses de leur histoire, ce sont les hommes les plus illustres et les plus éclairés qui ont reconnu l'existence d'une cause première, qu'ils ont appelée Dieu, et qui est le créateur de toutes choses.

II

Cependant, il est juste de reconnaître qu'il y a eu à toutes les époques des philosophes et des savants qui ont rejeté la croyance en Dieu et qui ont inventé des

systèmes plus ou moins ingénieux pour expliquer l'origine de l'homme et du monde.

Mais tous ces systèmes se sont mutuellement combattus et démolis; et, après des succès plus ou moins éphémères, ils sont tombés dans l'oubli, pendant que les vrais savants et toute l'humanité ont continué de croire en Dieu, créateur de toutes choses.

Le plus récent et le plus célèbre de ces systèmes est celui qu'on a appelé le transformisme ou l'évolutionnisme. D'après ce système, l'homme serait un animal perfectionné, dernier anneau d'une chaîne d'êtres vivants transformés par une série d'évolutions. Nos ancêtres seraient les singes, et naturellement cette origine bestiale supprimerait la morale.

C'est le grand avantage que cette théorie apporterait à tous ceux que la loi morale gêne. Mais elle est loin d'être prouvée par des faits, au moins en ce qui concerne les espèces.

L'évolution a pu former des variétés d'une même espèce d'animaux, mais non des espèces différentes. Et quant à l'espèce humaine, il répugne au sens commun qu'une évolution matérielle, si longue et si perfectionnée qu'on la suppose, ait jamais pu lui donner une âme spirituelle.

Ils sont nombreux les savants qui ont étudié le transformisme depuis vingt ans, et leurs travaux en ont ébranlé les fondements.

La théorie de la sélection naturelle, qui est l'élément actif initial et l'organisme vital du système est aujourd'hui abandonnée par des hommes éminents. Et ces savants observent que les phénomènes d'évolution ne

se produisent qu'à la surface des êtres vivants. M. Quinton a démontré « que la grande loi de la vie est une *loi de constance*, son principe un principe de *fixité.* »

M. Bohn, qui a fait de nombreuses observations scientifiques les résume dans cette formule : « La nature a horreur des variations », c'est-à-dire des variations d'espèces.

Si telle est la loi fondamentale de la nature, la thèse des variations qui engendrent des espèces nouvelles est insoutenable, et le Darwinisme ira bientôt rejoindre les vieilles utopies enterrées dans la poussière des siècles.

Mais supposons que la *sélection naturelle*, et la *concurrence vitale*, et la *corrélation de croissance*, et toutes les prétendues lois de l'évolution soient acceptables théoriquement, sont-elles prouvées par les faits et appuyées sur l'expérience?

Non, l'expérience des siècles démontre que les espèces n'ont pas changé.

« C'est vrai, disent les Darwinistes, mais elles ont changé dans les temps préhistoriques, pendant les millions d'années que l'évolution s'est accomplie. » Evidemment, ils n'en savent rien; mais supposons encore que ce soit prouvé. Supposons même que l'on puisse remonter de transformations en transformations du règne animal au règne végétal, il faudra tout de même expliquer comment a pris naissance le premier être vivant, auteur de toutes les transformations subséquentes. Il faudra expliquer l'origine de la vie.

Par la génération spontanée, dira-t-on. Oui, l'on a soutenu cette thèse. Mais elle est aujourd'hui abandonnée. Et M. Huxley, qui croyait avoir découvert le pro-

toplasme, premier élément de matière vivante, s'est spirituellement moqué de lui-même quand il a reconnu son erreur. La génération spontanée est aussi rejetée par De Humbolt, Pasteur, Flourens, Claude Bernard et d'autres.

La vie ne peut naître que de la vie. Et supposé qu'il y ait eu un protoorganisme contenant toute la vie et toutes les forces de l'évolution, il aurait fallu un être vivant pour le créer; et cet Etre, le premier et le principe de tous les êtres vivants, il faudrait l'appeler Dieu.

Poussons encore plus loin l'hypothèse, et supposons que le protoorganisme ait pu naître spontanément de l'action des forces de la matière, il faudrait nous dire alors qui a créé la matière et les forces qu'elle possède.

On répond : elle s'est créée elle-même. Mais alors elle a eu un commencement, et avant ce commencement il n'y avait rien. Ce serait donc le néant qui aurait créé l'être? On ne discute pas de pareilles absurdités. Cela répugne invinciblement au sens intime.

Et c'est pourquoi l'athée, poussé dans ses derniers retranchements, dit : La matière est éternelle!

Mais si elle est éternelle, elle a possédé éternellement ses forces d'évolution. Elle a été éternellement soumise aux lois de la *sélection naturelle*, de la *concurrence pour la vie*, de la *corrélation de croissance* et de la *sélection sexuelle.*

Donc, elle a éternellement évolué et éternellement créé. Et donc les êtres vivants plus ou moins perfectionnés que l'on regarde aujourd'hui comme les plus récents produits de l'évolution, sont éternels.

La terre a toujours été telle que nous la voyons au-

jourd'hui et l'homme n'a jamais eu de commencement.

Non seulement cela est contraire à toutes les démonstrations des sciences naturelles; mais cela répugne au sens commun.

Et cependant, les matérialistes sont bien obligés d'en venir là, à moins de prétendre que la matière éternelle, et infinie, n'a pas toujours eu le mouvement et la force génératrice; mais alors il faudrait nous dire à quelle époque et de quel esprit créateur elle a reçu cette force et ce mouvement.

Ce serait compliquer le problème au lieu de le résoudre, et il nous semble plus logique de dire que si la matière est éternelle tout est éternel.

L'univers n'a pas eu de commencement et n'aura pas de fin. La matière éternelle, dans son mouvement éternel, a éternellement créé le monde de toute éternité. L'humanité a toujours existé. Retournez en arrière par la pensée jusqu'à des millions de siècles, et vous devrez croire que dès lors, et auparavant, à jamais, l'homme vivait.

Voilà à quelle conclusion absurde conduit le système de l'évolution et de la matière éternelle. Mais il ne repose que sur de vaines hypothèses.

La vraie science et les vrais savants démontrent, par des arguments sans réplique, que le monde a eu un commencement, et qu'il a fallu un Créateur pour lui donner l'existence.

Comment s'appelle ce Créateur? Chaque peuple lui a donné un nom différent, selon la langue qu'il parle. Mais quelque nom qu'ils lui donnent, tous croient

qu'il est l'Auteur de toutes choses, l'Etre par excellence, le Grand Esprit, qui possède toute science et toute sagesse, le Tout-Puissant, l'Infini, l'Eternel, qui possède toutes les perfections.

Pour nous, chrétiens, qui croyons qu'il s'est fait homme, nous lui donnons plus spécialement son nom d'homme, Jésus!

Un jour, Jules Simon proposa au Sénat qu'on enseignât aux enfants leurs devoirs envers Dieu.

La gauche vociféra : Quel Dieu?

Et Jules Simon répondit :

« Quel Dieu? Le mien, le vôtre, celui des honnêtes gens; le Dieu des enfants et des savants, celui des théologiens et des philosophes. »

La réponse était bonne, mais incomplète. Car elle ne donnait pas à Dieu son nom humain, son nom historique, le nom qu'il a porté sur terre.

Victor Hugo qui, malgré ses doutes et ses ténèbres, croyait en Dieu, a dit quelque part dans les *Contemplations* :

> Nous distinguons dans l'ombre une immense statue,
> Et nous lui disons : Jéhovah!

Pauvre visionnaire! Si vous aviez vu Jésus, vous ne l'auriez pas pris pour une statue, mais pour un Dieu vivant!

IV

LA CRÉATION

I

LA TERRE

.Si la vue d'un palais, ou d'un château, peut nous donner une idée de la noblesse d'origine et de la grandeur du personnage qui l'habite, il ne nous paraît pas inutile, pour mieux connaître l'homme et son auteur, de visiter sa demeure.

Et si nous constatons que l'homme habite un palais plein de magnificence, et qu'il est le roi du plus vaste royaume, nous devrons être plus convaincu de la grandeur de son origine et de la magnificence de l'Etre tout-puissant qui lui a donné l'existence et la souveraineté.

Ouvrons donc les yeux, et étudions l'homme dans son domaine terrestre.

Le premier objet qui frappe nos regards est la Terre, et nous n'avons pas besoin d'en faire le tour pour savoir qu'elle est un globe de matière suspendu dans l'espace sans limites.

Voilà le domaine de l'homme dans la Création. C'est une habitation spacieuse, admirablement construite, ornée de tous les embellissements qu'un artiste mer-

veilleux a façonnés et pourvue de toutes les choses nécessaires à l'existence de ses habitants.

Depuis quand l'homme l'habite-t-il?

Il paraît certain, d'après les données les plus incontestables de la science, qu'à une époque difficile à déterminer, mais ne remontant probablement pas à plus de dix mille ans, la terre n'était pas habitée par l'homme.

Il y aurait ainsi une centaine de siècles peut-être, que le premier homme aurait fait son apparition sur notre globe.

Quand on songe que l'individu vit quelquefois un siècle, ce n'est pas assigner un grand âge à l'humanité que de lui en donner une centaine. Il importe peu d'ailleurs que la date de la naissance du premier homme soit plus ou moins reculée. Elle est comparativement récente, mise en regard de la création de la terre elle-même.

Car, s'il faut en croire la science la plus autorisée, l'origine de notre globe remonterait à des millions d'années.

La Bible ne fixe aucune date. Elle dit simplement : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. »

On a traduit et expliqué de bien des manières ces deux mots : *In principio.*

Le sens en paraît aujourd'hui très clair : « Au commencement », ou *en commençant*, ou *pour commencer*, Dieu créa *le ciel et la terre*, c'est-à-dire *toute la matière première* qui devait composer son grand œuvre.

Le Créateur aurait fait comme l'architecte qui va

bâtir un édifice, et qui entasse et prépare tout d'abord selon le plan qu'il a tracé, tous les matériaux nécessaires à sa construction.

La vraie science n'enseigne rien de contraire à ce texte.

Mais Dieu n'est pas un architecte ordinaire, et il n'a pas été obligé de mettre la main à chaque détail de l'exécution de son œuvre.

La matière, une fois tirée du néant, s'est mise en mouvement sous l'impulsion des forces mystérieuses que Dieu lui a données, et elle s'est développée, transformée, ordonnée, organisée selon les lois qu'il lui avait lui-même tracées. Les mondes visibles se sont ainsi constitués. Et quand la terre, demeure de l'homme, a été toute préparée à recevoir son roi, Dieu a fait l'homme à son image et ressemblance.

Et, d'après les données de la science, l'accomplissement de ce grand œuvre a duré des milliers de siècles.

La science ne peut en préciser le nombre; et ses calculs ne peuvent évidemment s'appliquer qu'aux mondes connus, et surtout à notre globe.

Mais en dehors de cette demeure préparée pour l'homme, il est un nombre incalculable d'autres globes que nous allons contempler.

La cosmologie géocentrique, appuyée sur le système de Ptolémée, et acceptée par les anciens apologistes du christianisme, était une erreur scientifique; et tout naturellement, en travaillant à l'étayer de textes bibliques, ces vénérables apologistes se sont fourvoyés.

Ils ont donné à certains passages des Livres Saints des interprétations évidemment erronées.

Leur erreur démontre une fois de plus combien il est dangereux de vouloir absolument tout fonder sur la Bible, les sciences ausi bien que la religion.

Non, la Bible n'a pas été donnée à l'homme pour lui apprendre les sciences, mais la religion. Sans doute, nous croyons qu'étant un livre inspiré, elle ne contient rien qui ne soit d'accord avec la vraie science, mais il n'en est pas moins vrai que ce n'est pas un livre scientifique, et que ceux qui veulent en faire la base de leurs théories plus ou moins hypothétiques s'exposent à faire fausse route.

Car si ces théories sont trouvées fausses, quand la science aura fait de nouveaux progrès, leurs interprétations des textes bibliques seront par là même des erreurs dangereuses..

Car au lieu de voir l'erreur dans l'interprétation, les lecteurs seront tentés de la voir dans les textes mêmes et ils y puiseront des armes contre la religion.

La Bible n'est nullement en contradiction avec la cosmologie héliocentrique, et ceux des Pères de l'Eglise qui l'ont pensé se sont trompés, voilà tout.

II

CONTEMPLATION : LES INFINIMENT GRANDS

Après une chaude journée d'été, bien des fois je me suis abandonné à de longues rêveries en contemplant les cieux étoilés.

Tantôt c'était au bord de la mer, dont le chant ne troublait pas ma solitude. Tantôt c'était au fond des

grands bois, ou dans l'immensité des prairies, dont le silence m'enveloppait comme un manteau.

Au premier regard, il semble que les profondeurs du firmament forment une voûte sombre, comme la coupole d'un temple immense, et que les astres en sont les flambeaux qu'une main invisible allume.

Mais bientôt la voûte se soulève, elle s'ouvre, et ce qui semblait être une coupole devient un abîme sans fond. C'est l'espace illimité, et mon esprit s'épouvante quand il s'efforce d'en sonder les profondeurs.

A l'horizon sans bornes des perspectives merveilleuses s'étendent et se prolongent dans toutes les directions. Ma vue se perd dans de longues avenues bordées par des milliers d'étoiles qui sont à des millions de lieues les unes des autres.

A l'œil nu, elles ne semblent être que des points lumineux, semblables à des diamants épinglés sur une immense tenture de velours bleu. Mais la science me dit que les unes sont des soleils, aussi grands, ou plus grands que celui qui nous éclaire, et que les autres sont des planètes, des corps opaques comme la terre, mais plus grands qu'elle, et empruntant comme elle leur lumière au soleil.

A l'œil nu, ces planètes semblent immobiles, mais je sais qu'en réalité elles se meuvent avec une rapidité extraordinaire, et qu'elles accomplissent des révolutions dont les savants calculent difficilement l'étendue.

Plus je contemple, et plus mon étonnement grandit en songeant que ces astres sans nombre, placés à des millions de lieues, viennent se réfléchir sur la rétine de mon œil, aussi petite qu'une goutte d'eau

Et si je regarde dans un télescope, d'autres millions de mondes célestes trouveront encore place dans la prunelle de mon œil.

Ce n'est donc pas seulement dans le ciel que je découvre des abîmes; en moi-même il y a un double abîme, un abîme matériel et un abîme spirituel.

Pourquoi m'extasier devant les merveilles du ciel étoilé, quand mon œil lui-même et mon âme sont aussi des mondes de merveilles?

Non seulement la Création est un tout prodigieux; mais chacun des êtres qui la composent est un prodige qui déconcerte mon entendement.

Si j'en dois croire les savants, il fut un temps, avant tous les temps, où tout l'univers matériel n'était qu'un chaos, où dans l'espace sans bornes flottaient des nébuleuses mêlées d'ombres et de clartés. Qui donc les avait tirées du néant, et qui les a métamorphosées en des milliers de soleils?

Quel semeur miraculeux a donc jeté à poignées dans les champs ténébreux de la nuit ces myriades de diamants dont le rayonnement nous éblouit?

Le décorateur prestigieux qui orne ainsi la voûte céleste de pierreries étincelantes est-il le même qui décore les champs de floraisons printanières?

Comment ne pas reconnaître partout la même main toute-puissante et le même art infini?

Comme il doit surpasser tous les génies humains le mécanicien qui a construit cette machine immense, si compliquée et si parfaite, dont les ressorts et les rouages ne se brisent et ne se dérangent jamais!

On dirait même que tous ces grands corps lumineux

qui se meuvent au-dessus de nos têtes ont la vie et l'intelligence, qu'ils connaissent parfaitement les chemins qu'ils doivent suivre, la quantité de clarté qu'ils doivent répandre, les heures précises auxquelles ils doivent s'allumer et s'éteindre!

Mais au delà de leurs orbites illimités, que d'autres systèmes stellaires dont la science ignore encore la composition! Que de nébuleuses semblent attendre encore la transformation définitive qui en fera des soleils et des planètes! A l'œil nu, on les prendrait pour des archipels d'îles flamboyantes flottant sur l'océan sans rivages du firmament.

Quand le génie humain pourra-t-il se rendre compte de leurs mouvements, de leur composition et de leurs lois?

Nous n'en savons rien. Mais il y a une chose qu'aucun homme intelligent ne devrait plus nier : c'est que la création prouve un Créateur et qu'il a fallu une intelligence infinie pour en concevoir le plan gigantesque et pour l'exécuter.

Sans doute, la gravitation universelle explique bien des phénomènes dans les sphères éthérées. Mais, d'abord, elle ne suffit pas à expliquer, comme le reconnaît Newton, les orbites elliptiques des astres; et supposé qu'elle eût pu tout expliquer, il faudrait toujours l'expliquer elle-même; car elle n'a pu se produire sans une impulsion première.

Quel a donc été le grand moteur de cette première impulsion?

Et si l'on dit que cette force motrice existait dans la nébuleuse primitive, il faudra toujours nous dire qui a créé cette nébuleuse.

Et si l'on soutient que cette nébuleuse a existé de toute éternité, il faudra expliquer comment ses transformations ne se sont pas produites de toute éternité, comment il y a encore des nébuleuses en travail qui devront former d'autres systèmes planétaires et comment notre soleil, après une éternité de refroidissement, n'est pas encore éteint.

Le problème grandit, à mesure qu'on veut le simplifier, et plus on veut l'expliquer sans Dieu, plus il devient insoluble, tandis que la croyance en l'Infini, un Infini personnel, étant l'Intelligence et la Puissance infinies, nous donne la solution de tout.

N'est-ce pas ce que voulait exprimer un vrai savant, M. Pasteur, quand il disait dans son discours de réception à l'Académie :

« Au delà de cette voûte étoilée, qu'y a-t-il? De nouveaux cieux étoilés, soit! Et au delà?

» L'esprit humain, poussé par une force invincible, ne cessera jamais de se demander : qu'y a-t-il au delà?

» Veut-il s'arrêter, soit dans le temps, soit dans l'espace? Comme le point où il s'arrête n'est qu'une grandeur finie, à peine commence-t-il à l'envisager que revient l'implacable question...

» Il ne sert rien de répondre : Au delà sont des espaces, des temps et des grandeurs sans limites. Nul ne comprend ces paroles.

» Celui qui proclame l'existence de l'infini, et personne ne peut y échapper, accumule dans cette affirmation plus de surnaturel qu'il n'y en a dans tous les miracles de toutes les religions. La notion de l'infini dans le monde, j'en vois partout l'inévitable expres-

sion. Par elle, le surnaturel est au fond de tous les cœurs. L'idée de Dieu est une forme de l'idée de l'infini. »

L'éminent astronome, M. Faye, et M. Blanchard ont défendu les mêmes doctrines devant l'Académie des sciences ; et tout récemment, lord Salisbury disait, dans un discours contre le darwinisme : « Il y a quelque chose qui est à jamais fermé à l'esprit de l'homme, c'est le mystère du commencement. »

Là est en effet le problème insoluble pour l'athéisme, l'abîme dans lequel il doit inévitablement sombrer. C'est pourquoi tous les vrais savants, Leverrier, Ampère, Claude Bernard, Flourens, J.-B. Dumas, Quatrefages, et bien d'autres, en France et dans les autres pays d'Europe, repoussent tous les systèmes cosmogoniques qui prétendent expliquer la création sans Dieu.

Mais reprenons notre contemplation, ou plutôt notre voyage imaginaire dans les espaces célestes.

Sur ma tête, sous mes pieds, tout autour de mon esprit, qui m'emporte sur ses ailes avec plus de rapidité qu'un rayon de lumière, j'essaie de sonder les profondeurs inconnues du firmament.

Aux milliards de lieues parcourues j'ajoute des millions de milliards et je ne rencontre jamais ni le vide, ni la limite de l'espace; et les soleils succèdent aux soleils, et les mondes succèdent aux mondes, et je n'arrive jamais à un système planétaire qui soit le dernier.

Et, las de sa course, mon esprit s'arrête écrasé par l'infini. Non seulement je n'ai pas atteint l'extrémité

des mondes créés, mais je ne suis encore qu'au commencement; ou plutôt je suis toujours au centre, car comme l'a dit le sublime Pascal : le centre est partout et la circonférence n'est nulle part.

Dieu est esprit, mais cet esprit remplit la création et lui donne vie.

Sans lui, les mondes énormes sont le chaos et le vide, un écroulement de Babels, des squelettes automatiques s'entre-croisant dans une danse macabre, des spectres vagabonds voltigeant dans le vide, un problème sans solution, une énigme sans réponse.

O flottes de soleils, de quelles terres inconnues venez-vous donc, et dans quels ports inexplorés jetterez-vous l'ancre un jour?

Où donc sont les rivages de cet insondable Océan sur lequel vous voguez sans boussole ni pilote visibles?

Quels abîmes avez-vous traversés et dans quelles profondeurs mystérieuses allez-vous répandre vos clartés?

Y aura-t-il jamais un terme à ce voyage que vous poursuivez depuis des millions d'années peut-être, sans jamais vous arrêter?

Et les astres flamboyants ne me répondent rien; mais sur les sabords de ces grands navires de feu nous pouvons lire ces noms : L'Infini! L'Eternel! Le Dieu Créateur! Et d'innombrables voix de la terre et des cieux chantent en chœur ces louanges : *Pleni sunt cœli et terra. Majestatis gloriæ tuæ!*

Cette incommensurable grandeur de la création confond toutes les facultés de mon esprit, et je me demande de quel nom il faut appeler l'homme qui ne peut pas mesurer l'univers et qui prétend mesurer Dieu!

Mais mon admiration et ma stupéfaction grandissent encore, quand j'étudie l'ordre et l'harmonie de tous ces mondes illimités et de leurs mouvements sans fin.

Je me représente un mécanicien, qui aurait imaginé une machine ayant les dimensions de notre système planétaire et composée de milliards de pièces de toutes formes, et je me dis : quel génie serait cet homme s'il réussissait à faire mouvoir harmonieusement un pareil mécanisme!

Mais ce grand œuvre, ne serait-il pas un jouet d'enfant, comparé à celui de l'Univers?

Est-il possible que ces milliards de mondes, si merveilleusement et si harmonieusement lancés dans des courses sans limites, se soient créés eux-mêmes?

Est-il possible que ces infiniment grands aient été créés par un être fini?

A ces deux questions le simple bon sens répond : Non.

III

LES INFINIMENT PETITS

Par leur nombre, par leurs dimensions, par leurs mouvements incalculables et par l'espace illimité dans lequel ils se meuvent, les infiniment grands dépassent nos conceptions, et plus nous les étudions, plus nous sommes obligés de nous humilier devant l'Etre mystérieux et tout-puissant qui les a créés.

Puisque nous sommes trop petits, et puisque nos facultés sont trop faibles pour embrasser dans nos

connaissances les êtres plus grands que nous, tournons-nous vers les plus petits. Essayons de descendre jusqu'à l'autre bout de l'échelle des êtres, et nous serons encore obligés de confesser notre impuissance.

Trop faibles, trop bornés pour mesurer, ou pour compter seulement les infiniment grands, nous sommes trop grands pour apercevoir et connaître les infiniment petits.

Là encore il y a des êtres innombrables que notre œil ne voit pas, et dont le microscope révèle seul l'existence. Et tous ces êtres dont le nombre est infini sont vivants; mais l'on n'a pu jusqu'ici pénétrer le mystère de leur vie et de leur mort. Ils sont partout, dans l'air que nous respirons, dans l'eau que nous buvons. Notre corps en contient des milliards. Nous nous en nourrissons sans les voir, ni les connaître.

Les uns nous font vivre, et les autres nous font mourir.

Il y a parmi eux des genres et des espèces, qui ont leurs organes et leurs fonctions, et des formes dont la variété est infinie.

Quels sont leurs noms? Et comment la science les distingue-t-elle les uns des autres? Elle ne suffit pas à créer des mots pour nous les faire connaître, et quand nous lui demandons de les compter par milliards, elle nous répond : Comptez plutôt les grains de poussière de nos grandes routes.

Et tous ces mondes merveilleux des infiniment petits ont leurs lois, auxquelles ils obéissent, pour ne pas troubler l'ordre et l'harmonie de la création. Et les savants qui les étudient sont aussi émerveillés de leurs

beautés que les astronomes qui contemplent les nuits étoilées.

Voulez-vous maintenant descendre de la vie animale à la vie végétale, et vous y observerez des merveilles non moins admirables et non moins mystérieuses. Comme proportion, comme nombre, comme variété, vous serez forcés d'employer toujours la même expression : C'est l'infini! Et vous aurez beau reculer les bornes de vos connaissances et perfectionner les instruments qui suppléent à la faiblesse de vos sens, vous n'arriverez vraisemblablement jamais ni à l'une ni à l'autre extrémité de l'échelle des êtres!

Pour l'œil de la science humaine, la création semble n'avoir pas de frontières. Elle est illimitée en étendue, en hauteur, en profondeur, en nombres et en variétés. Mais elle est ên même temps une œuvre d'art, le chef-d'œuvre de tous les arts, dépassant toutes les limites connues de la perfection artistique.

Elle est le modèle de tous les artistes; mais le génie humain, dans ses plus généreux efforts, ne réussit pas à l'égaler.

Elle réunit toutes les forces physiques, toutes les grandeurs les plus idéales, toutes les splendeurs de la lumière que projettent des milliards de soleils, toutes les beautés que l'art peut rêver, toutes les grâces, toutes les harmonies et tous les trésors.

Elle est un miracle de science, de sagesse et de puissance. Sa fécondité est merveilleuse et inépuisable; sa mécanique ne vieillit pas et ne s'use jamais. Sa vie se renouvelle sans cesse et son mouvement est perpétuel.

Quand donc a-t-elle commencé d'exister? Quand et

comment finira-t-elle? Il y a des siècles que la science travaille à résoudre ces questions. Mais les solutions qu'elle a trouvées sont loin d'être claires et certaines.

O merveilles de la nature, qui donc vous a créées? Et qui vous a donné les lois mystérieuses auxquelles vous obéissez depuis des millions d'années?

Vous ne pouvez pas me répondre dans ma langue, parce que vous n'avez pas le don de la parole. Mais votre langage est bien plus éloquent et plus puissant que le mien.

Je les entends vos grandes voix qui montent de la mer vers les cieux, et les hymnes symphoniques que le vent chante dans les forêts, et les tonnerres formidables qui descendent des nuages, et tous les chœurs innombrables de la terre et des eaux! Je les entends et je les comprends, toutes les acclamations des êtres créés! C'est le cri de leur reconnaissance à leur Créateur, et c'est son nom qu'elles font entendre à mon oreille : c'est le Seigneur! le Seigneur Dieu!

IV

LE SEUL INFINI

Les deux extrémités de la Création ont échappé à nos contemplations. Non seulement nos yeux n'ont pu les apercevoir, mais nos instruments les plus perfectionnés n'ont pu les atteindre, et nos analyses les plus subtiles sont restées impuissantes.

Que nous montions ou que nous descendions l'échelle des êtres créés, nous ne pouvons parvenir,

au moins dans l'état actuel de la science, ni au sommet ni à la base, ni à leur commencement ni à leur fin.

Mais si nous sommes obligés de confesser notre impuissance sous ce rapport, nous avons pu au moins découvrir et admirer les grandeurs, les beautés et les harmonies de tous ces êtres innombrables ; et plus nous les étudions, plus nous en scrutons les lois mystérieuses, plus nous sentons en nous-mêmes la conviction irrésistible que la Création indéfinie démontre un Créateur infini.

Toutes ces existences dont la grandeur nous écrase, et dont l'harmonie nous confond, prennent des voix pour nous dire qu'elles *sont* parce qu'*Il est!*

C'est le cri universel, formidable, qui monte des petits êtres et qui descend des grands, qui retentit dans les entrailles de la terre et de la mer, et qui se prolonge dans l'immensité des cieux : *Il est*. Qui, *Il? L'Infini!*

Quel Infini? L'Infini spirituel dont les infinis matériels sont le pâle reflet. Celui qui a plus de noms qu'il n'y a de langues et que les peuples désignent en balbutiant des mots insuffisants et vagues.

Toutes les créatures sont bornées. Lui seul ne connaît pas de bornes : Il est le seul Infini!

Toutes les créatures ont eu un commencement, toutes ont une fin; Lui seul n'a pas eu de commencement et n'aura pas de fin. Il est éternel.

Avec Lui, tout s'explique. Sans Lui, tout est mystère. Au sommet, à la base, au centre et aux extrémités de la Création, sa présence éclaire tout, dirige tout,

gouverne tout. Mais par sa nature même il échappe à nos sens et reste invisible! S'il était visible il ne serait pas l'Esprit! Supprimez-le, et l'ombre enveloppe toutes choses et la confusion remplace l'ordre et l'harmonie.

Il est l'Etre par excellence, et nulle créature n'a sa raison d'être en dehors de Lui. Il est la vie par essence et toute vie émane de Lui.

La vie est partout parce qu'il est présent partout; mais nous ignorons la nature exacte de ses communications avec les autres êtres.

Quelles sont-elles avec les hommes? Voilà du moins un terrain sur lequel nous pouvons entrer, car l'histoire de ces relations existe.

Depuis qu'il a créé l'homme, Dieu a voulu communiquer avec lui, l'attirer vers lui, se rapprocher le plus possible de lui.

S'il n'a pas réussi comme il l'aurait voulu, c'est la faute de l'homme; c'est l'image qui n'a pas voulu ressembler à son modèle.

Dieu s'est fait l'Educateur de l'homme dès son origine, et quand il n'a pu réussir à l'instruire en le comblant de bienfaits, il l'a châtié rigoureusement. L'amour et la justice ont tour à tour ramené vers lui cette créature ingrate qui veut toujours s'éloigner.

Mais qu'a-t-il voulu lui inculquer? Ne l'oublions pas, il ne s'est pas préoccupé de lui ouvrir des voies aux progrès matériels, ni même de lui enseigner les sciences et les arts.

En tout ce qui concerne la vie matérielle, et même la vie intellectuelle de l'ordre naturel, l'homme pouvait se suffire à lui-même.

Mais il en était tout autrement de la vie surnaturelle, à laquelle le Créateur a voulu, par pure bonté, élever sa créature.

Pour apprendre cette vie mystique, l'homme avait besoin de l'enseignement divin, et il ne lui a pas manqué, de l'Eden au Sinaï, et du Sinaï au Calvaire.

Dans quel but Dieu s'efforce-t-il ainsi de communiquer à l'homme la vie surnaturelle, c'est-à-dire sa propre vie, la vie divine?

Que lui importe à Lui, l'Immuable, l'Eternel, l'Infini, que lui importe la destinée de cette création que sa seule parole a fait sortir du néant.

N'a-t-il pas en lui-même tout ce qui est nécessaire à sa vie et à son bonheur? Ne peut-il pas se suffire à lui-même?

Oui, évidemment, Dieu peut se passer de la Création.

Mais il aime d'un amour infini cette œuvre de ses mains, et il ne saurait se désintéresser de ses destinées.

Il lui a donné le mouvement et l'action, la vie et la fécondité. Mais il veut que tout converge vers lui et vive de sa vie propre.

Il veut que la matière elle-même se pénètre en quelque sorte de son esprit; que cet esprit l'anime et la mette en communication avec lui-même.

C'est pour cela qu'il a formé l'homme d'un corps et d'une âme, afin que cette âme serve d'intermédiaire entre la matière et lui, qu'elle soit le verbe de la matière, que par elle les êtres matériels rendent leurs hommages au Créateur.

Dieu a fait plus.

Il a revêtu lui-même un corps matériel. Il a associé

des molécules de chair à sa grande œuvre de Rédemption, et ces molécules de matière sont devenues le corps d'un Dieu!

Dieu a fait plus encore. Il a fait donner à des hommes qu'il s'est choisis le pouvoir extraordinaire de prendre dans leurs mains quelques atomes de matière, un morceau de pain, de prononcer sur ce morceau de pain des paroles qu'il leur a apprises et de le transformer en Dieu, si bien que ce n'est plus du pain mais Dieu.

Voilà jusqu'à quel degré l'Esprit infini est entré en communion avec la matière, sans jamais se confondre avec elle.

Voilà comment la vie divine descend des hauteurs de l'Infini, circule à travers des millions d'êtres spirituels, se communique aux êtres mixtes tels que l'homme, transforme même les êtres matériels les plus infimes, et remonte vers sa source par les mêmes voies mystérieuses.

Quelle merveille! Si les blonds épis de froment qui se balancent joyeusement au soleil pouvaient parler, ils pourraient dire à l'homme : « Nous aussi nous venons de Dieu et nous retournons vers lui. Dans quelques jours, ces grains de froment que nous formons seront du pain; et ce pain sera transformé en Dieu, dans la Sainte Eucharistie. » C'est la merveille des merveilles!

« Seigneur, dirai-je avec saint Augustin, que vos ouvrages vous louent, afin que nous vous aimions, et faites que nous vous aimions afin que vos ouvrages vous louent... » *(Confessions.)*

V

QUE DEVIENT L'HOMME APRÈS LA MORT ?

Nous croyons avoir démontré que l'homme appartient à deux mondes, au monde des corps et au monde des esprits, c'est-à-dire qu'il est composé de deux éléments, un élément matériel et un élément spirituel.

Ces deux éléments sont étroitement unis tant que l'homme est vivant. Tous les phénomènes de sa vie, tous les sentiments les plus intimes de son être, tous ses besoins, toutes ses aspirations, toutes ses facultés, toutes ses forces lui démontrent sa double nature d'une façon irrésistible.

Comment se fait cette union, et quelle est exactement sa nature?

Philosophes et savants sont fort embarrassés de répondre à cette question. Mais l'union, si mystérieuse qu'elle soit, n'en est pas moins indéniable. Tant qu'il vit, l'homme en a la conviction intime et profonde; et quand il meurt, c'est la croyance universelle que l'union des deux éléments a pris fin.

Mais que devient donc l'homme alors? Voilà le grand problème, plein de mystères.

Et d'abord, la question est mal posée. Après la mort, l'homme n'existe plus. Les deux éléments qui le composaient étant désunis, ou séparés, il n'y a plus d'hom-

me. L'élément visible et matériel qui reste est ce que nous appelons un cadavre, mais ce n'est pas un homme.

La question doit donc être posée autrement : Que deviennent après la mort les deux éléments qui composaient l'homme vivant?

Approchons-nous de ce cadavre d'un ami. Il y a un instant, il était plein de vie. Il était à table, il mangeait, il buvait, il parlait, il riait. Après le dîner, que nous avons pris avec lui, nous l'avons suivi dans son bureau et nous avons continué de causer : « Ma santé n'a jamais été si bonne », nous a-t-il dit; et en effet il était l'image de la vigueur et de l'activité. Il avait le teint rose, l'œil vif, la voix forte, la chevelure abondante et l'esprit pétillant.

Tout à coup il a pâli; sa tête a penché sur son épaule gauche; son cigare est tombé de ses lèvres; nous l'avons soutenu et couché doucement sur son canapé. Il était mort. Sa femme est accourue en poussant des cris de douleur; elle s'est jetée à genoux auprès du canapé, elle a pris dans ses deux mains la tête de son mari et l'a couverte de baisers. « Mon cher mari, reviens à toi, reviens à moi... C'est moi, c'est ta petite femme qui te parle, réponds-moi... Tu n'es pas mort, n'est-ce pas? Ce n'est pas possible. Tu n'es qu'endormi. Mon Dieu! je vous en prie, réveillez-le... »

Et, sur les pieds de notre ami une jeune fille de seize ans sanglotait : « Papa! papa! parle-moi; mais si tu ne peux pas parler, serre mes mains que j'ai mises dans les tiennes... donne-nous un signe de vie... Car si tu meurs, nous aussi nous allons mourir... » Ni

l'époux, ni le père n'ont tressailli. Ils ne sont plus dans cette maison.

Le prêtre et le médecin ont entraîné l'épouse et la fille dans le salon voisin pour essayer de les consoler, et nous sommes restés seuls auprès du cadavre.

Nous l'avons touché, il était déjà froid. Nous avons soulevé ses bras, ils sont retombés inertes. Les yeux étaient encore ouverts, mais sans regard. Nous les avons fermés, et jamais ils ne se rouvriront.

Qu'est-il donc arrivé à notre ami? Pourquoi tous ses organes, qui étaient pleins de vie il y a un quart d'heure, sont-ils maintenant inanimés? Qu'y avait-il dans ce corps, et qui n'y est plus?

Nous l'avons dit, il y avait un élément spirituel, invisible, qui donnait à la matière organisée le mouvement, la force et la vie. Cet élément, qui était son âme, et qui lui était étroitement uni, a quitté son corps qui était sa demeure, ou son vêtement. C'était cet être immatériel, invisible et mystérieux qui était le principe vital dans notre ami. C'était lui qui nous parlait par sa bouche, qui brillait dans son regard, qui commandait ses mouvements, qui pensait, qui sentait, qui aimait, et il est parti!

Pourquoi? Comment? Nous n'en savons rien. Où est-il allé? Mystère. Il était le principe formateur du corps de notre ami; il en était par là même la forme substantielle. Tous les deux semblaient être unis pour bien longtemps encore, par un lien puissant. Et voilà que ce lien s'est brisé soudainement comme un faible fil. Demain, nous reconduirons les *restes* (quel mot terrible) de notre ami au cimetière et nous les dépo-

serons dans le sein de la terre, leur mère. C'est le sort commun.

Jetez les yeux sur la carte du monde, et voyez toutes ces lignes noires qui se croisent dans toutes les directions. Elles indiquent la course des milliers de navires qui traversent les mers et les innombrables chemins qui sillonnent les continents. Où vont donc ces millions de voyageurs qui circulent perpétuellement à travers le monde? Les uns, me direz-vous, courent à leurs affaires et les autres à leurs plaisirs. Mais n'est-il pas plus vrai de dire qu'ils s'en vont tous vers cet effondrement qu'on appelle la mort? Car c'est le centre inéluctable vers lequel toutes les routes convergent, et nul de ces voyageurs ne peut s'arrêter sur cette pente inclinée où son poids l'entraîne irrésistiblement. Eh! bien, parmi ces millions, il n'y en a qu'un très petit nombre qui croient marcher vers le néant. Presque tous espèrent qu'une vie meilleure suivra celle-ci. Est-ce que cette suprême espérance sera trompée?

Est-ce que les plus beaux génies dont l'humanité s'honore y auraient cru si c'était un mensonge? Non. Ce sentiment irrésistible du genre humain ne peut pas le tromper.

La matière elle-même qui forme le corps n'est jamais anéantie. Même pendant la vie elle se transforme et se renouvelle perpétuellement. La mort la soumet à d'autres transformations, mais ne la détruit pas.

La science démontre que les molécules qui composent le corps de l'homme ne font qu'y passer. La force vitale que nous appelons l'âme s'en empare et les transforme en matière vivante; mais bientôt elles se désagrègent et sont remplacées par d'autres.

Que deviennent-elles? Elles redeviennent une matière sans vie, et vont entrer dans la composition d'autres corps animés ou inanimés. Mais elles ne périssent pas, elles sont indestructibles.

Comment se fait-il que l'âme, qui a tant de force vitale, cesse un jour de se vêtir de chair? Comment se fait-il qu'elle se détache tantôt graduellemnt, tantôt brusquement de ce corps matériel qu'elle a formé et renouvelé pendant longtemps avec amour? C'est le mystère de la mort, et ce sont les Saints Livres qui me répondent seuls : la mort est le châtiment d'une faute, *stipendium peccati mors*. La mort est l'exécution d'une sentence prononcée par Dieu pour punir la désobéissance de l'homme. Mais en abandonnant la matière qu'elle animait, que devient-elle? Rentre-t-elle dans le néant? Comment le croire quand nous savons que le corps lui-même n'est pas anéanti?

Si la science prouve la pérennité de la matière, comment l'âme qui lui est tant supérieure ne serait-elle pas immortelle? La matière se désorganise, et cependant elle est naturellement indestructible. L'âme est simple et n'est pas sujette à la dissolution : pourquoi son Créateur la détruirait-il, quand il ne veut pas anéantir une simple molécule de matière? Comme dit Cicéron, dans le *Songe de Scipion*, « n'est-il pas plus facile de concevoir l'âme dégagée du corps et s'élevant aux demeures supérieures, que d'expliquer sa présence dans un corps qui ne lui ressemble pas? »

Toutes les facultés de l'âme réclament la vie sans fin et un accroissement perpétuel de vie.

Si nous craignons tant la mort, c'est parce qu'elle

répugne à notre nature qui veut toujours vivre. C'est aussi parce que notre instinct invincible nous dit qu'elle n'est pas le néant, et que nous redoutons la vie inconnue qui va suivre.

Quelle énigme impossible à résoudre serait l'existence humaine si notre âme n'était pas immortelle? Quel rêve douloureux et sombre nous ferions si la vie future ne devait pas réparer toutes les injustices de celle-ci?

Et pourquoi Dieu nous aurait-il donc organisés comme nous le sommes, avec des aspirations vers toutes les choses qui ne finissent pas, avec des sentiments que nous voulons éternels, avec des désirs et des besoins que tous les biens de la terre ne peuvent satisfaire?

Tout l'homme démontre que sa fin ne peut pas être réalisée en ce monde, et que par conséquent elle est au delà de ce monde. « Rien ne se meut pour se mouvoir, mais bien pour arriver », a dit saint Thomas. Or, tous nos mouvements les plus irrépressibles tendent vers des biens que ce monde ne possède pas : donc, ils nous conduisent à un autre monde où nous devrons trouver ces biens qui conviennent à notre nature.

Non seulement les tendances et les besoins de notre nature démontrent qu'il y a en nous un élément immortel; mais l'idée que nous nous faisons de Dieu, les desseins qu'il a dû avoir en nous créant, la vie qu'il nous a faite sur cette terre, prouvent mieux encore notre immortalité.

Si Dieu existe (et rien n'est certain s'il n'existe pas),

il est nécessairement et essentiellement bon et juste, et il n'a pu vouloir que nous soyons malheureux en ce monde et que nous tombions ensuite dans le néant.

De sa bonté, de sa justice, de sa sainteté nous concluons qu'il y a une autre vie, parce que cette vie terrestre que nous traversons n'est pas de nature à satisfaire les insatiables besoins qu'il a mis en nous. Si donc nous ne sommes pas immortels, ceux qui nient Dieu, ou qui le maudissent, ont raison. Ou il n'existe pas, ou il est méchant.

Car enfin la triste condition de l'homme sur la terre est incontestable, et l'on connaît ce cri de l'homme le plus heureux qui ait jamais vécu : tout est vanité et affliction d'esprit!

Un philosophe a eu l'idée d'énumérer les travaux et les sueurs qu'exige la création d'une seule bouchée de pain... « Commençons, dit-il, par celui qui laboure le sol après l'avoir péniblement défriché; voyons celui qui a arraché du fond de la terre, pour le livrer à la forge, le fer de la charrue; celui qui marche dans les sillons pour les ensemencer, celui qui fait la moisson, celui qui fait le battage ou la mouture, celui qui pétrit avec tant d'efforts et de doléances, celui qui veille pour entretenir le feu et diriger la cuisson. Que de multitudes en haleine pour cette bouchée de pain! » (J. Reynaud.)

Ajoutez à ces peines inévitables celles qu'entraînent l'élevage des animaux dont nous mangeons la chair, la production des légumes et des fruits, la confection des étoffes dont nous nous couvrons, la construction de nos demeures, les souffrances du corps et de l'es-

prit, les maladies, les luttes contre les éléments, contre nos semblables, contre nous-mêmes, et dites-moi s'il est possible qu'une pareille existence soit l'œuvre d'un Dieu infiniment bon et ne soit pas suivie d'une autre vie!

Certainement non. Ou il y a une autre vie, ou Dieu n'existe pas, ou s'il existe c'est un être essentiellement méchant. Or, ce blasphème répugne au sens commun. Ma raison me dit que Dieu est infiniment bon, et que cette vie n'est qu'un temps d'épreuve. C'est quand elle aura pris fin que l'infinie Bonté nous manifestera ses bienfaits infinis. Dieu doit être en outre infiniment saint et infiniment juste. Il doit donc haïr le mal et aimer le bien, punir le crime et récompenser la vertu.

Le fait-il en ce monde? Quelquefois oui, mais bien souvent non. Il y a là une question de fait et d'observation que tout le monde peut résoudre. Or, tout le monde reconnaît que bien souvent dans le monde, c'est la vertu qui souffre et le vice qui paraît récompensé.

C'est donc dans une autre vie que la justice définitive aura son cours et que toutes les injustices de celle-ci seront réparées.

Tous les peuples ont cru à une autre vie; ils n'ont varié que dans la forme et dans les conditions qu'ils lui ont assignées.

Tous les écrivains les plus illustres, depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, se sont appliqués à justifier cette croyance dans leurs ouvrages. Qu'il me suffise de nommer : Moïse, Homère, Socrate, Platon, Cicéron. Citons quelques mots de ces deux der-

niers. Platon dit : « Quand elle se dégage des liens du corps, l'âme est, ou embellie par la vertu, ou souillée par le vice. Dans le premier cas, elle prend son essor vers un lieu plus sain et plus agréable. Dans le second, elle s'en va dans un lieu de peines. »

Cicéron écrit dans son traité *De amicitia* : « Il est certain que l'esprit de l'homme est divin, et que lorsqu'il se séparera du corps, il remontera au ciel. » *De Consolatione* : « L'âme venue de Dieu soupire toujours après le ciel. »

Tous les peuples ont cru à l'immortalité de l'âme et à des paradis, et à des enfers, où elle est traitée selon ses mérites. On retrouve la preuve de cette croyance universelle dans les monuments, dans les tombeaux, dans les poésies primitives et les légendes des races les plus anciennes.

Et remarquons bien que cette croyance a traversé les siècles, et s'est perpétuée et propagée, de siècle en siècle et de rivage en rivage, malgré les spectacles de la nature où nous voyons tous les êtres mourir.

Où donc l'homme a-t-il puisé cette croyance? Est-ce dans la nature matérielle qui l'entoure? Non, mais dans un sentiment intime, universel, dans un enseignement traditionnel et dans une révélation primitive. Aussi, consultez le sentiment intime de l'homme, et voyez avec quelle obstination il tient à vivre, et à survivre par le souvenir, par la gloire, par les œuvres. Demandez-lui combien de temps il veut être heureux, et il vous répondra : toujours. Combien d'années veut-il aimer et être aimé? Toujours.

Mais il ne suffit pas de croire qu'il y a une autre

vie. Nous voulons savoir quelle est cette autre vie, et quand nous interrogeons les savants et les philosophes, que nous répondent-ils? Les uns doutent même de la vie future, et les autres qui y croient sont impuissants à nous la faire connaître. Ils admettent qu'ils n'en savent rien.

Quelques-uns cependant ont bâti des systèmes qui ne sont que des hypothèses et des utopies plus ou moins absurdes.

Ils ont imaginé l'immortalité facultative, c'est-à-dire l'anéantissement pour les méchants et la vie éternelle pour les bons seulement.

Tout récemment, M. Charles Lambert a repris cette thèse qui avait déjà été soutenue par M. Renouvier et M. Pétavel-Oleff, et voici comment il s'efforce de l'établir. Nous ne citons pas, nous analysons :

« L'homme est infiniment supérieur à la brute par sa nature, et cependant il est plus malheureux qu'elle. La vie est une succession de plaisirs pour la brute, dont la loi fondamentale est l'égoïsme; et quand son existence heureuse est tout à coup terminée par une mort qu'elle n'a pas prévue, et dont la crainte n'a pu troubler ses plaisirs, elle entre dans la paix du néant.

» L'homme est dans des conditions différentes. Il y a en lui deux forces qui se combattent, la force animale et la force morale, et cette lutte (que la brute ignore) fait son tourment. Plus il obéit à la force morale, et plus il a à combattre et à souffrir en ce monde. Il est juste alors qu'il trouve dans une autre vie la récompense de ses luttes glorieuses.

» Mais s'il n'obéit qu'à la force animale, si, comme

la brute, il s'abandonne entièrement à ses instincts de plaisirs, sans lutte, au sein du plus complet égoïsme; s'il devient enfin complètement semblable à la brute, et ne veut aucune autre vie que celle du corps qu'il soigne, qu'il flatte, dans lequel son âme finit pour ainsi dire par s'anéantir, il doit comme la brute, à l'heure de la mort, rentrer dans le néant.

» Dieu lui donne la vie sans le consulter, et si l'homme ne veut pas en faire un bon usage, il peut la lui reprendre, et non lui imposer des conditions auxquelles il ne veut pas souscrire. Il lui avait promis l'immortalité, en récompense de divers devoirs à remplir, mais il n'a pas voulu les remplir : l'immortalité lui est refusée; il meurt tout entier comme la brute.

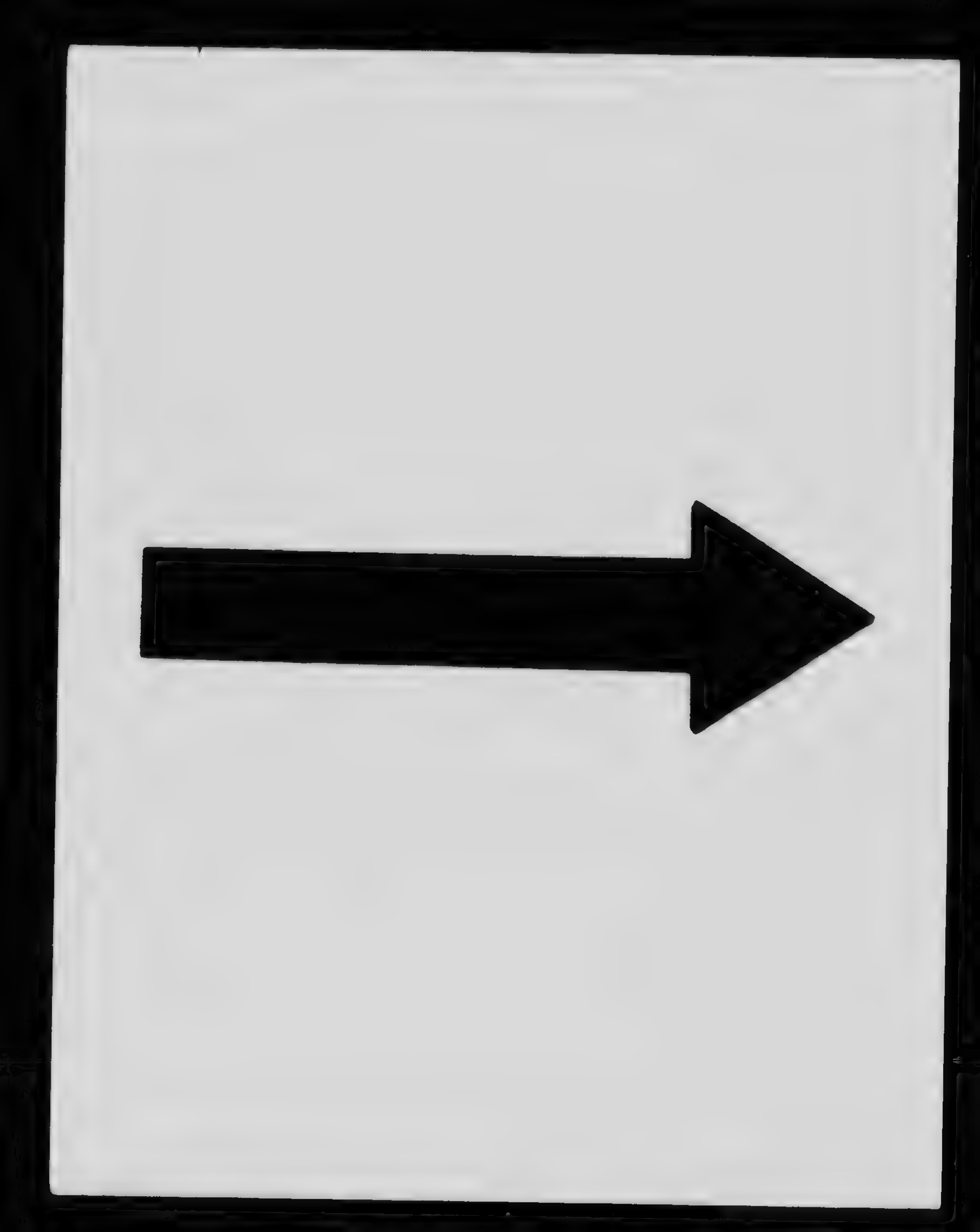
» La justice de Dieu est satisfaite. Sa bonté s'applique aux bons. Et la morale a sa raison d'être et son fondement. »

Cette thèse a son côté spécieux, mais ce qu'elle a de vrai, elle l'a emprunté au christianisme.

Au fond elle ne fait guère que substituer le néant à l'enfer, et il va sans dire qu'elle ne repose sur aucun fondement et ne peut invoquer aucune autorité.

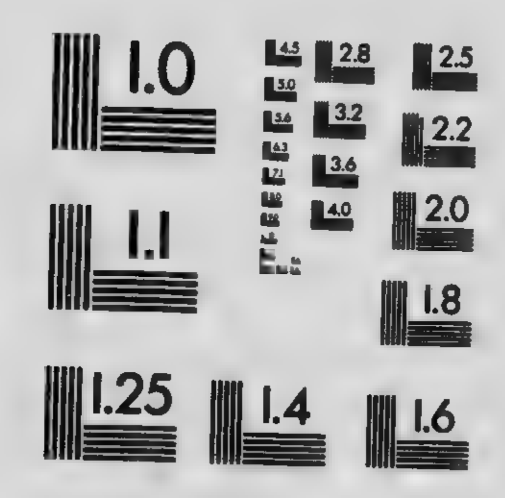
Mais si elle pouvait être acceptée, elle entraînerait des conséquences redoutables. Tout d'abord elle autoriserait le suicide, et je ne vois pas comment elle pourrait encore former un fondement pour la morale.

Si l'homme est libre de refuser le don de la vie, il est évident qu'il a le droit d'en sortir quand il veut. C'est bien ainsi que l'a compris un des plus illustres adeptes de cette école philosophique, le malheureux Prévost-Paradol.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





D'autre part, s'il peut refuser l'immortalité, et s'il n'est pas tenu d'en accepter les conditions, la vertu n'est pas obligatoire pour lui.

S'il préfère être une brute, et si la vie de la brute, avec ses grossières jouissances, est la seule dont il veuille, vous n'avez pas le droit de lui en imposer une autre. Et dès lors que devient votre morale?

Car vous soutenez que Dieu ne peut forcément soumettre l'homme, en lui faisant le don de la vie, à des obligations qu'il ne veut pas remplir. Il résultera donc de votre système, qu'il y aura une morale pour les bons et qu'il n'y en aura pas pour les méchants. Et de quel droit punirez-vous les criminels qui diront aux tribunaux : Nous avons choisi la vie de la brute?

Et puis, que devient alors la souveraineté de Dieu? Ne fait-on pas de Dieu un humble serviteur de l'homme, qui ne pourrait pas imposer des conditions aux dons qu'il lui fait?

Et que deviennent les degrés dans la justice? Il n'y en a plus dans ce système. Car le néant atteint également le vulgaire criminel et le grand scélérat; celui qui a commis tous les crimes n'est pas plus puni que celui qui n'en a commis qu'un seul, puisque tous les deux rentrent dans le néant.

Cela suffit à montrer sur quel fondement fragile est appuyé le système de l'immortalité facultative.

Un autre système encore moins acceptable est celui de la transmigration des âmes. Plusieurs philosophes de la Grèce antique ont cru à la métempsycose, et ils tenaient probablement cette doctrine des Egyptiens, qui l'avaient reçue des Hindous.

Avec le christianisme, ce système des migrations de l'âme est tombé dans l'oubli, et même dans le mépris. Or, voici que des écrivains brillants reprennent la même théorie et la défendent avec talent. C'est un retour au Bouddhisme.

Les plus illustres sont Jean Reynaud et Louis Figuier; et la thèse de ce dernier est à la fois plus hardie et plus radicale : Reynaud attribue encore à l'opération du Créateur la création des âmes qui vont se développer à travers les mondes dans des êtres inférieurs, et se préparer à l'humanité. Mais Louis Figuier les fait naître du soleil qui est le premier agent de la vie. Elles ne sont d'abord que des germes animés, et elles n'arrivent dans des corps humains qu'après avoir passé par une série de vies végétales et animales. Et l'auteur en conclut qu'en se séparant du corps de l'homme, cette âme passe dans d'autres êtres plus parfaits, soit dans ce monde, soit dans une autre planète. Cela n'est pas neuf. Il y a des milliers d'années que les brahmanistes et les bouddhistes enseignent cette doctrine aux Indes. Evidemment il n'y a là qu'une hypothèse plus ou moins ingénieuse, mais qui ne repose sur aucun fondement sérieux.

Pour justifier ce système, ces écrivains n'ont d'autres arguments à invoquer que ceux que nous invoquons nous-mêmes pour prouver une autre vie, l'inégalité des conditions d'existence et de bonheur, la sagesse et la justice du Créateur de toutes choses, sa sainteté qui ne doit pas supporter le mal, sa divine providence qui doit tout régir et tout gouverner.

Mais tous ces arguments qui prouvent excellemment

la nécessité d'une autre vie, ne prouvent pas du tout la préexistence des âmes, ni leurs migrations, ni leur vie successive dans des êtres plus parfaits.

Pour expliquer tout ce qui, dans cette vie, choque la raison et toutes les notions de justice, il suffit de dire que cette vie est une épreuve pour mériter et une préparation à une autre vie qui recommencera dans des conditions toutes différentes après la mort.

Les inégalités physiques, intellectuelles et morales, d'ailleurs, sont, comme dit l'abbé Méric, un des liens les plus étroits des sociétés humaines. C'est ce qui force les hommes à se rendre mutuellement des services constants, à fuir l'isolement et à vivre en société.

Dans son *Livre des Esprits*, Anatole Barthe, qui est un spirite, comme Louis Figuier, repousse sa théorie d'une façon triomphante, et il démontre que les inégalités et les diversités sont innombrables et inévitables dans la nature, mais qu'elles font l'harmonie et la beauté de l'univers.

M. Figuier se plaît à nous représenter Dieu constamment occupé à créer des âmes pour obéir aux libertins, dont les crimes créent des embryons humains, et il pousse des cris indignés.

Mais il n'y a là que pure déclamation et fausse représentation de la doctrine catholique qui se réduit à ceci :

Dieu a fait une loi, en vertu de laquelle toutes les fois qu'un germe aura les conditions voulues, une âme tirée du néant viendra l'animer, et, depuis le berceau de la famille humaine jusqu'à son dernier jour, cette loi recevra son application rigoureuse, sans ap-

peler une intervention mobile et particulière de Celui qui l'a décrétée. » (I, Méric, p. 322.)

Pour un Dieu tout-puissant, la création successive des âmes ne peut pas être difficile.

Une autre théorie qui veut expliquer comment les hommes subissent la peine d'Adam, soutient qu'une seule âme a été créée pour toute l'humanité.

D'après ce système, l'âme qui vit en chacun de nous n'est autre que l'âme d'Adam, se multipliant avec les générations et se répandant à l'infini comme les corps, qui ont le premier homme comme créateur commun.

Cette thèse du baron de Lambert est renouvelée des Averroïstes et a été condamnée par le cinquième concile de Latran. Elle augmente les difficultés et les multiplie, au lieu de les expliquer, car elle fait de la faute d'Adam une faute personnelle de chacun de nous, ce qui n'est pas exact.

Selon l'enseignement de l'Eglise, « le péché originel n'est pas en nous *un acte*, mais *un état* »; et ce n'est pas seulement l'individu, c'est la nature humaine qui a été souillée en Adam, qui n'était pas seulement un homme, mais l'Homme, le père de tous les humains. Le péché entraîne la privation de la justice et de la sainteté originelle qu'Adam possédait avant sa chute. Mais il ne provient pas d'un acte positif, d'une action personnelle de notre part, et il n'entraîne pas les châtiments dus au crime personnel.

En un mot, si Adam n'avait pas péché, il nous aurait transmis la justice avec la vie ; ayant péché il nous a transmis la vie sans la justice. Et si l'on soutient que nous devons porter la faute d'Adam, parce que

notre âme était individuellement dans celle d'Adam, nous devrons également être chargés des crimes de toutes les âmes des ancêtres par lesquelles notre âme a passé.

Cela répugne à la raison et à la justice. La vérité, c'est que nos premiers parents ne nous ont pas transmis leur péché actuel, ou leur *acte coupable*, mais ils nous ont transmis l'*état de déchéance* auquel leur volonté rebelle les a réduits, et auquel, par solidarité de nature, nous participons.

Nous avons exposé plus haut la thèse de M. Figuier sur la préexistence des âmes et leur développement dans les êtres successifs qu'elles ont animés. Pour la compléter, il faut y ajouter le voyage éternel des âmes après leur mort.

Celles des bons revêtiront un corps subtil plus léger que l'éther même, exempt de besoins et de maladies, et voyageront dans l'espace d'un monde à l'autre.

Celles des méchants recommenceront de nouvelles existences malheureuses, sujettes à des douleurs proportionnées à leurs crimes. En quel lieu? Dans quelque autre planète, analogue à la terre ou pire.

Fourier soutient la même thèse, avec cette seule différence que pour lui notre terre est le véritable enfer, grâce à notre civilisation qui en fait un repaire de monstres et de démons.

Tous ces systèmes ne sont en réalité que des romans philosophiques, qui dénotent chez leurs auteurs une imagination fertile. Mais ce n'est pas de la science.

Nous avons exposé tous ces systèmes philosophiques pour démontrer deux choses :

La première est la croyance générale à la vie future. La seconde est l'impuissance de la raison humaine à connaître exactement cette vie future. Par les seules lumières de la raison, nous arrivons à nous convaincre que l'âme est immortelle. Mais quelle sera sa vie après la mort? Où vivra-t-elle quand elle aura quitté le corps? Et ce corps ressuscitera-t-il un jour? Et se rejoindront-ils alors, ces deux compagnons de vie terrestre? Et quelle vie nouvelle recommenceront-ils ensemble?

Devant toutes ces questions vitales, ma raison hésite, ne peut répondre; et, comme nous l'avons montré, les philosophes les mieux doués, les savants les plus éminents, ne répondent que par des hypothèses et des utopies sans fondements.

VI

APPEL AUX RELIGIONS

Toute cette première partie de notre étude nous a fait connaître les notions générales qui constituent ce que l'on appelle la religion naturelle.

Avec les lumières de notre raison et de notre conscience intime, avec les lumières additionnelles que nous avons empruntées à la philosophie et à la science, nous en sommes arrivés à nous démontrer les vérités primordiales suivantes :

1° L'homme est un animal raisonnable, c'est-à-dire un être composé d'un corps animal et d'une âme douée de raison.

Ces deux éléments sont intimement unis, mais absolument distincts et différents l'un de l'autre. L'un est tout matériel et l'autre tout spirituel. Le premier tombe sous mes sens : je le vois, je le touche, je le connais, je sais de quelle manière il est formé, quels sont ses organes, ses mouvements et son genre de vie.

Le second est immatériel, invisible, impalpable. Je ne le vois, ni le touche, et il échappe à la fois à mes sens et à tous mes instruments d'expérimentation. Mais je sens intimement sa présence, et tous les phénomènes de ma vie seraient inexplicables sans lui.

Je connais plus ou moins bien ses facultés, sa puis-

sance, ses œuvres, son empire sur mon corps et ses luttes contre lui.

Mon sens intime me dit que c'est lui qui me donne la vie et le mouvement. C'est par lui que je pense, et en un certain sens c'est lui qui pense en moi, qui raisonne, qui nie et qui affirme, qui souffre et qui jouit, qui connaît, qui est sensible, qui hait et qui aime.

En me suggérant même de nier son existence, il la prouve.

2° L'union de ces deux éléments ne dure qu'un temps plus ou moins court.

Quand elle prend fin, l'homme meurt. Que deviennent alors ces deux éléments? Le corps se décompose et rentre, non pas dans le néant, mais dans la masse de matière qui compose l'univers, et dans la formation d'autres corps.

L'âme ne peut se décomposer, car elle est simple et elle continue de vivre sa vie spirituelle. Quelle est exactement la nature de cette vie? Où va-t-elle habiter? Avec quel être ou quels êtres entre-t-elle en relations?

La science physique ne peut me renseigner là-dessus pour l'excellente raison qu'elle ne peut connaître que ce qui tombe sous les sens.

Ma raison me dit simplement ceci : mon âme doit avoir un Créateur; ce Créateur est son père, et c'est de lui qu'elle a dû recevoir la mission de venir sur la terre animer le corps d'un homme. Sa mission finie, elle doit tout naturellement retourner vers son père.

Voilà ce que ma raison m'enseigne, mais je dois reconnaître qu'il y a des hommes intelligents que leur raison ne réussit pas à convaincre de cette vérité.

3° Mes lumières naturelles me disent aussi que l'homme et le monde merveilleux qu'il habite sont l'œuvre d'un Dieu, cause première de tout ce qui existe; que ce Dieu est esprit, invisible, tout-puissant, éternel, souverainement sage, bon et juste; et qu'il conserve et soutient son œuvre contre toutes les causes de destruction.

4° L'homme doit à ce Dieu Créateur tout ce qu'il est et tout ce qu'il possède. Il est dans sa dépendance absolue, dans la position d'un serviteur à l'égard de son maître, d'un fils à l'égard de ses père et mère qui lui ont donné le jour.

Cette dépendance lui impose naturellement des devoirs envers Dieu, et envers les autres hommes parce qu'ils sont ses frères. De là certaines lois morales que sa conscience lui fait connaître.

Telles sont en résumé les données générales de la religion naturelle.

J'y suis arrivé par la méditation et par l'étude, mais plusieurs de ces notions fondamentales ne me sont-elles pas venues du milieu dans lequel j'ai vécu, de la tradition et de l'enseignement?

Il me serait bien difficile de le nier, et je doute que je fusse arrivé, au moins de façon pleine et certaine, à la connaissance de ces vérités fondamentales, si j'avais vécu dans une solitude loin de toute civilisation.

En même temps, je me rends très bien compte que beaucoup d'hommes sans instruction, livrés à leurs seules lumières naturelles, acquerraient difficilement le degré de connaissance que j'ai résumé plus haut.

Enfin, il faut avouer que bien des esprits très éclairés, des savants mêmes, après de longues études et de grands travaux, arrivent au scepticisme universel, et même au matérialisme le plus abject.

On peut donc dire que si les lumières de la raison seule sont suffisantes en principe pour arriver à la connaissance de la religion naturelle, elles sont en réalité bien défectueuses chez un grand nombre d'hommes. Nous ne nions pas le pouvoir absolu qu'a la raison humaine de découvrir et de démontrer par elle-même les vérités métaphysiques religieuses et morales de l'ordre naturel. Mais nous nous plaçons surtout à un point de vue historique, et nous constatons que, de fait, les savants et les philosophes, avec leurs seules lumières, et sans le secours de la révélation, se sont montrés incapables de résoudre d'une manière satisfaisante, le problème de notre vie et de nos destinées.

L'ignorance, les passions, la faiblesse intellectuelle, l'abaissement moral font trop souvent dévier la raison, et font tomber des multitudes d'hommes dans les erreurs les plus grossières.

Il s'en suit qu'il faut reconnaître la faiblesse de la raison humaine, même en ce qui concerne les vérités de l'ordre naturel, mais son impuissance est absolue du moment qu'elle veut s'élever au-dessus de cet ordre naturel et pénétrer dans le domaine des choses surnaturelles.

Ni la philosophie, ni la science ne peuvent nous éclairer sur les mystérieux problèmes de l'Au delà. Les savants qui ne croient pas à la révélation confessent leur impuissance à ce sujet, et reconnaissent avec Littré qu'ils ne sauront jamais un mot de tout cela.

« Pourquoi, dit cet éminent écrivain, vous obstinez-vous à vous enquérir d'où vous venez et où vous allez, s'il y a un Créateur intelligent, libre et bon?... Vous ne saurez jamais un mot de tout cela. Laissez donc là ces chimères... »

Mais, monsieur le philosophe, pourquoi appelez-vous « chimères » les choses que vous avouez ne pas connaître?

Il y a tant de choses dans le monde que nous ne connaissons pas et qui sont pourtant des réalités. Et celles que nous connaissons ne sont-elles pas pour la plupart les moins importantes?

Au fond elles m'intéressent peu les choses qui doivent prendre fin. Mais si les autres que j'ignore allaient durer toujours? Et si j'allais durer avec elles? Si une autre vie allait suivre celle-ci, ne pensez-vous pas qu'il serait bien important de le savoir?

Car si cette autre vie existe, ce sera évidemment pour punir les méchants et récompenser les bons. Mais qui seront les bons? Et qui seront les méchants?

Qui de vous me convaincra que ce sont vraiment là des chimères? Qui lèvera l'épais rideau qui nous cache les choses de l'autre vie? Quel savant saura nous les révéler?

J'ai interrogé les plus grands esprits et les plus savants. Or, les uns ont vainement cherché la solution du redoutable problème et ils ont fini par douter de notre immortalité.

Les autres y croient fermement; mais quand je leur ai demandé quelle sera cette autre vie qui suivra la mort, ils n'ont pu me répondre ou ils m'ont répondu

par des hypothèses. Nous avons entendu MM. Pétavel, Renouvier, Lambert, Reynaud, Figuier, Fourier. Ecoutons maintenant M. Paul Janet : « La philosophie ne sait rien de cet avenir mystérieux. L'âme contemplera-t-elle la divinité face à face et sans voile?

» S'unira-t-elle à Dieu dans des embrassements ineffables qui surpassent nos conceptions, ou continuera-t-elle à s'en rapprocher dans une série d'existences de plus en plus parfaites, heureuses, lumineuses, mais toujours séparées de l'infini par un abîme? Jouira-t-elle d'un repos absolu, ou se développera-t-elle à l'état de pur esprit, ou reprendra-t-elle des organes plus subtils et plus parfaits?... Questions accablantes pour l'esprit, curieuses seulement pour l'imagination, mais impossibles à résoudre et inutiles à soulever; car pourvu que l'homme sache qu'il a une destinée au delà de cette vie, et qu'elle sera bonne s'il l'a méritée, que lui importe le reste? Cela suffit pour la paix, l'espérance et le courage... »

Jouffroy fait le même aveu d'impuissance, et au lieu d'en déduire la nécessité d'un enseignement divin, c'est-à-dire d'une révélation, il en conclut qu'il faut chercher encore et chercher toujours. Et il ajoute : « L'homme est condamné par une loi fatale à faire, au prix de la sueur de son front, la conquête de la vérité religieuse et de la vérité philosophique. »

Ces conclusions des philosophes et des savants ne sont-elles pas désespérantes pour l'homme et injurieuses pour Dieu?

Puisqu'il a mis en nous ce besoin d'une autre vie et cette soif de la connaître dès ici-bas, et puisque notre

intelligence est incapable par elle-même d'en découvrir les mystères, sa bonté infinie lui a fait comme un devoir de nous révéler lui-même le secret de la vie future et les moyens d'y conquérir un bonheur qui ne finira pas.

C'est la science nécessaire, la plus indispensable de toutes les sciences.

Il importe peu que nous connaissions toutes les découvertes de la chimie, de la géologie, de la médecine et de l'astronomie.

Il importe peu que nous pénétrions les mystères de notre vie terrestre, si tout doit finir à la mort.

Mais si la mort n'est pas le néant, et si après quelques années d'existence plus ou moins malheureuses sur la terre, nous devons entrer dans une autre vie qui n'aura pas de fin, n'est-il pas bien important de s'en assurer et de savoir comment nous pouvons mériter d'être récompensés dans cette autre vie?

Chimères, nous disent de renommés philosophes! Tourments inutiles, puisque nous ne pouvons rien connaître des choses de l'Au delà!

Et pourtant, nous ne pouvons pas oublier que dans tous les temps et chez tous les peuples, on a cru à ces chimères-là; que dans la conscience de chacun il y a une voix qui lui crie que Dieu, l'âme immortelle et l'autre vie ne sont pas des chimères. Sans doute, beaucoup font des efforts pour la faire taire cette voix; mais elle domine tous les bruits et toutes les autres voix, et jusqu'à la mort, et surtout à la mort, elle se fait entendre à l'oreille de l'homme.

Ce cri de sa conscience, qu'il ne peut étouffer, ré-

sonne profondément dans l'homme et trouble sa sérénité. C'est pourquoi il interroge tous ceux dont on a vanté le savoir pour apprendre quelles seront ses destinées après sa vie mortelle.

Voix de l'Orient et voix de l'Occident, voix du Septentrion et voix du Midi, voix des Académies et voix des parlements, voix des rois et voix des peuples, voix des philosophes et voix des savants, parlez-moi et enseignez-moi la fin véritable de l'homme (1). Apprenez-moi sa divine origine, quels rapports il doit avoir avec son auteur, quel culte il doit lui rendre et quels devoirs il doit remplir pour acquérir dans l'autre vie un bonheur qui n'aura point de fin.

Vainement ai-je adressé cet appel aux maîtres de la science et de la philosophie; il est resté et il restera sans réponse, parce que l'enseignement demandé est au-dessus de toute la science humaine. Dieu seul peut répondre à ces questions et apprendre à l'homme sa fin surnaturelle et ses immortelles destinées.

Platon, l'un des plus grands génies que l'antiquité ait produit, avait compris cette vérité et il disait : « Les vérités nécessaires à l'homme s'apprennent aisément, si quelqu'un nous les enseigne; mais personne ne nous les apprendra à moins que Dieu ne nous montre la route.

» Il faut attendre que quelqu'un vienne nous ins-

---

1. Dans l'état actuel de l'humanité, où, évidemment, nous nous plaçons ici, la fin véritable de l'homme est une fin surnaturelle, laquelle diffère essentiellement de la fin naturelle proportionnée aux seules forces et aux seules aspirations de notre nature laissée à elle-même.

truire de la manière dont nous devons nous comporter envers Dieu et envers les hommes. »

Le grand philosophe attendit en vain le divin envoyé qui devait lui apprendre ses devoirs envers Dieu et envers les hommes.

Que d'autres, depuis Platon et Socrate, depuis Cicéron et Sénèque, jusqu'aux philosophes et savants contemporains de France, d'Allemagne et d'Angleterre, ont reconnu leur impuissance à pénétrer les mystères de Dieu, de l'âme humaine et de l'autre vie!

La nature leur a livré bien des secrets en récompense de leurs laborieuses recherches et de leurs grands travaux. Mais c'est en vain qu'ils ont voulu s'élever au-dessus de la nature et pénétrer dans le monde surnaturel.

La porte ouverte sur le ciel, qui est apparue à saint Jean dans ses visions apocalyptiques, est restée fermée à leurs regards. Leurs appels à la science sont restés inutiles; et ils ont été obligés d'admettre que si Dieu lui-même n'a pas révélé aux hommes les mystères de l'ordre surnaturel, la science ne pourra jamais nous les faire connaître.

Mais ici la question change de nature et de terrain. Elle cesse d'être philosophique ou scientifique, et devient historique. Et donc le travail qui nous reste à faire est du domaine de l'histoire.

Est-ce un fait historique incontestable qu'à diverses époques de l'histoire, des hommes sont apparus qui ont dit au monde : « Nous sommes des Voyants et des Inspirés; Dieu nous a parlé et il nous a enseigné les vérités de l'ordre surnaturel, sa nature divine, ses mys-

térieux attributs, ses rapports avec les êtres créés et surtout avec l'homme. Il nous a révélé les destinées humaines dans la vie future, et le chemin que l'homme doit suivre pour arriver à un bonheur qui sera éternel.

» En même temps, Il nous a donné la mission de transmettre ces révélations au genre humain et de fonder une religion qui lui donne les moyens de parvenir à ses immortelles destinées. »

Oui, ce fait historique est consigné dans les annales les plus authentiques de tous les peuples, et les fondateurs de religions sont les personnages les mieux connus de l'histoire.

C'est vers eux que nous devons donc maintenant nous tourner. Ce sont eux que nous voulons interroger; et nous leur demanderons de nous prouver la vérité des révélations qu'ils invoquent et la divinité de leur mission.

Il y a dans le monde quatre grandes religions dont l'histoire embrasse pour ainsi dire celle de toute l'humanité : le Bouddhisme, le Judaïsme, le Mahométisme et le Christianisme.

Nous les étudierons séparément dans leurs origines, dans leur histoire, dans leurs doctrines, dans la vie de leurs fondateurs et dans ce qu'elles ont fait pour l'humanité. Et cette étude nous permettra de juger laquelle est la vraie religion, c'est-à-dire laquelle est d'institution vraiment divine.

DEUXIÈME PARTIE

QUELQUES SYSTÈMES RELIGIEUX

I

LE BRAHMANISME ET LE BOUDDHISME

I

Ces deux religions sont sœurs. Elles ont des livres sacrés qui se nomment les Védas. Les anciens brahmanes enseignaient au peuple que ces livres sont divins et éternels. Mais les modernes ont abandonné cette prétention insoutenable.

Les études de linguistique ont démontré que les différentes parties qui composent les Védas sont de différentes époques et doivent être attribuées à différents auteurs, sans trace d'intervention vraiment divine.

Les plus anciens sont des recueils de prières et de chants en l'honneur des dieux primitifs, qui étaient des personnifications des éléments et des forces de la nature.

Le ciel se nommait Varuna et le dieu-soleil Surza Indra était le dieu de l'air et de la guerre. Siva commandait à ses fils, les maruts, qui étaient les orages dévastateurs. Le dieu du feu était Agni.

Nous ne nommons que les principaux des dieux supérieurs; mais il y avait bien d'autres dieux inférieurs, qui étaient préposés à la dispensation des biens tem-

porels, à la famille, à la santé, à la vie, au bétail et aux autres biens de la terre.

C'était bien, on le voit, le polythéisme antique qu'on a trouvé chez presque tous les peuples.

Outre les prières, on offrait aux dieux des sacrifices, qui formaient le principal exercice du culte.

Offerts d'abord par les chefs de familles, et d'un caractère privé, ces sacrifices devinrent plus solennels quand il y eut des temples et des prêtres. Les hymnes, les cérémonies liturgiques se multiplièrent, et les brahmanes inventèrent des rites purificateurs.

Les Védas se développèrent en conséquence et devinrent des rituels très volumineux.

Les principaux dogmes du brahmanisme étaient la croyance en un grand nombre de divinités, la vie future et la métempsycose. On croyait au ciel comme récompense finale des justes, et à différentes variétés d'enfers qui n'étaient pas éternels. Mais on croyait en même temps à une série de renaissances pour les défunts qui, après avoir vécu successivement de la vie des plantes et de la vie des animaux, redevenaient des hommes.

Dans ces diverses existences devaient être expiées les fautes commises dans les vies antérieures; et, chose curieuse, un certain nombre de peines et de maladies faisaient connaître les offenses commises. Ainsi la phtisie était la peine du méchant qui avait tué un brahmane. Les maladies de la peau dénonçaient les impudiques. La dyspepsie punissait celui qui avait volé des aliments. Les aveugles, les infirmes, les idiots, les sourds-muets étaient méprisés par les gens vertueux.

parce que leurs infirmités trahissaient des crimes d'une existence antérieure. (Aiken, *Bouddhisme et Christianisme*, p. 13.)

Tout cela se trouve dans les Lois de Manou, qui font partie des Védas. Mais il y a dans ces Lois quelques pages quasi chrétiennes qui étonnent. Elles pourvoient aux moyens d'effacer les péchés commis, et la plupart de ces moyens semblent empruntés à la morale chrétienne.

Ce sont le repentir, la confession, les bonnes œuvres, l'aumône, le jeûne et les austérités corporelles. Manou prescrit aussi les bains et la récitation de quelques textes védiques. Il y a cependant à ce sujet des restrictions difficiles à concilier avec la doctrine du pardon. Ainsi lisez ce texte : « Ni l'étude des Védas, ni la libéralité, ni les sacrifices, ni aucune contrainte exercée sur soi, ni les austérités ne permettront jamais à un homme, dont le cœur a été contaminé par la sensualité, d'atteindre les récompenses futures. »

Ces lois contiennent d'ailleurs les prescriptions les plus extraordinaires et aussi les plus absurdes. En voici quelques exemples : « Le chef de famille ne devra étudier le Véda qu'avec des cheveux, des ongles et une barbe parfaitement taillés... Qu'il se garde bien de marcher sur une corde à laquelle est attaché un veau; qu'il ne coure pas quand il pleut; qu'il ne regarde pas son image dans l'eau.

» Quand il passe près d'un tertre, d'une vache, d'une idole, d'un brahmane, près d'un morceau de beurre clarifié, de miel, de chemins qui se croisent et d'arbres bien connus, qu'il tourne sa main droite de leur côté. »

Beaucoup d'autres règles de conduite sont du même genre, surtout en ce qui concerne l'alimentation; et rien ne paraît être plus criminel que de manger la chair des animaux parce que c'est un meurtre de les tuer.

« Celui qui permet le meurtre d'un animal, celui qui le tue et le coupe en morceau..., celui qui en achète la chair et la vend, celui qui la fait cuire, celui qui la sert et celui qui la mange doivent tous être considérés comme les meurtriers de l'animal.

» Il n'y a pas de plus grand pécheur que l'homme qui, bien que n'adorant pas les dieux ou les mânes, cherche à accroître le volume de sa propre chair par la chair d'autres êtres. »

Ce respect exagéré pour les animaux est une conséquence de la croyance à la transmigration. Car, si cette doctrine est vraie, ces animaux dont nous mangeons la chair ont peut-être été des hommes dans une existence antérieure.

L'égalité entre les hommes est, d'après les Védas, une erreur profonde. Car les hommes sont divisés en castes, dont la plus élevée est celle des guerriers ou kchatriyas. Au second rang viennent les prêtres ou brahmanes, au troisième les agriculteurs ou vaisyas et au quatrième les esclaves ou sudras.

Avec le temps, cette hiérarchie a été modifiée, et par suite du développement du brahmanisme, les prêtres ont pris la première place et jouissent des plus grands privilèges.

C'est la naissance qui détermine la classe de chacun, et personne ne peut s'élever au-dessus de la caste de ses auteurs.

Pour mesurer la distance qui sépare les quatre classes, il suffit de lire ces lignes des lois de Manou : « Celui qui a tué intentionnellement un kchatriya subira le quart du châtiment fixé pour le meurtre d'un brahmane; celui qui a tué un vaisya en subira le huitième; celui qui a tué un sudra vertueux en subira le seizième. »

Les sudras sont tenus dans l'ignorance des Védas, dont la connaissance est réservée aux trois classes supérieures.

L'éducation des enfants dans ces trois classes est faite par les brahmanes et consiste dans l'étude des Védas. On leur enseigne une morale sévère, et quand ils ont l'âge voulu ils doivent contracter mariage dans leurs castes.

C'est un crime, pour un homme d'une classe supérieure, d'épouser une femme sudra, et s'il est brahmane, il mérite l'enfer.

Cependant la polygamie est permise, sujette à certaines règles. Quand un homme d'une classe supérieure a épousé une femme de sa classe, il peut prendre une autre femme dans chacune des classes inférieures. En conséquence, le brahmane peut avoir quatre femmes, le guerrier trois, le vaisya deux, mais le sudra ne peut épouser qu'une seule femme, de sa classe.

Au reste, les femmes sont tenues dans l'ignorance et méprisées.

A côté de ces erreurs singulières, il y a dans les *Lois de Manou* des règles de conduite morale qui sont vraiment remarquables et qui ressemblent aux Pro-

verbes de Salomon et au Livre de la Sagesse. Nous voulons en citer quelques-unes : « Celui qui, par sa fermeté, parvient à dominer sa langue, son esprit, son corps tout entier, est justement appelé un triple gouverneur.

» De même qu'un cocher modère ses chevaux rétifs, ainsi, si tu es sage, refrène tes passions; autrement, dans leur course sauvage, elles te précipiteront hors de la voie.

» Ne t'enorgueillis pas de tes œuvres de religion; donne au pauvre, mais ne parle pas de tes dons; l'orgueil dissout le mérite de la piété, et l'ostentation le mérite de l'aumône. »

» Personne ne nous voit, disent les pécheurs dans leur cœur. Erreur! Les dieux les voient ainsi que l'esprit omniscient qui habite dans leur poitrine. Tu penses, ô mon ami : « Je suis seul »; mais au dedans de toi réside un être qui voit tous tes actes et connaît ta malice et ta bonté...

» Un homme n'est parfait que quand il est triple: lui-même, son épouse et son fils. »

II

Cette morale était trop élevée pour s'accommoder aisément avec le polythéisme. Les dieux supérieurs se partageaient d'ailleurs les hommages des fidèles, et nul ne pouvait dire lequel devait avoir la suprématie, de Varuna, d'Indra ou d'Agni.

Il n'est donc pas étonnant qu'il y ait eu alors des

tendances vers le monothéisme, et le culte d'un nouveau dieu qui devait dominer les autres se manifesta Il était une conception du sacerdoce et fut nommé Prajapati ou Brahma.

Cependant les autres dieux, qui étaient des personnifications des éléments, subsistèrent et furent regardés comme des manifestations de Brahma. Le ciel, le soleil, la terre, le feu, et bientôt tous les êtres matériels furent considérés comme des parties de Brahma, qui était l'esprit et qui, pour ainsi dire, spiritualisait tout. Dans ce panthéisme idéal, l'univers matériel n'était qu'une apparence, une illusion. Brahma était la seule réalité et il était tout, éternel et imperissable.

Ces doctrines nouvelles furent consignées dans un nouveau livre sacré, les *Upanishads*, qui prit place à côté des Védas.

Mais tout cela était bien obscur, et l'un des titres de Brahma fut l'Incompréhensible.

Que devenait l'homme dans ces conceptions panthéistiques? Il était supprimé. Il perdait son individualité, sa personnalité propre. Il ne pouvait pas dire « je suis quelqu'un; j'ai un moi. » Et l'erreur fatale de l'homme ignorant, selon la doctrine des *Upanishads*, était d'ignorer son identité avec Brahma et de croire à son existence personnelle.

Ainsi la perfection pour l'homme ne devait pas consister à acquérir des mérites par la prière, le jeûne, le sacrifice et les actes de vertu; elle consistait à bien connaître son identité avec Brahma. Et celui qui pouvait se dire avec conviction : « Je suis Brahma », était un homme parfait. Le mal ne pouvait plus avoir d'at-

trait pour lui; et quand il mourait il était absorbé dans Brahma comme une goutte de pluie dans l'océan.

Mais que devenaient les autres, les *imparfaits*, qui s'étaient contentés d'être vertueux et de faire de bonnes œuvres, des prières et des sacrifices? L'école Upanishad leur ouvrait le ciel, mais pour un temps seulement. Quand la somme de leurs mérites était consumée « comme l'huile d'une lampe », ils renaissaient à la vie terrestre et ils en reprenaient toutes les épreuves et toutes les misères.

Dans les croyances brahmaniques populaires, les méchants renaissaient aussi, mais à une vie simplement végétale ou animale.

Evidemment, la perfection, dans la religion des Upanishads, était bien difficile et rare; et les existences futures avaient bien des variétés.

Voici, par exemple, à quelles pérégrinations extraordinaires étaient condamnés « ceux qui, vivant dans un village, mènent une vie de sacrifice, font des œuvres d'utilité publique et pratiquent l'aumône. Ils s'en vont dans la fumée, de la fumée dans la nuit, de la nuit dans la moitié obscure de la lune...

» Après des mois, ils vont au monde des pères, du monde des pères à l'éther, de l'éther à la lune. Celle-ci est le roi Soma. Là, ils sont chéris par les dévas : Oui, les dévas les aiment. Après avoir habité là, jusqu'à ce que leurs bonnes œuvres soient détruites, ils reprennent de nouveau le chemin par où ils étaient venus. » (Aiken, *Bouddhisme*, p. 60.)

Cette vie future était une pauvre récompense pour les honnêtes villageois; mais aussi pourquoi n'avaient-

ils pas fait tous leurs efforts pour s'identifier avec Brahma?

III

Les Upanishads avaient apporté des modifications radicales au Brahmanisme originaire.

C'était même une religion nouvelle, et les anciens dieux védiques s'étaient fondus dans Brahma. Ils avaient perdu leur réalité, et comme les formes du monde extérieur ils étaient devenus *Maya*, c'est-à-dire illusion.

Le brahmanisme panthéistique avait été très bien accueilli parmi les classes supérieures, toujours attirées par les spéculations philosophiques, et toujours ennemies des entraves que le brahmanisme originaire mettait à leur liberté.

Mais le panthéisme ne fut jamais une religion populaire; et quand le bouddhisme fit son apparition, il trouva le peuple bien disposé à recevoir des doctrines religieuses et des règles de conduite nouvelles.

Quelle est exactement la vérité historique sur le fondateur du bouddhisme? C'est bien difficile à dire, car les documents font défaut.

M. E. Senart a publié un *Essai sur la légende de Bouddha*, qui est remarquable d'érudition et dans lequel il soutient qu'il y a bien peu de chose dans cette légende qui soit vraiment historique.

M. Aiken, qui est aussi un érudit et un éminent professeur de l'Université de Washington, dit : « La bio-

graphie de Bouddha que nous a transmise la tradition a une si forte teinte de légendaire et de merveilleux, qu'on est tenté de se demander si elle n'est pas tout entière une fiction. »

Un historien anglais qui doit avoir quelque autorité est M. Dutt; car il a vécu aux Indes, il a été ministre des finances du Maharaja de Baroda, et il a publié une histoire des origines de ce pays jusqu'au sixième siècle avant Jésus-Christ.

Nous avons cette histoire devant les yeux, et nous y relevons les dates suivantes :

Bouddha aurait vécu de l'année 557 à l'an 477 avant Jésus-Christ suivant la tradition. Car aucun récit de sa vie ne fut alors écrit.

Un siècle après, vers l'an 377 avant Jésus-Christ, un conseil de moines bouddhistes aurait discuté les différences d'opinion qui s'étaient produites sur les hymnes sacrées que les fidèles bouddhistes avaient apprises par cœur. Mais il ne paraît pas que ces hymnes aient alors été mises par écrit.

Cent trente-cinq ans après, an 242 avant Jésus-Christ, une nouvelle assemblée de moines fut enue à Patua. convoquée par le roi Asoka, pour décider quelles étaient vraiment les œuvres religieuses du bouddhisme, qu'on appelait Pitakas.

Enfin, cent cinquante ans après, les Pitakas furent consignés par écrit; mais il y a les Pitakas du Sud et les Pitakas du Nord, qui diffèrent notablement les uns des autres. Les plus dignes de confiance, qui sont en même temps les moins exagérés, sont les Pitakas du Sud, au nombre de trois; et celui qu'on appelle Sutta

Pitaka est présumé contenir les paroles et les œuvres de Bouddha lui-même.

Les autres contiennent des règles de conduite très minutieuses pour les moines et les nonnes bouddhistes, appelés Bhikkhus et Bhikkhuvis, et traitent des sujets les plus variés, des causes de l'existence, des éléments et des conditions de vie dans les différents mondes.

IV

Il n'est pas étonnant qu'une histoire écrite près de trois siècles après les événements, appuyée sur la seule tradition, contienne beaucoup de légendes. Parmi les races orientales surtout, la légende est un produit naturel de leur imagination.

C'est un trait caractéristique des Hindous constaté par Hyp. Taine dans son *Essai sur le Bouddhisme* : « Nulle part, dit-il, le mythe n'a été si transparent, ni si abondant. Il semble que cette race ait été faite pour voir des dieux dans toutes les choses et des choses dans tous les dieux (1). »

Rien n'est plus vrai. Toutes les divinités de l'Inde sont des choses, et toutes les choses de l'Inde sont des dieux. Les nuages, les vents, les orages, l'aurore, le soleil, le feu, le tonnerre, la terre, les fleuves, les forêts sont des êtres revêtus de divinité.

Et cela n'est pas dû seulement à la nature du peuple et du pays, mais aussi aux pratiques religieuses du

1. *Nouveaux Essais*, p. 319.

bouddhisme dans les différents ordres de moines et d'ascètes.

Comme l'a écrit M. Barth, dans son ouvrage : *The Religion of India*, « les pratiques en usage chez les contemplatifs indiens relèvent de l'hypnotisme beaucoup plus que de la réflexion intellectuelle. Immobilité prolongée du corps, fixité hébétante du regard, répétition mentale de formules bizarres, méditation sur les mystères insondables contenus dans quelques monosyllabes telles que le fameux *Om*, suppression du souffle, toute une série d'exercices hypnotiques recueillis et exposés dans le système Yoga. »

« Ces procédés, conclut M. Barth, ne peuvent aboutir qu'à la folie et à l'idiotisme; et c'est en effet sous la figure d'un fou ou d'un idiot que, dans les Pouranas, on nous dépeint souvent le Sage. »

Il est tout naturel que ces Sages d'un nouveau genre inventent des légendes et créent des dieux au cours de leurs hallucinations ou de leurs divagations hypnotiques.

Et l'on s'explique alors comment les histoires de Brahma, de Vishnou et de Bouddha sont noyées dans d'innombrables légendes, et combien il est difficile de distinguer aujourd'hui dans les livres sacrés et dans les poèmes religieux de l'Inde ce qui est vraiment historique et ce qui ne l'est pas.

M. Dutt s'est efforcé dans son ouvrage de raconter la vraie histoire de Bouddha et d'en écarter les légendes; mais M. Taine a paru se complaire dans les légendes; et comme il n'avait pas la foi chrétienne, il s'est épris du bouddhisme.

C'est une aventure fréquente chez les incrédules. Ils ne croient pas au vrai Dieu, mais ils croient à la magie, au spiritisme, à mille superstitions; et c'est ainsi que Taine a présidé à l'établissement d'un culte bouddhique à Paris.

C'est ainsi qu'au lieu de chercher l'histoire véridique de Bouddha, qui est d'ailleurs très incertaine et très mythologique, il a raconté des légendes et des contes de fées.

Quel était exactement le nom du fondateur du bouddhisme? Cela même est incertain. Il est probable qu'il appartenait à la tribu des Çakyas, voisine de la tribu des Koliyans. Les deux tribus étaient séparées par la petite rivière Rohini, et avaient une existence assez précaire.

Le chef, ou le roi des Çakyas, nommé Suddhodana, avait épousé deux filles du chef des Koliyans, et pendant longtemps il n'eut pas d'enfants, mais un jour l'aînée des deux sœurs lui donna un fils, qui fut appelé Siddhartha et surnommé Gautama C'est cet enfant qui est devenu Bouddha.

Il est aussi désigné sous le nom de Çakya-Mouni, Çakya étant le nom de sa tribu et Mouni signifiant le sage

Suivant la coutume de son pays, il se maria jeune et posséda même un harem. Son épouse principale lui donna un fils.

Mais alors il fut pris d'un dégoût extraordinaire pour la vie humaine et pour les plaisirs de la terre. Il abandonna ses femmes et son enfant et il se retira dans la solitude pour mener la vie des ascètes et prêcher la mortification et les austérités.

Jusqu'ici rien de surhumain dans l'histoire de Gautama ou Çakya-Mouni. Ecoutez maintenant le récit de M. Taine :

« Çakya-Mouni était dans le ciel, disent les légendes, et parmi les Dieux, ayant amassé des mérites infinis par sa charité, ses dévouements, ses pénitences, dans la suite infinie de ses vies antérieures, lorsque pour délivrer tous les êtres vivants, il résolut de s'incarner encore, cette fois dans le sein d'une femme.

» Après avoir parcouru l'univers d'un regard, il choisit Majadévi et descendit en elle comme un rayon lumineux de cinq couleurs, sans qu'elle eût eu commerce avec un homme.

» Au bout du temps fixé, il naquit et fut élevé, puis marié par le roi dont Majadévi était l'épouse. Mais lorsqu'il eut atteint vingt-neuf ans et traversé les joies ordinaires du monde, ses grandes pensées fermentèrent, et touché de compassion pour les créatures, il songea à les sauver. »

La suite du récit de Taine peut se résumer en quelques lignes.

Çakya-Mouni, réfugié dans une forêt, se livre pendant sept ans aux pénitences les plus sévères. Au bout de ce temps, il constata que ses mortifications obscurcissaient son esprit, et il se remit à manger. Devenu beau et fort, il changea de solitude et fit le vœu de n'en plus sortir avant de devenir Bouddha. Là, le démon vint l'assaillir avec toutes ses tentations. Mais le tentateur fut vaincu et le futur Bouddha sentit son esprit illuminé. Il se rappela ses naissances antérieures, ses incarnations successives et celles de toutes les créatures

Il embrassa tous les mondes d'un regard. Il saisit l'enchaînement infini de tous les effets et de toutes les causes, et il découvrit que la vraie substance des choses est le néant...

Il me semble bien que pour connaître tout cela, Gautama devait déjà être Bouddha, mais il paraît que non. Il n'était encore qu'un ascète. Il alla à Bénarès et commença ses prédications. Il paraît avoir prêché jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans et groupa autour de lui un grand nombre de disciples qui propagèrent partout sa doctrine.

Vers l'an 477 avant Jésus-Christ, il mourut pour avoir trop mangé du porc séché. On brûla son corps, et huit villes se partagèrent ses ossements.

Il va sans dire que les légendes entourent sa mort comme sa naissance. Quand il se coucha pour mourir sous deux arbres Salas jumeaux, ces arbres fleurirent soudainement et répandirent leurs fleurs sur son corps. D'autres fleurs et des parfums tombèrent du ciel et une musique céleste se fit entendre.

Un effroyable tremblement de terre et des roulements de tonnerre saluèrent son dernier soupir.

Il n'est peut-être pas inutile de dire que les innombrables légendes qui entourent la mort et la vie, et surtout la naissance de Çakya-Mouni, sont loin d'être identiques. Signalons-en quelques variantes seulement.

J'ai cité le récit de Taine; voici celui de M. Aiken traduit par l'abbé Collin. Je le résume :

Le futur Bouddha s'était élevé lui-même à la dignité d'esprit céleste par une immense série de vies vertueuses, quand il voulut se faire homme pour sauver

l'humanité. Il choisit pour mère la vertueuse Maya. (Taine l'appelle Majadévi.)

Pendant qu'elle dormait, elle rêva qu'il passait par son côté droit sous la forme d'un petit éléphant blanc. Au même moment, les prodiges les plus extraordinaires se produisent dans le ciel et sur la terre. Au ciel, une lumière éblouissante éclaire dix mille mondes. Sur terre, les aveugles voient, les sourds entendent, les muets parlent, les boiteux marchent. Les oiseaux suspendent leur vol, les fleuves cessent de couler, les fleurs s'épanouissent, l'air est rempli de parfums et une musique d'esprits célestes se fait entendre.

Voilà pour le moment de la conception. Celui de la naissance est accompagné d'autres prodiges du même genre. Rappelons seulement celui-ci : A peine né l'enfant fit sept pas vers le nord et s'écria : « C'est ma dernière naissance; je suis le plus grand des êtres »

Une autre variante des merveilles qui ont signalé la naissance de Çakya-Mouni est celle d'un bonze chinois du quatorzième siècle, nommé Foe Koue Ki. Sa relation a été traduite par M. Abel Rémusat. Nous abrégeons son récit fantastique :

Quand l'enfant naquit, « le ciel et la terre tremblèrent fortement. Indra, Brahma, les quatre rois du ciel avec toute leur suite et les dieux qui leur sont soumis, les dragons; les démons, les génies vinrent tous entourer et guider le nouveau-né. Deux rois des dragons firent pleuvoir sur lui une eau tiède à gauche et fraîche à droite. Çakya-Mouni fut amené au palais de son père dans un char attelé de dragons, cinq cents trésors se montrèrent à découvert et un océan de bonnes actions se produisit...

» Le soleil, la lunc, les étoiles et les planètes s'arrêtèrent; cinq cents éléphants blancs qui s'étaient pris d'eux-mêmes dans les filets se trouvèrent devant le palais; cinq cents lions blancs sortirent des montagnes de neige et se trouvèrent liés à la porte de la ville; les filles des rois des dragons se tinrent en cercle autour du palais; dix mille vierges célestes parurent sur le murailles tenant à la main des chasse-mouches de queue de paon.

» Toutes les femmes enceintes du royaume donnèrent le jour à des garçons... »

Citons, pour en finir avec les merveilles racontées par Foe Koue Ki, quelques miracles de la vie de Çakya-Mouni : « Après des péripéties sans nombre, après avoir été roi des paons et paon lui-même, après s'être fait manger sous forme de serpent, après avoir eu la charité de donner à des bêtes féroces pour apaiser leur faim sa tête et même tout son corps, Çakya, tout mangé qu'il était, se retira dans une solitude où il vivait dans la contemplation la plus profonde. »

Ses méditations produisaient quelquefois des effets extraordinaires. « Un jour, il disparut de l'endroit où il était assis et s'élançant dans l'air du côté de l'Occident, il atteignit la région de la lumière, et de son corps s'échappèrent des lueurs bleues, jaunes, rouges, blanches et d'autres ayant les plus belles teintes du cristal. En outre, de la partie inférieure de son corps jaillirent des flammes et de la partie supérieure s'échappa une pluie d'eau froide. Il répéta ce prodige aux quatre points de l'espace, et il revint s'asseoir sur son siège. »

Nous avons dit plus haut comment il mourut. Mais voici une version toute différente et plus merveilleuse encore :

« Son cercueil s'éleva de lui-même dans les airs, entra dans la ville de *Kiu Chi* par la porte occidentale, en sortit par celle de l'Orient, rentra par celle du midi et ressortit par celle du nord. Il fit ensuite sept fois le tour de la ville. Sa voix se fit entendre du cercueil.

» Tous les habitants des cieux assistaient à la cérémonie et versaient des larmes. Enfin, placé sur un bûcher, le bouddha s'enflamma lui-même au moyen du feu épuré de la fixe contemplation qui sortit de sa poitrine. Mais ni le cercueil, ni les draperies ne furent consumés. »

Et c'est ainsi que Çakya ou Gautama entra dans le repos éternel du Nirvana, qui est le néant.

Essayons de comprendre maintenant quelle religion il a fondée.

V

Fonder une religion, c'est faire connaître à l'homme la Divinité et ses attributs, c'est lui enseigner ses devoirs envers Dieu et envers les autres hommes, c'est établir le culte que l'homme doit à Dieu.

Est-ce là ce que Gautama, ou Çakya-Mouni. a fait? Non. Il n'a promulgué aucun dogme ayant Dieu ou la religion pour objet. Il n'a établi aucun culte à rendre à la divinité, ni prescrit les devoirs de l'homme envers Dieu.

Sa doctrine n'est pas religieuse, ni métaphysique, mais morale. Et sa morale même n'a pas pour objet de supprimer le péché, mais la douleur. Çakya-Mouni est un pessimiste désespérant et désespéré. Il voit tout en noir dans le monde, et la vie n'est pour lui qu'une souffrance. Les brahmanes et leurs dieux peuvent-ils changer cet état de choses? Non.

Voici les paroles attribuées à Çakya :

« Il y a cinq choses que ne peut arriver à faire aucun Samana, ni aucun brahmane, ni un Dieu, ni Mara (le démon), ni Brahma, ni aucun être dans le monde Quelles sont ces cinq choses? Que ce qui est sujet à la vieillesse ne vieillisse pas, que ce qui est sujet à la maladie ne soit pas malade, que ce qui est sujet à la mort ne meure pas, que ce qui est sujet à la ruine ne tombe pas en ruine, que ce qui est sujet à passer ne passe point.

» Voilà ce que ne peut faire aucun Somana, ni aucun brahmane, ni un Dieu, ni Mara, ni Brahma, ni aucun être dans le monde. »

La vie humaine est donc une douleur permanente et sans remède. La mort même n'y met pas fin, à cause de la transmigration des êtres. De migration en migration, l'homme renaît pour souffrir dans une série d'existences dont le terme est inconnu.

Que faire donc pour s'affranchir de la souffrance? C'est la question que Gautama s'est posée; et, après des années de méditation profonde dans la solitude, il crut avoir trouvé la solution de ce problème, non pas dans la religion, mais dans une doctrine philosophique que M. Taine résume ainsi :

« Quatre vérités composent cette doctrine : Toute existence est une souffrance, parce qu'elle comporte la vieillesse, la maladie, la privation et la mort. Mais ce qui fait d'elle une souffrance, c'est le désir, sans cesse renouvelé et sans cesse contrarié, par lequel nous nous attachons aux objets, à la jeunesse, à la santé, à la vie. Donc, pour détruire la souffrance, il faut détruire le désir. Pour le détruire, il faut renoncer à soi-même, se délivrer de la soif de l'être, ne plus sentir d'attrait pour aucun objet ni pour aucun être. » Telle est la doctrine primitive. Très probablement, Çakya-Mouni n'est pas allé au delà, ajoute M. Taine.

Il n'y a là qu'une doctrine de philosophie morale. Mais les disciples de Bouddha, et les communautés de moines qu'il a fondées, et qui se sont perpétuées, en ont fait la morale d'une religion sans Dieu.

Çakya-Mouni n'avait pas rejeté les dieux du brahmanisme, mais, selon ses enseignements, ces dieux étaient soumis comme les hommes à la transmigration, et conséquemment inférieurs à lui-même. Car une fois devenu Bouddha, il était lui-même soustrait à cette déchéance de la transmigration. Et c'est pourquoi Brahma lui apparut à l'heure où il allait entrer dans le Nirvana suprême, et se convertit à la foi bouddhique (1).

Ces dieux n'étaient donc que des hommes, supérieurs au reste des humains, et Bouddha lui-même, élevé au-dessus d'eux par sa sainteté, était aussi un homme. Et donc, dans le système bouddhique, la divinité n'existe pas.

1. *Kandjour*, traduit par Léon Feer Poulin, p. 220.

Il n'y a donc que des hommes supérieurs qu'on appelle dieux, et qui ne sont devenus dieux qu'en supprimant, par des efforts de volonté, tout ce qu'il y avait d'humain en eux.

Dans le brahmanisme, l'homme devait s'identifier avec Brahma par un effort de son *esprit*, et devenait ainsi lui-même Brahma. Dans le bouddhisme, l'homme, par un effort de *volonté*, supprime le désir et même le besoin de l'existence et s'évanouit dans une espèce d'anéantissement de l'être. C'est le repos suprême, le Nirvana.

Les deux systèmes, on le voit, ne sont pas sans ressemblance.

Mais où est l'idée de Dieu dans tout cela? Elle est absente. Et voilà pourquoi les moines bouddhistes eurent bientôt fait de supprimer l'idée de cause première. Aussi, M. Eugène Burnouf est-il d'opinion que la doctrine bouddhiste est athée. « Çakya-Mouni ne relève d'aucun Dieu : il tient tout de lui-même et de la grâce d'un Bouddha antérieur dont l'origine n'est pas plus divine que la sienne.

» Les dieux n'ont rien à faire ici (1). »

Et l'âme humaine, est-elle aussi une illusion, une *maya*, et doit-elle avoir le sort de toutes les choses périssables?

M. Aiken répond que selon les spéculations psychologiques des livres sacrés, « il n'y a rien dans l'homme qui ressemble à une âme permanente, survivant après la mort et gardant une personnalité immuable. »

---

1. Introduction à l'*Histoire du Bouddhisme*, p. 464.

Celui qui est entré dans le Nirvana est-il anéanti au delà de la mort ou existe-t-il encore? Bouddha n'a jamais voulu se prononcer là-dessus. « Le Parfait existe-t-il au delà de la mort? Ou n'existe-t-il pas?

» Que le Parfait existe au delà de la mort, cela n'est pas exact; que le Parfait n'existe pas au delà de la mort, cela non plus n'est pas exact; que le Parfait existe, ni n'existe pas au delà de la mort, cela non plus n'est pas exact (1). »

Si Bouddha n'a pu répondre d'une manière plus satisfaisante à ces questions, il est bien difficile pour nous de savoir quelle espèce d'annihilation le Nirvana produit au delà de la mort, ni si l'âme humaine possède l'immortalité dans la doctrine bouddhique.

Ainsi donc, dans le bouddhisme primitif, Dieu n'existe pas, l'immortalité de l'âme est douteuse, et il n'y a pas de culte religieux institué par son fondateur

Les rites religieux du brahmanisme qui ne servaient de rien pour l'absorption dans Brahma, étaient également sans valeur pour atteindre au Nirvana. Bouddha les considérait comme inutiles, mais il les tolérait. Ils étaient permis, mais non imposés.

Ce n'est vraiment qu'après la mort de Gautama que les spéculations des moines bouddhistes ont fait de sa philosophie morale une théologie systématique, théologie bien étrange dont les dieux sont des hommes et dont les dogmes suppriment le Dieu créateur, antérieur au monde.

Voici comment Taine résume la dogmatique nou-

1. Oldenberg, *Le Bouddha*, p. 283.

velle des moines bouddhistes : « C'est une hérésie que d'affirmer l'existence d'un Etre suprême, créateur du monde... Point de cause première. La nature est une série infinie de naissances et de destructions, un enchaînement infini de causes qui sont des effets et d'effets qui sont des causes, une lignée infinie en arrière, infinie en avant, de décompositions et de recompositions qui n'ont pas eu de commencement et qui n'auront pas de terme... »

Là-dessus l'imagination orientale travaille, et les moines bouddhistes inventent et décrivent les myriades de millions de mondes peuplés d'êtres vivants, qui vivent des siècles et des milliers d'années, et qui sont des géants dont la taille varie de dix à cent pieds.

Il y a dans ces mondes des cieux superposés où habitent les hommes-dieux et des enfers épouvantables remplis de damnés, mais qui ne sont éternels que pour les sceptiques et les incrédules.

Les bouddhistes du Sud ont inventé huit enfers brûlants; ceux du Nord y ont ajouté huit enfers glacés Ces enfers sont aussi peuplés d'animaux, de démons de toutes sortes, de grands serpents, de couleuvres au visage d'hommes, de monstres de toutes espèces.

Dans les cieux inférieurs sont les dieux ordinaires des brahmanes. Au-dessus sont les Bouddhas futurs qui attendent le moment de s'incarner. Plus haut, les Brahmas; plus haut, les êtres vertueux et purs; plus haut encore, les délivrés; au-dessus de tout et de tous, le ciel des Bouddhas, sans forme ni couleurs, où les corps éthérés eux-mêmes disparaissent.

Pour atteindre à ce degré suprême des cieux boud-

dhistes, il faut s'affranchir de cette erreur fondamentale qu'il y a quelque chose de réel. Cette erreur est l'origine et la cause de tous les maux. Car il n'y a rien de réel, il n'y a plus d'être, tout est vide...

En dedans comme en dehors de nous-mêmes, il n'y a que le pur rien et le néant absolu. Tel est le faîte de la sagesse, « la loi par delà la loi » (1).

Nous abrégeons considérablement l'exposé de Taine sur les spéculations des moines bouddhistes. Si nos lecteurs ont la curiosité de tout lire, ils seront étonnés de voir à quel degré de folie sont arrivés les successeurs de Boudda dans l'édification de leur système religieux.

Jamais Bouddha lui-même, qui passait pour un sage, n'aurait approuvé de pareilles rêveries, qui n'ont pu être inventées que par des cerveaux hallucinés.

Tout cela ne mérite pas en réalité le nom de religion. Aussi, n'est-ce pas l'œuvre du fondateur, qui s'était contenté de prêcher une morale limitée à des devoirs de bienveillance mutuelle.

Mais cette morale n'était pas fondée sur des préceptes divins, comme la morale chrétienne. Elle ne s'appuyait que sur le droit au bonheur de l'humanité et ne lui enseignait que les moyens de combattre la souffrance et d'en supprimer les causes.

Nous reconnaissons volontiers que cette morale n'était pas sans une certaine beauté et qu'en la prêchant, Bouddha a pu acquérir une certaine réputation

1. *Taine*, p. 365.

de sagesse. Et cependant nous croyons que Platon, Socrate, Epictète et Sénèque lui sont bien supérieurs.

Mais nous n'hésitons pas à dire que la bienveillance bouddhiste ne soutient pas la comparaison avec la charité chrétienne.

Elle est aussi différente que le Nirvana est différent du paradis chrétien. Elle inspire la pitié pour tous les êtres vivants, y compris les animaux; mais elle ne commande pas l'amour, le dévouement, le sacrifice pour le bonheur des autres.

Aussi, dit l'abbé de Broglie, « le bouddhisme n'a produit ni hôpitaux, ni orphelinats, ni asiles pour les abandonnés. Il n'a créé que des religieux mendiants. »

Et puis, la morale bouddhiste n'a pas de sanction. Elle doit être sa propre récompense, avec l'anéantissement graduel pendant la vie, et le néant final dans le Nirvana.

La morale chrétienne, au contraire, accroît, tonifie la virilité au lieu de la détruire, grandit les forces morales, élève les caractères, embellit la vie et la transforme en immortalité glorieuse.

Aussi, voyez la différence dans les résultats. Quelle civilisation est sortie du bouddhisme? Une léthargie intellectuelle et morale qui dure depuis plus de vingt siècles est-elle à comparer avec la civilisation chrétienne?

Et les mœurs des Hindous et des Chinois sont des plus dépravées. Renan, qui a été moins tendre pour le bouddhisme que son ami Taine, reconnaît qu'il est aussi corrompu que le polythéisme gréco-romain. Il y a des dieux bouddhiques dont le culte même est ob-

scène, comme il y en avait dans le paganisme antique. Et les images de leurs dieux sont des plus dégradantes. Les divinités païennes avaient la forme humaine. Les dieux hindous et chinois sont d'horribles dragons, des monstres.

Les sacrifices humains y furent longtemps en honneur. Et l'on sait que jusqu'en 1830, les femmes des rajahs étaient obligées de se laisser brûler sur les bûchers qui consumaient les cadavres de leurs maris. Il a fallu un statut du parlement britannique pour mettre fin à cet usage cruel.

Evidemment, Taine ne s'en est pas souvenu quand il a vanté la mansuétude du bouddhisme. Il a oublié également que l'on a souvent massacré les Européens, et surtout les missionnaires, dans les pays bouddhiques.

Il ne s'est pas souvenu non plus de la coutume barbare de l'infanticide chez les Chinois, de l'esclavage et de la polygamie, de l'oisiveté recommandée comme une vertu parce qu'elle permet les contemplations extatiques, et la passive indifférence qui est l'idéal bouddhique.

VI

Il faudrait des volumes pour faire connaître le bouddhisme sous tous ses aspects et pour raconter son histoire. Notre travail est donc forcément incomplet. Mais il serait encore plus insuffisant si nous ne parlions pas des rapprochements que font un grand nombre d'écrivains entre le bouddhisme et le christianisme.

Depuis un demi-siècle environ, les ennemis du christianisme, avoués ou déguisés, ont fait au bouddhisme une réclame enthousiaste qui a séduit bien des esprits.

Très peu soucieux de la vérité, aussi confiants dans l'ignorance de leurs lecteurs que dans leur génie d'invention, ils ont bâti tout un système pour démontrer que l'Inde a été le berceau de la civilisation, que la Bible n'est qu'une variante des livres védiques et bouddhiques, que Jésus-Christ lui-même n'est qu'un plagiaire de Bouddha et le christianisme une imitation du bouddhisme.

Pour établir cette thèse audacieuse, ils ont donné l'autorité de l'histoire à des légendes; ils ont antidaté ces légendes de plusieurs siècles, afin qu'elles fussent antérieures aux Evangiles; ils ont arrangé et falsifié les textes pour multiplier les ressemblances entre les Evangiles et les livres bouddhiques.

Cette conspiration contre la vérité a obtenu du succès auprès de tous ceux que le christianisme gêne, et l'on ne sait pas jusqu'où elle aurait pu parvenir, si de vrais savants, mettant l'honneur de la science au-dessus de leur indifférence religieuse, n'avaient pas démoli tout cet échafaudage de mensonges, d'erreurs et de préjugés.

L'un des plus audacieux parmi ces sectaires a été Louis Jacolliot, auteur de *La Bible dans l'Inde.*

M. Jacolliot avait été pendant plusieurs années greffier d'un tribunal inférieur à Pondichéry. Mais il n'y avait pas perdu son temps dans l'étude de la procédure et de la législation anglo-indoue. Il y avait fouillé les ruines et les monuments, interrogé les traditions et

les livres sacrés, écouté le chant des vieilles poésies aux pieds du Brahma, et quand il revint en France, il y apparut comme un révélateur des véritables origines du monde. Il avait trouvé aux Indes la source de toutes les traditions, de toutes les législations, de toutes les langues, de toutes les religions, de toutes les civilisations!

« Vieille terre de l'Inde, s'écria-t-il, berceau du genre humain, salut!... Salut! patrie de la foi, de l'amour, de la poésie et de la science. Oh! comme je voudrais que ton passé pût être plus tard... notre avenir!... »

Pauvre Europe qui se croit civilisée! Comme elle a méconnu le vrai modèle! Pour arriver à la vraie civilisation, il lui faudrait devenir ce qu'était l'Inde il y a quatre ou cinq mille ans!

C'est un peu difficile peut-être. Car pour en revenir à cette antique civilisation de l'Inde, il faudrait qu'elle eût existé et que l'histoire nous enseignât ce qu'elle était.

Sans doute, M. Jacolliot va soulever le voile qui nous dérobe ce passé glorieux que lui seul connaît? Oui, certes, écoutez-le :

« Quelle splendide époque j'ai pu alors étudier et comprendre!

» ....Alors l'Inde entière m'apparut dans sa vivace et puissante originalité. Je la suivis dans ses progrès, dans le rayonnement de ses lumières sur l'univers entier. Je la vis donner ses mœurs, ses coutumes, ses lois et sa religion à l'Egypte, à la Perse, à la Grèce et à Rome. Je vis Jeminy et Vyâsa précéder Socrate et Pla-

ton, et Christna, le fils de la vierge *Devanaguy* (en sanscrit, créé par Dieu) précéder le fils de la vierge de Bethléem! »

Cette tirade enthousiaste ne pouvait manquer d'éveiller l'attention par son trait final dirigé contre le Dieu des chrétiens. *In cauda venenum.* Mais aussi quelle découverte intéressante que ce *Christna*, qui s'appelait aussi *Jezeus*, né d'une vierge comme notre Jésus, trois mille cinq cents ans avant l'ère chrétienne!

Toutefois, cette ressemblance de noms entre le dieu indou et le Dieu des chrétiens ne suffisait pas, et M. Jacolliot eut le soin de raconter la vie de Christna. Rien n'était plus facile : Il copia celle de Jésus-Christ. Résumons-la, d'après la version que nous en donne Mgr de Harlez (1) :

Jezeus Christna naquit dans une bergerie, une nuit signalée par de grands miracles. Des bergers et des saints personnages vinrent l'adorer.

Un Rajah (dont il ne dit pas le nom mais qui s'appelait sans doute Hérode), craignant pour son trône, fit massacrer tous les enfants mâles nés dans la même nuit. Mais Jezeus Christna fut plus ingénieux que l'enfant de Bethléem : au lieu de fuir en Egypte, il échappa aux bourreaux en prenant la taille d'un enfant de dix ans!

Il fut aussi plus précoce que le Nazaréen, car, dès l'âge de seize ans, il commença à prêcher, déclarant qu'il était Vishnou, *la seconde personne de la Trinité*, venu pour *racheter l'homme de la faute originelle.*

Les foules coururent l'entendre et l'adorèrent en

1. *La Bible dans l'Inde.*

disant : celui-ci est bien *le rédempteur promis à nos pères*. Il enseignait le peuple *par des paraboles*.

Un jour, il se *transfigura* et prit l'éclat de la majesté divine. Un autre jour, des femmes pieuses versèrent des parfums sur sa tête.

Il va sans dire qu'il faisait des miracles. Sa mission terminée, il se laissa tuer par des méchants, et quand ses disciples voulurent recueillir ses restes, son corps avait disparu miraculeusement!

Il nous semble que M. Jacolliot a voulu trop bien faire. Son Jezeus Christna ressemble trop à Jésus-Christ. Les moins savants parmi ses lecteurs ont soupçonné la supercherie et ils se sont dit : c'est trop bien trouvé pour être vrai.

Quant aux savants, ils ont haussé les épaules et ils se sont moqués de cet indianiste qui prétendait savoir le sanscrit et qui n'en connaissait pas les éléments. Ils ont mis à néant les fabuleuses inventions de M. Jacolliot et ils ont fait connaître la véritable légende de son héros.

Mgr de Harlez, qui est lui-même un savant indianiste et professeur à l'Université de Louvain, a publié tout un volume en réponse à l'œuvre de M. Jacolliot, et il en a démontré toute la fausseté d'une façon triomphante.

Son ouvrage est d'ailleurs appuyé sur le témoignage et l'autorité des vrais savants.

Or, voici la conclusion que nous pouvons en déduire : 1° Le héros mythique de M. Jacolliot ne s'est jamais appelé *Jezeus Christna*, parce que ces deux noms n'existent pas dans la langue sanscrite. 2° On

rencontre dans les livres indous la légende d'un nommé *Krshna*, qui n'est pas le fils d'une vierge *Devanaguy* (nom inconnu dans le sanscrit), mais d'une femme *Devaki* et de *Vasudéva*. 3° Ce nom, *Krshna*, signifie *noir*, et il est le titre des démons ennemis d'Indra, et dans une bataille Indra a tué 50.000 krshnas Le fils de Devaki, dans la succession des livres indous qui, de siècle en siècle, ont formé sa légende, est d'abord un sage. Plus tard il est un guerrier puissant.

Dans le *Mahâbhârata*, et surtout dans les additions faites récemment à ce poème, il prend le caractère divin. Sa divinité grandit dans le *Harivansa*, puis dans les *Pourânas* qui datent des commencements du moyen âge. Mais alors sa vie ne ressemble pas encore à celle de Jésus-Christ, et il a des amours extraordinaires. Il folâtre avec les bergères. Il a d'abord sept épouses, puis seize mille autres qui lui donnent des milliers d'enfants.

Il est incontestable qu'à cette époque le christianisme avait depuis longtemps pénétré dans les Indes, et c'est pourquoi le mythe de Krshna se rapproche de Jésus-Christ dans les livres sacrés subséquents, et notamment dans le *Gîta Govinda*, qui ressemble au Cantique des Cantiques, et qui est du douzième siècle.

Les traits de ressemblance se multiplient encore plus tard jusqu'au quatorzième siècle. Il va sans dire qu'ils ne sont pas aussi frappants que ceux qui existaient 3.500 ans avant l'ère chrétienne, selon M. Jacolliot. Mais ils sont suffisants pour que les vrais savants aient pu affirmer que les écrivains indous avaient connu les Evangiles et les avaient imités.

Les traces d'emprunts faits à nos saints Livres par les écrivains indous ont été relevées et constatées par les indianistes les plus savants, entre autres le Dr A. Weber, de Berlin, Angelo de Gubernatis *(Enciclopedia indiana)*, Dowson *(Classical dictionary of Hindou mythology)*, Reinaud *(Mémoire sur l'Inde)*.

VII

Ce que M Jacolliot a tenté de faire avec *Krshna*, d'autres l'ont essayé avec *Gautama* (Bouddha).

Ils ont lu quelques-uns des livres sacrés du bouddhisme. Ils n'ont pas pu les lire tous; car les bonzes bouddhistes du Thibet ont calculé que le nombre de ces livres sacrés s'élève à quatre-vingt-quatre mille.

Naturellement, cette immense bibliothèque est l'œuvre de plusieurs siècles, et il est bien difficile d'assigner aux volumes qui la composent des dates certaines.

A quelle époque remonte, par exemple, le *Lalita Vistara*, qui est le « Livre des Exploits » de Bouddha, l'un des plus anciens et le plus connu?

M. Aiken, dont nous avons déjà cité le savant ouvrage, est d'opinion qu'il ne remonte pas au delà du troisième siècle de l'ère chrétienne. Or, c'est le premier livre d'où sont tirées les ressemblances entre l'enfance de Bouddha et celle de Jésus-Christ.

Si la légende de Bouddha n'a été écrite que deux ou trois siècles après Jésus-Christ, il est bien évident que les Evangélistes n'ont pu la copier et l'appliquer à leur Maître.

Mais on ne peut pas dire la même chose des auteurs du *Lalita Vistara*. Quand ils ont écrit leur légende, il y avait déjà longtemps, s'il faut en croire la tradition chrétienne, que les Evangiles avaient pénétré dans les Indes, puisque Jésus-Christ y fut prêché par saint Thomas, apôtre.

Et dès lors il faudrait dire que ce sont les récits de l'enfance de Bouddha, contenus dans le *Lalita Vistara*, qui ont été empruntés aux Evangiles.

Cette conclusion s'impose *a fortiori* au *Nidana Kattha*, qui est la plus anciene forme de la légende des bouddhistes du Sud. Car ce livre sert d'introduction au *Jataka*, qui fut composé à Ceylan vers le milieu du cinquième siècle.

Ils n'ont donc pas établi leur thèse, les écrivains qui, comme le professeur Seydel et M. Arthur Lillie, prétendent que le christianisme a fait des emprunts au bouddhisme.

En premier lieu, ils invoquent très souvent de pures fictions; en second lieu, ils exagèrent et grossissent les ressemblances; en troisième lieu, ils puisent à des sources bouddhiques qui sont postérieures au christianisme.

Et c'est ainsi que des érudits comme Oldenberg, E. Hardy et J.-E. Carpenter ont facilement démoli leur prétendue démonstration.

Je ne citerai qu'un exemple pour montrer à quel point le professeur Seydel exagère les similitudes entre Bouddha et le Dieu des chrétiens.

Avant son incarnation, le Fils de Dieu existait dans le ciel de toute éternité. Or, avant sa dernière incarnation, Bouddha habitait aussi le ciel Tusita. C'est

une ressemblance que M. Seydel trouve très frappante, et qui, croit-il, appuie son hypothèse d'un emprunt fait au bouddhisme par le christianisme.

Mais il suffit de comparer un peu ces deux existences célestes pour voir combien elles sont différentes l'une de l'autre.

Avant d'habiter le ciel (Tusita) pendant quelque temps, Bouddha avait eu de nombreuses existences pleines de péripéties : « Quatre-vingt-trois fois il avait vécu comme ascète; cinquante-huit fois comme roi; vingt-quatre fois comme brahmane; vingt fois comme dieu-arbre; cinq fois comme esclave; une fois comme diable-danseur, sans parler de ses existences animales comme celle de rat, de porc, de lièvre, de lion, de chacal, de pigeon, de daim, etc., etc. (1).

Comment M. Seydel a-t-il pu sérieusement comparer toutes ces existences viles et ridicules, et la vie du *Tusita*, à l'existence éternelle de Jésus dans le ciel éternel?

Et son Bouddha, dans quel ciel est-il depuis qu'il est parvenu au Nirvana? Nous l'avons vu, la sagesse bouddhique ne peut même pas dire s'il existe ou s'il n'existe pas.

Et si, après quelques siècles dans la paix du Nirvana, il est devenu dieu, les sages qui ont vécu depuis, et qui comme lui ont pu arriver au Nirvana, sont aussi devenus des dieux.

De là le grand nombre d'idoles auxquelles on rend un culte, et qui ont conduit les bouddhistes à un nouveau polythéisme.

---

1. *Aiken*, p. 215

Comment peut-on comparer et tenter d'assimiler toutes des divinités absurdes et dérisoires à l'incomparable Homme-Dieu des chrétiens?

M. Seydel et M. Lillie rapprochent aussi le christianisme du lamaïsme, qui est le développement du bouddhisme au Thibet, et ils en exagèrent les ressemblances, toujours pour démontrer que le bouddhisme a servi de modèle au christianisme.

Mais le lamaïsme ne date que du moyen âge, et il est évident que c'est lui qui a emprunté au christianisme son système monastique, son culte et ses cérémonies liturgiques, qui existaient depuis des siècles dans les églises chrétiennes de l'Orient

MM. Seydel et Lillie ne se contentent pas de grossir les similitudes et de commettre de nombreux anachronismes; ils invoquent volontiers les évangiles apocryphes, et tout naturellement ils y trouvent des fictions qui ressemblent parfois aux fictions bouddhiques.

Mais des savants comme eux ne devraient pas ignorer que les évangiles apocryphes ne sont pas de l'histoire mais de la fiction, et qu'ils ne font pas partie des Saintes Ecritures.

Nous pourrions poursuivre plus loin la réfutation de la thèse antichrétienne des prétendus emprunts que le christianisme aurait faits au bouddhisme. Mais il nous semble que ce travail n'est pas nécessaire pour ceux qui cherchent de bonne foi la vérité.

Tout ce qui se rapporte à Bouddha est, le plus souvent, légende et fiction, tandis que la vie de Jésus-Christ fait partie de l'histoire du monde. Elle est écrite dans des livres dont l'authenticité est incontestable.

Elle a été publiée en pleine civilisation, alors que la vie de Bouddha n'était pas encore écrite.

Or, la légende peut bien imiter l'histoire; mais l'histoire vraie, authentique, met de côté les légendes, puisqu'elle se compose de faits réels et prouvés.

Que Bouddha ait parlé quelquefois comme un sage; qu'il ait émis des doctrines morales qui puissent conduire au perfectionnement de la conscience humaine, c'est possible. Toute vérité de l'ordre naturel est à la portée de l'entendement humain.

Si Brahma, Bouddha et Mouni ont été des Sages, ils n'ont été ni les premiers, ni les derniers que l'humanité ait produits. Et si d'autres Sages ont exprimé depuis les mêmes doctrines morales, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'ils les ont empruntées aux docteurs bouddhistes.

Enfin, cette prétention que les ressemblances impliquent dépendance peut être retournée contre les boudhistes eux-mêmes. Il y a dans leurs livres sacrés bien des maximes qu'on pourrait dire empruntées aux psaumes de David ou aux Proverbes de Salomon, à cause de leurs ressemblances.

Et ce qui n'est pas douteux, c'est que la loi mosaïque et tout l'Ancien Testament sont bien antérieurs, non seulement aux livres bouddhistes, mais à l'existence même de Çakya ou Gautama.

Un peuple qui possédait la Bible n'avait rien à emprunter à la littérature hindoue qui se composait de vrais contes de fées.

C'étaient plutôt les peuples de l'Inde qui pouvaient puiser dans les Livres de Moïse la science religieuse

dont ils avaient besoin; aussi les grands devoirs prescrits par le brahmanisme et le bouddhisme semblent bien copiés sur le Décalogue. Et quand on voit Bouddha se livrer pendant sa vie mondaine au luxe et à la luxure et s'entourer de cinq cents femmes, on est bien tenté de croire qu'il a connu les égarements de Salomon.

VIII

Il serait oiseux de prolonger cette étude, et nous pouvons maintenant tirer nos conclusions.

Le bouddhisme est-il une religion dont le caractère divin puisse être démontré?

Bouddha est-il Dieu? Ou, s'il n'est pas Dieu, a-t-il prouvé aux hommes qu'il avait reçu de Dieu la mission de leur faire connaître le vrai Dieu et de leur enseigner la voie qu'il faut suivre pour arriver jusqu'à lui?

Nous voulons connaître le mystère de cette vie. Nous voulons savoir pourquoi elle nous est donnée et quelle doit être notre destinée après la mort. Est-ce le néant qui suit la mort, ou bien est-ce une vie nouvelle qui n'aura pas de fin? Et s'il y a une vie future, que faut-il faire pour mériter d'y être récompensé, et non puni? Voilà les grandes questions qui nous préoccupent.

Le bouddhisme y répond-il d'une façon satisfaisante?

En premier lieu, il serait absurde de soutenir que Bouddha est Dieu. Lui-même n'a pas prétendu l'être. Malgré toutes les obscurités qui entourent son existence, s'il y a quelque chose de vrai dans son histoire, c'est qu'il était homme. Qu'on l'ait appelé d'abord

Siddharta, puis Gautama, puis Çakya-Mouni et enfin Bouddha, la chose importe peu. Il paraît certain qu'il était le fils d'un petit roi indien, chef de la tribu des Çakyas.

« C'est vrai, disent ses disciples (s'il y en a encore chez les peuples civilisés), mais avant de se faire homme, il habitait le ciel Tusita. »

C'est la légende, et si l'on accepte la légende comme une histoire, il faut la prendre tout entière. Et alors il faudra croire qu'avant d'habiter le ciel Tusita, Bouddha a vécu des centaines de fois dans des plantes, dans des animaux, et qu'il a eu plusieurs centaines de vies humaines.

Est-ce que toutes ces réincarnations lui ont conféré la divinité?

Personne ne voudra le soutenir. Mais, dira-t-on peut-être, après sa dernière incarnation, Bouddha est entré dans le Nirvana. Oui, mais qu'est-ce que c'est que le Nirvana? Est-ce l'immortalité ou l'anéantissement? Bouddha lui-même n'a pu répondre à cette question.

Non seulement Bouddha n'a été qu'un homme, mais il n'a jamais reconnu ni prêché un Dieu personnel et souverain. Dès lors, on ne saurait prétendre qu'il avait reçu de Dieu la mission de le faire connaître aux hommes. C'est pourquoi sa religion — si l'on peut appeler sa doctrine une religion — a toutes les imperfections des œuvres humaines.

Bouddha n'a pas enseigné aux hommes quels rapports ils doivent avoir avec Dieu et quels sont leurs devoirs. Il n'a lui-même établi aucun culte divin. A

quelle vie future a-t-il cru? Il a cru à une série de réincarnations successives, et ses disciples ont raconté là-dessus des rêves d'halluciné et des insanités.

Sa morale fut austère à la fin de sa vie, s'il faut en croire son régime d'ascète; mais il méprisa le mariage et il ne défendit à ses fidèles ni la polygamie, ni le concubinage, ni l'infanticide.

Son pessimisme excessif inspira le mépris de la vie et du travail, et son ascétisme oisif était le perfectionnement de l'égoïsme.

Peut-on dire au moins qu'il a fait des miracles?

Les légendes bouddhiques l'affirment. Mais nous en avons vu les étranges récits : ce sont des extravagances qui font rire et qui rendraient Dieu ridicule s'il fallait y ajouter foi.

Notre conclusion finale est que le système religieux bouddhique manque entièrement du caractère divin.

Il est à peine nécessaire d'ajouter que les peuples soumis au bouddhisme ont croupi dans l'ignorance et dans la barbarie. En toutes choses, ils sont inférieurs aux chrétiens, et ils n'ont jamais donné l'exemple des vertus, ni réalisé les progrès, ni conquis la puissance et la gloire de l'Europe chrétienne.

II

LE JUDAISME

Il y a deux judaïsmes, l'ancien et le moderne, celui qui a précédé l'ère chrétienne et celui qui l'a suivie, celui qui est devenu le christianisme et celui qui a repoussé le Messie et qui est l'ennemi invétéré de la religion du Christ.

Le judaïsme antique a été le point de départ du christianisme. Il a été le vestibule, ou le portique grandiose, d'un temple merveilleux dont les fondements remontent à Moïse et même à l'époque des patriarches, et que le Christ est venu parachever Le Judaïsme moderne n'est plus qu'une ruine curieuse à étudier. L'ancien Judaïsme croyait en un seul Dieu, créateur du monde et de l'homme. Il croyait que ce Dieu avait placé l'homme dans un éden et l'avait soumis à une épreuve: que l'homme avait péché et qu'il avait été condamné aux travaux forcés et à la mort, mais que Dieu lui avait promis un rédempteur; que cette promesse avait été souvent renouvelée, que ce Messie devait être de la race d'Abraham, de la tribu de Juda, de la famille de David.

Tous ces enseignements formaient le fond de l'ancien Judaïsme et sont devenus ce qu'on pourrait appeler la crypte de l'Eglise chrétienne.

Pendant dix siècles la maison de David s'est préparée à ce grand avènement d'un rédempteur et d'un Sauveur. Or, voici qu'un jour les temps prédits semblent arrivés. La synagogue s'inquiète, comme une famille royale qui voit arriver l'enfantement d'un héritier, et le monde est dans l'attente...

Enfin, pendant une nuit mémorable, dans la ville de David, d'une Vierge descendant d'un roi-prophète, un enfant est né. Les Gentils, représentés par des rois d'Orient, reconnaissent en lui le Messie promis au monde, mais la synagogue le méconnaît.

L'enfant grandit dans l'obscurité. A l'âge de trente ans, il parcourt les villes et les campagnes de Judée, affirmant dans sa prédication et démontrant par des miracles qu'il est vraiment le Messie. Alors se produit un phénomène étrange.

Le monde dit à la synagogue : « Vous nous avez donné le Sauveur, soyez bénie. »

Et la synagogue répond : « Vous vous trompez, je repousse l'honneur que vous me faites, je répudie celui que vous acceptez pour le Messie, et pour le punir d'avoir affirmé qu'il l'est, je vais le crucifier! »

Mais le monde a cru, malgré les Juifs, et il leur a répliqué : « Puisque vous ne voulez pas de mes bénédictions, soyez maudits à jamais. Je placerai sur mes autels ce Jésus que vous avez fait mourir, son sang retombera, comme vous l'avez voulu, sur vous et sur vos enfants, et la croix, instrument de supplice, deviendra l'objet de ma vénération, le signe de la victoire et l'emblème de l'honneur! »

Qui s'est trompé? Les Gentils ou la synagogue?

Est-il possible d'en douter encore après dix-neuf siècles de christianisme?

Est-ce que tous les signes précurseurs du Messie ne se sont pas produits?

Est-ce que toutes les prophéties relatives au Messianisme ne se sont pas réalisées? N'est-ce pas sous l'étendard de la croix de Jésus et à la lumière de son enseignement, perpétué à travers les siècles, que les Gentils ont formé de puissantes et glorieuses nations? Comment Israël a-t-il pu commettre cette irréparable erreur, qui a été en même temps le plus grand des crimes et son châtiment? Comment en était-il arrivé à ce degré d'aveuglement, lorsque le Fils de l'homme, issu de la race des Patriarches et de David, parcourut tout l'antique royaume des douze tribus, semant partout les prodiges et les bienfaits?

C'est que le judaïsme antique était dégénéré; c'est qu'il n'était plus la vraie religion. Depuis longtemps déjà, il avait cessé d'être la loi donnée à Moïse au sommet du Sinaï, et dégénéré en formalisme étroit et exclusif qui voulait faire de Jéhovah le Dieu des Juifs seuls, et non le Dieu de l'humanité, un tyran implacable et non un Dieu d'amour.

Et la synagogue, qu'est-elle devenue depuis lors? Elle refait sans cesse le calcul des années de la prophétie de Daniel; elle disserte, discute et se contredit. Vingt-cinq fois, au moins, durant les dix-sept premiers siècles de l'ère chrétienne, elle a cru avoir enfin donné naissance au Messie. Tantôt il était en Palestine, tantôt en Arabie; un jour il apparaissait en Espagne, un autre jour au fond de la Perse.

La France, l'Autriche, les Indes, la Grèce, la Turquie, la Hollande, ont tour à tour été désignées comme le lieu natal du fils de David. Et toujours la synagogue a été forcée d'admettre qu'elle se trompait.

Jérusalem, sa ville sainte, a été détruite; son temple a été démoli; ses livres de généalogie ont été brûlés et leurs cendres jetées au vent, pendant qu'elle-même était dispersée, disséminée, persécutée, parquée dans des ghettos, soumise à des lois exceptionnelles et oppressives, témoignant à la fois par ses croyances, par son histoire pleine de miracles, par ses livres saints, de la vérité de sa religion primitive; et publiant par son châtiment son erreur impardonnable et son crime.

Les siècles passent. La civilisation chrétienne s'étend, se propage et change la face du monde, tandis que le peuple juif, sans patrie, sans gouvernement, poursuit sa course aventureuse parmi les nations.

Enfin le dix-septième siècle touche à sa fin et la synagogue perd toute espérance dans la venue du Messie. Tant de fois elle a été déçue par ses enfants qu'elle est prise de désespoir.

Non seulement elle cesse de calculer et de disserter, mais elle poursuit de ses anathèmes et de ses exécrations tous ceux qui persistent à supputer les temps indiqués dans les prophéties et à chercher un Messie sur tous les points du globe. « Tous les temps qui étaient marqués pour la venue du Messie sont passés », dit le rabbin Rava.

« Les sages, dit Maïmonide, ont défendu de calculer le temps de sa venue, parce que le peuple est scandalisé de voir qu'il n'arrive pas, bien que le temps soit

passé. » Il faut entendre les anathèmes des rabbins onctueux et tolérants, contre les chercheurs de vérité (1).

« Maudits soient ceux qui supputeront les temps du Messie! » dit le Talmud de Babylone.

« Périsse leur âme! » dit le rabbin Ephraïm.

« Que l'enfer les engloutisse! » dit Abarbanel.

« Que la géhenne les dévore! »

« Que leur esprit crève comme une tumeur! »

Et pourquoi donc toute cette rage? C'est que si le peuple en arrive à se convaincre que les temps prédits sont passés, il pourrait bien retourner en arrière, remonter jusqu'à Jésus-Christ et le reconnaître pour le Messie!

Aussi le rabbinisme ne s'est-il pas contenté de prohiber toute recherche et tout calcul. Il a cru plus sûr d'égarer ceux que la recherche de la vérité tourmentait et qui ne pouvaient pas se désintéresser de ce Messie que leurs pères avaient tant attendu et promis...

Il s'est donc mis à altérer les prophéties et à en dénaturer le sens; et par ce double travail, il a réussi à faire croire au peuple que toutes ces prophéties que nous, chrétiens, appliquons au Christ, doivent être appliquées tantôt à David, tantôt à Salomon, Ezéchias ou autres rois, tantôt aux prophètes, tantôt à la nation juive elle-même.

C'est ainsi que les rabbins ont appliqué aux malheurs d'Israël tous les traits prophétiques qui se rapportent à la Passion de Jésus-Christ.

---

1. Voir sur Maïmon ou Maïmonide — et sur le Talmud — Veuillot, 5, *Mélanges*, 2 série, p. 208.

Le rabbinisme est allé plus loin. Il a substitué le Talmud à la Bible, et il a recommandé au peuple de laisser de côté la Bible et d'étudier le Talmud.

Or, le Talmud est une immense compilation en quatorze volumes in-folio, qui traite peu des questions messianiques et beaucoup des questions scientifiques, cérémonielles et casuistiques.

Le vrai messianisme a fini par tomber ainsi dans l'oubli. Les prophéties sont devenues lettre morte; et comme elles constituaient en réalité toute la religion du peuple d'Israël, nous pouvons dire que le judaïsme moderne n'est plus qu'une ombre de religion.

Il est venu pour lui le jour prédit par le plus sublime de ses prophètes, Isaïe :

« Un jour viendra où les visions de tous vos prophètes vous seront comme les paroles d'un livre fermé avec des sceaux. On les donnera à un homme sachant lire, et on lui dira : lisez ce livre. Et il répondra : Je ne le puis, parce que ce livre est scellé. »

Quand le dix-huitième siècle est venu répandre en Europe le scepticisme et le rationalisme, il a trouvé chez les Juifs une terre toute préparée à recevoir la semence d'erreur.

Or, il est bien évident qu'il y avait incompatibilité absolue entre messianisme et le rationalisme. Aussi le Messie est-il devenu un mythe pour tous les Juifs rationalistes.

Spinoza et Mendelssohn ont été les pères de ce qu'on appelle le néo-judaïsme qui, selon une feuille israélite, *n'est autre chose que le déisme philosophique.*

Le Messie, d'après le néo-judaïsme, n'est pas une

personne; c'est une idée, c'est un règne. C'est l'exaltation d'Israël au milieu du triomphe universel du monothéisme, de la fraternité et de la liberté des peuples!

La révolution n'a pu vaincre le catholicisme, quoique tous ses efforts aient été dirigés contre lui; mais le judaïsme à peine attaqué n'a pu résister aux principes dissolvants du rationalisme, et nous pouvons dire aujourd'hui que l'ancien judaïsme est mort.

La synagogue n'attend plus le Messie qui devait être le Désiré des Nations. Elle a supprimé toutes les prières et toutes les invocations de son ancien rituel.

En 1844, les Juifs de Prusse signaient et déposaient entre les mains du gouvernement une déclaration solennelle ainsi conçue : « Nous n'attendons pas d'autre Messie que la liberté. Dans le judaïsme moderne, l'idée du Messie est identique avec celle de la délivrance du joug, et tous ceux qui ne partagent pas ces vues n'ont pas saisi le véritable esprit du judaïsme. »

Les Juifs de France ne furent pas lents à suivre l'exemple de leurs compatriotes d'Allemagne, et leurs hommes les plus remarquables, rabbins, écrivains, journalistes, professeurs au collège de France, membres de l'Institut, ont affirmé les uns après les autres, dans des termes variés, le caractère mythique du Messie.

Salvador, dans son histoire des institutions de Moïse, a écrit :

« Comme l'idée du Messie n'est pas consignée d'une manière expresse dans les cinq livres fondamentaux, elle ne forme nullement un article indispensable de la foi des Hébreux... »

Cahen, dans son livre *Les Déicides*, dit : « L'avènement du Messie dans les traditions prophétiques du judaïsme, est bien moins l'apparition matérielle d'un Etre tout-puissant, Roi, Prophète ou Dieu, que l'éclosion d'une grande époque, au point de vue religieux, social et moral... »

Un rabbin de Besançon, M. Auscher, entend par la venue du Messie, *la perfectibilité indéfinie de l'humanité.*

M. Rodrigues, auteur du livre *Les trois filles de la Bible*, pose ainsi la question messianique :

Le Messie qui n'est ni en chair ni en os, ce Messie impalpable, va-t-il nous apparaître enfin?... Son nom est-il la raison humaine parvenue à son état viril?... »

Et M. Cahen fait cette réponse qui a le mérite de la clarté :

« Le Messie est venu pour nous le 28 février 1790, avec la Déclaration des Droits de l'homme.

« Le Messie que nous attendons, c'est la diffusion des lumières, c'est la reconnaissance de tous les droits, c'est l'émancipation de l'humanité entière. »

Il n'est plus possible de s'y tromper, le Messie du judaïsme moderne n'est pas un homme ni un Dieu, c'est un prétendu triomphe d'Israël qui deviendrait le dominateur de tous les peuples.

M. Michel Weil, grand rabbin, qui fait de grandes phrases, va jusqu'à soutenir que « les prophètes d'Israël n'ont jamais fait mention ni d'un descendant de David ni d'un Roi Messie, ni même d'un Messie personnel. »

Et, dans son opinion, le véritable Rédempteur ne

serait pas une personnalité, mais Israël transformé en phare des nations! (1)

On ne peut plus en douter : le messianisme personnel qui était bien en vérité tout le judaïsme antique est mort.

Les Juifs ont ce caractère fatal de tuer tout ce qu'ils touchent.

Après avoir tué le Messie, ils ont tué la foi au Messie et ils sont en voie de tuer même la croyance en Dieu dans l'âme du peuple; car la plupart de leurs chefs sont rationalistes, panthéistes et francs-maçons.

Leur monothéisme n'est qu'un mot, et la seule idole devant laquelle ils se prosternent encore, comme au temps de Moïse, est le Veau d'Or.

« A nous, écrivait, en 1881, le grand rabbin John Readclif, appartient ce Dieu du jour qu'Aaron nous a élevé au désert, ce veau d'or, cette divinité universelle de notre époque. Lors donc que nous nous serons rendus les uniques possesseurs de tout l'or de la terre, la vraie puissance passera entre nos mains, et alors s'accompliront les promesses qui ont été faites à Abraham. »

Ils n'ont pas voulu de Jésus parce qu'il leur a prêché le désintéressement, la pauvreté et l'humilité. Ils sont avides de richesses, de puissance, de plaisirs, et c'est quand ils en seront repus qu'ils croiront que le règne messianique est venu.

Le judaïsme n'était en réalité qu'un vestibule du vrai temple, un prologue, une préparation à la vraie

1. Les citations qui précèdent sont extraites de l'ouvrage des abbés Lémann : *La Question du Messie.*

religion. Mais ce portique avait de la grandeur et formait tout un édifice.

Dès que le Messie eut établi son Eglise, le judaïsme n'avait plus de raison d'être. C'était une religion finie.

On n'a plus besoin des plans et devis d'un édifice, quand il est construit et qu'il a reçu son couronnement.

II

Pour bien juger du judaïsme moderne, il ne faut donc pas le confondre avec le judaïsme antique qui a précédé Jésus-Christ.

Celui-ci, qu'on appelait aussi la *Loi de Moïse*, était appuyé sur deux dogmes fondamentaux : la croyance en un seul Dieu, éternel et créateur de toutes choses, et l'attente d'un Messie ou Rédempteur. Il avait eu son origine dans des révélations divines, et ces révélations étaient constatées, affirmées, prouvées par des miracles dans des livres inspirés, appelés la Bible.

Ces livres contenaient aussi l'histoire du peuple juif, surnommé le peuple de Dieu, et elle était une série de prodiges qui attestaient l'intervention et la protection divine pendant quinze siècles.

Ce peuple avait de grandes qualités et de grands défauts, et les jouissances de la prospérité le conduisaient aisément à la corruption et à l'idolâtrie, tant il est vrai que l'homme ne peut se passer de Dieu et qu'il est enclin à se faire de fausses divinités chaque fois qu'il s'éloigne du Dieu véritable.

L'Ancien Testament est rempli du récit de ses nombreuses prévarications et des châtiments au moyen desquels Jéhovah l'arrachait à ses idoles et le ramenait au monothéisme et à l'attente du Messie.

Cette religion avait tous les caractères de la vraie religion.

Moïse n'est pas un visionnaire comme Mahomet. Il démontre par de nombreux miracles la réalité de ses rapports avec Dieu et de la mission qu'il en a reçue. La religion qu'il donne au peuple juif n'est pas de lui · elle lui a été dictée par Dieu lui-même et pendant quarante ans l'intervention de Dieu s'est manifestée par des faits éclatants et publics

La mort du grand fondateur ne met pas fin aux interventions de Jéhovah ni aux miracles. Il continue d'enseigner son peuple par les prophètes, il les protège miraculeusement, et quand il cesse pendant quelque temps de l'assister, c'est pour le punir parce qu'il a péché. Et quand le peuple châtié revient à son Dieu et demande pardon, Jéhovah le sauve et le délivre par de nouveaux miracles. Toute l'histoire du judaïsme antique est humainement inexplicable et prouve sa divinité.

La perfection de sa doctrine en démontre l'inspiration, et le Décalogue est une merveille de législation qui est devenue le Code de l'univers civilisé.

Enfin, ses Livres Saints sont les plus beaux et les plus sublimes des livres, et leur supériorité sur tous les monuments de l'esprit humain ne s'explique que parce qu'ils sont divins.

Cependant, le judaïsme antique devait un jour re-

cevoir son perfectionnement par la venue du Messie, attendu depuis des siècles. Car la seconde révélation par le ministère d'un Dieu fait homme devait compléter la première et couronner l'œuvre du judaïsme mosaïque.

Cette religion ne devait pas avoir un caractère national; elle devait admettre dans son sein non pas seulement les Juifs, mais toutes les nations.

Israël malheureusement ne l'a pas compris, et, quand le Messie est arrivé, il ne l'a pas reconnu. Pourquoi? Parce que sa croyance avait dégénéré et qu'il avait perdu la vraie notion du dogme messianique. Ce n'était plus pour lui un dogme exclusivement religieux, dont toutes les nations devaient bénéficier, c'était un dogme politique et national.

Le Messie devait lui assurer le triomphe de son ambition et de son orgueil, rétablir son royaume et lui conquérir la domination et la suprématie sur tous les peuples.

Or, Jésus ne se présenta pas à lui avec l'auréole d'un roi et la puissance d'un conquérant. Bien loin de l'affranchir du joug de Rome et de rétablir le royaume d'Israël, il déclara que son royaume n'était pas de ce monde. Il vécut pauvre, dans l'obscurité, dans le mépris des honneurs et de la fortune, prêchant le renoncement, la charité, la chasteté et le sacrifice.

Comment un homme aussi msiérable, aussi faible, aussi dépourvu de tout ce qui fait l'éclat et la puissance dans ce monde, pouvait-il être le Messie glorieux et triomphant qu'on attendait? Israël ne se contenta pas de le méconnaître, il le prit en haine et il le fit

mourir, pour le punir d'avoir osé dire qu'il était vraiment son Messie et son roi, le Fils de Dieu.

Chose étrange! Israël n'a rien compris depuis, malgré l'accomplissement des terribles prophéties que Jésus lui fit avant de mourir. Tous ses malheurs, tous ses châtiments lui furent prédits par Jésus-Christ, et Israël les a subis sans comprendre.

Sa ville incomparable a été détruite. De son temple merveilleux il n'est pas resté pierre sur pierre Sa race est errante, disséminée sur toute la terre, honnie, méprisée chez tous les peuples. Elle n'a ni patrie. ni gouvernement, ni chefs, ni constitution. Elle est parmi les races de la terre une exception unique, un phénomène sans précédent, un miracle permanent, un condamné qui, depuis dix-neuf siècles, reste couvert de tout le sang innocent répandu sur la terre depuis Abel jusqu'à Jésus! Et il ne se souvient pas que ce Jésus lui a prédit tout cela, et il ne comprend pas!

Son aveuglement même est un prodige.

Quelle est maintenant sa religion? Et quels sont les dogmes du judaïsme moderne? Nous l'avons déjà dit, mais il est nécessaire d'y ajouter quelques développements.

Pour les Juifs qui ne sont pas devenus rationalistes, panthéistes, matérialistes, ils professent encore le monothéisme. Mais ils croient, avec Maïmoun, ou Maïmonide, qu'ils regardent comme leur second Moïse : « Que le Créateur est le *premier* et le *dernier*. Que toute la loi est celle qui fut donnée à Moïse; que cette loi ne sera point changée et qu'il ne viendra pas d'autre loi du Créateur. »

Mais ce nouveau *Credo* exclurait évidemment le dogme messianique et contredirait toutes les promesses de Jéhovah et toutes les prophéties. Israël ne pourrait pas accepter un judaïsme ainsi mutilé. Et donc, il faut continuer de croire que le Messie viendra. Mais ce ne sera pas un Messie personnel, comme nous l'avons démontré plus haut; ce sera un mythe, ou plutôt, ce sera Israël lui-même, devenu le dominateur glorieux du monde.

Et l'ancienne Loi mosaïque est-elle au moins restée la loi unique, puisqu'il ne doit pas y avoir une seconde révélation? Oh! non. Les Juifs ont accepté une loi orale, transmise par la tradition et consignée par écrit sous le règne d'Antonin le Pieux, sous le titre de Mischna. Mais ce livre manque de clarté, et il souleva des discussions et des controverses qui furent aussi recueillies et écrites. On y ajouta des commentaires, des récits, des sentences, qu'on appela la *Gemara.*

Ces deux collections réunies ont formé ce qu'on appelle le *Talmud*, dont nous avons parlé plus haut.

Voilà le Testament du judaïsme moderne qui a remplacé l'Ancien Testament, et qui n'est certainement pas révélé ni inspiré.

III

Quelle est la conclusion qui s'impose? En méconnaissant la messianité de Jésus-Christ, la nation juive s'est séparée de la vraie religion, et depuis lors elle s'en est éloignée de plus en plus.

Moïse et les prophètes lui avaient prouvé par d'innombrables miracles la divinité de leur mission et la vérité de leur enseignement.

Appuyée sur leur autorité, elle a cru pendant des siècles que le messianisme était le dogme fondamental de son avenir et de la religion universelle. Ce Messie promis et attendu était si bien un Mesie personnel que tout l'Ancien Testament en racontait la généalogie, et que sa semence sacrée se retrouvait dans les générations issues d'Abraham et de David. Ce n'était pas un mythe que les bénédictions solennelles des patriarches annonçaient et que les prophètes chantaient dans leurs poèmes sublimes.

Non, c'était bien une individualité personnelle, vivante, qui devait naître à Bethléem, de la tribu de Juda, de la famille de David.

Et c'est bien un Messie personnel qui est né à Bethléem, qui a réalisé pendant sa vie tout ce que les prophètes avaient prédit de lui, qui a prouvé sa divinité par ses miracles, par sa mort, par sa résurrection, et même par le châtment qu'il a infligé à la ville et au peuple déicides.

C'est bien son règne messianique qui s'est propagé dans l'univers, qui a porté la civilisation jusqu'aux confins du monde et qui a fait briller toutes les gloires au front des nations chrétiennes de l'Occident.

O fatale erreur! Aveuglement inexplicable d'un peuple! Où sont aujourd'hui ses Moïses et ses prophètes? Où sont sa ville sainte et son temple ? Où sont les temps glorieux si fertiles en miracles? Où sont les solennités de son culte et ses sacrifices au vrai Dieu? Où

sont ses Saints Livres que Jéhovah lui-même avait inspirés à ses grands hommes?

Hélas! Il les a remplacés par le Talmud, qui est un tissu de puérilités, de rêveries, de sentences vides, de querelles rabbiniques, de maximes immorales et blasphématoires, de sottises et de subtilités, à côté de quelques rares idées justes qui appartiennent au christianisme.

Enfin le judaïsme moderne mérite à peine le nom de religion. Il n'a plus d'idéal, et l'avenir qu'il rêve n'a plus rien de surnaturel. Il aspire uniquement à s'emparer du commerce, des richesses, de l'influence politique et des pouvoirs publics chez toutes les nations, afin de conquérir la suprématie dans le gouvernement des Etats et la possession de toutes les jouissances matérielles que le monde peut donner

On sait qu'au début de sa vie publique, Jésus fut tenté par le démon, qu'il a appelé le prince de ce monde, et que du haut d'une montagne, Satan lui montra les royaumes de la terre et lui offrit de les mettre en son pouvoir. Jésus lui répondit : Va-t-en, Satan!

Il semble que le prince de ce monde ait fait la même offre à Israël, et qu'Israël l'ait acceptée!

III

LE MAHOMÉTISME

Nous l'avons dit et démontré : Pour nous faire connaître nos destinées après la mort, il nous faut un Dieu ou des envoyés de Dieu.

Dans l'ancien judaïsme, nous avons trouvé ces envoyés, mais aucun ne s'est déclaré Dieu lui-même; et tous ont annoncé la venue plus ou moins prochaine d'un Dieu.

Est-il venu, ce Dieu prédit par les prophètes? Non, répondent les Juifs; et, en réalité, ils ne croient plus à sa venue. Il y a plus de vingt-trois siècles qu'aucun prophète n'a été suscité parmi eux, et l'enseignement des anciens prophètes, les vrais envoyés de Dieu, est depuis longtemps noyé dans les légendes et les leçons incohérentes du Talmud.

Mahomet ne se prétend pas Dieu lui non plus; mais il se proclame prophète, *envoyé de Dieu*. C'est le moins qu'il faille dire quand on veut fonder une religion et établir un culte.

Quiconque a prétendu établir une religion nouvelle, sans se réclamer de Dieu, n'a toujours abouti qu'à de ridicules essais.

Pour arriver au succès, il faut poser comme point de départ une mission divine; et puis il faut une personnalité qui commande la confiance, un milieu fa-

vorable à l'éclosion des croyances nouvelles, des circonstances de temps et de lieu qui favorisent cette éclosion.

Mahomet a réuni toutes ces conditions de succès.

Et d'abord, faisons connaître l'homme (1).

C'est vers l'an 570 que l'on fait naître Mahomet à la Mecque, la ville sainte des Arabes. Orphelin dès sa première enfance, il fut recueilli par Abou-Taleb, son oncle, intendant de la Kaaba, et grandit à l'ombre de ce sanctuaire fameux dont l'origine se perd dans la nuit des âges.

Qui avait bâti ce temple? La légende le fait remonter jusqu'à Ismaël, fils de la malheureuse Agar et d'Abraham; et dans l'angle sud-est de ses murailles se trouvait encastrée la *pierre noire* que l'on croyait avoir été apportée du ciel et remise à Abraham par l'ange Gabriel.

Ce sanctuaire était en vénération dans tout l'Orient, et de nombreuses caravanes y venaient chaque année en pèlerinage, non seulement des confins de l'Arabie, mais aussi de la Syrie et de l'Afrique.

Ce fut donc dans une atmosphère éminemment religieuse, tout imprégnée d'exaltation mystique, que l'enfant fut élevé.

Il paraît avoir été dès lors d'une sensibilité maladive et sujet à des hallucinations et à des défaillances étranges, dont il a toujours souffert et qui ressemblaient tantôt à l'épilepsie, tantôt à la catalepsie.

Jusqu'à l'âge de quinze ans, sous ce climat oriental

1. Voir *Mahomet et son Œuvre*, par J.-L. Gondal. — *Croix et Croissant*, par le contre-amiral Réveillère.

où les enfants sont très précoces, il ne connut que les rêveries de la vie pastorale sous la tente, et les contemplations mystiques autour de la Kaaba.

A quinze ans, il est chamelier et se mêle aux caravanes qui font le trafic à travers le Yemen et la Syrie. Il se fait bientôt remarquer par son intelligence, son activité, son courage dans le péril. Il devient conducteur de caravanes et le chef préféré des expéditions qui exigent de l'audace et de l'habileté.

Ses voyages accidentés à travers le désert, ses courses prolongées sous un soleil de plomb, ses marches nocturnes sous le regard des étoiles favorisaient son goût pour les méditations religieuses, pendant que ses relations avec les villes chrétiennes de la Syrie développaient son esprit et augmentaient ses connaissances.

Tout naturellement, le spectacle de la civilisation chrétienne, alors en pleine floraison, le faisait réfléchir; et il se sentait humilié et affligé à la vue des misères de sa race plongée dans le paganisme et l'idolâtrie.

Qui pourra la tirer de cet état de dégradation? Qui saura refaire l'unité dans cette Arabie profondément divisée et soumise en grande partie au joug des rois de Perse et des empereurs de Byzance? Pourquoi ne serait-ce pas sa mission, à lui? Et pourquoi ne serait-il pas l'instrument de Dieu dans l'accomplissement de ce rôle à la fois religieux, patriotique et national?

Voilà les questions que le chef de caravanes se posa et qu'il médita pendant des années, à mesure qu'il voyait grandir son autorité et son prestige.

Ce qui, à notre avis, démontre la clairvoyance de

son esprit, c'est qu'il comprit que ses facultés naturelles, si brillantes qu'elles fussent, et tous les moyens purement humains ne lui suffiraient pas pour remplir sa difficile mission.

Il lui fallait l'aide du ciel. Aussi, ses amis les plus intimes apprirent-ils discrètement, dans le secret de confidences habilement ménagées et espacées. que Mahomet avait des communications avec les anges et qu'il se croyait envoyé de Dieu.

Peu à peu il s'entoura de mystère. Il fit le silence et la solitude autour de lui. Il se retira dans une caverne du mont Hira pour se livrer plus complètement à la prière et à la méditation.

Voulut-il en cela suivre l'exemple de Moïse, du prophète Elie et de Jésus dont il connaissait parfaitement l'histoire? Rien n'est plus vraisemblable. Et quand il descendit du mont Hira pour revenir à la Mecque, il était résolu à commencer sa mission.

Il fit part à sa femme, à ses plus proches parents, à ses meilleurs amis, de ses extases et de ses révélations. L'ange Gabriel lui était apparu et il avait écrit dans son cœur le livre qui allait enseigner au monde toute la vérité. Une religion nouvelle allait être établie sur ce dogme fondamental : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mohamed est son prophète. »

Il rejetait le dogme chrétien d'un Dieu en trois per-
[redacted]

Il niait la divinité de Jésus-Christ, tout en le reconnaissant comme l'un de ses prédécesseurs, et il se posait comme le plus grand et le dernier des prophètes.

Ses premiers confidents, séduits par la supériorité

d'esprit qu'ils lui reconnaissaient, et attirés sans doute par l'avenir glorieux que leur promettait l'établissement d'un nouveau royaume, devinrent ses disciples et ses prosélytes dévoués.

Mais ses succès, en dehors de son cercle de familiers, furent lents; et quand il osa s'attaquer ouvertement au culte des idoles, il souleva contre lui-même les Koréischites qui étaient les maîtres à la Mecque.

Ce fut la cause de sa première hégire, ou fuite. Pendant trois ans, il se tint éloigné de la Mecque, mais sans renoncer à ses projets ni à ses prédications, imitant encore en cela Jésus qui, chassé d'une ville, s'en allait dans une autre prêcher la Loi nouvelle.

A Yatreb, il trouva une terre bien préparée à recevoir la semence de la nouvelle doctrine. Les Yatrébites étaient jaloux des Koréischites qui monopolisaient le commerce et accaparaient les caravanes de pèlerins.

Mahomet y reçut une hospitalité généreuse et ses prédications y rencontrèrent un accueil des plus enthousiastes.

A l'endroit même de la ville où s'était arrêtée la chamelle qui le portait à son entrée, il érigea une mosquée. Peu à peu, il organisa le culte d'Islam, dont les principales pratiques étaient de prier cinq fois le jour, le visage tourné vers la Mecque, de sanctifier le vendredi, de jeûner pendant le mois de ramadan et de payer la dîme pour les pauvres.

Il gagna au culte nouveau les poètes arabes qui faisaient alors autorité parmi les peuples d'Orient. Il enrôla sous ses drapeaux les chefs des tribus voisines et groupa les forces dispersées de l'Arabie.

Pour arriver à la conquête de la Mecque et du sanctuaire de la Kaaba, il commença par ruiner le trafic des Koréischites, en faisant attaquer les caravanes par ses partisans et en s'emparant de leurs richesses.

Il ne prêcha pas encore la polygamie, mais il la pratiqua.

Grâce à ses nombreux mariages, qu'il contractait toujours à la suite de quelque prétendue révélation du ciel, il agrandit son influence et accrut sa fortune.

On se groupa autour de lui. On reconnut qu'il était un chef habile et puissant, l'homme de la destinée favorisé par le ciel et l'on crut à sa mission d'Envoyé de Dieu.

De temps en temps, après des éclipses mystérieuses et des crises de catalepsie qu'on prenait pour des extases, il publiait des révélations tirées de ce livre que l'ange Gabriel écrivait dans son cœur et qui allait devenir le Coran.

Naturellement, elles étaient toujours appropriées aux circonstances, tantôt pour le tirer d'embarras et justifier des actes qui prêtaient à la critique, surtout ses mariages, tantôt pour activer le prosélytisme de ses disciples et hâter l'établissement du culte d'Allah le Dieu unique dont il était le prophète.

Pour arriver à ce triomphe, le brigandage, les attaques contre les caravanes, les tueries, la guerre implacable, étaient dignes d'une récompense éternelle dès que les victimes étaient des idolâtres.

« Les portes du paradis sont à l'ombre des épées, proclamait-il.

» Le glaive est la clef du ciel; une nuit sous les armes vaut deux longs mois de prières.

» Celui qui meurt dans la bataille pour la cause de Dieu lave dans son sang toutes les taches de ses péchés.

» Son corps ne sera pas lavé comme les autres cadavres, parce qu'au jour du jugement ses blessures répandront un parfum d'ambre et de musc... »

Ces paroles, qu'on croyait descendues du ciel, allumaient dans le cœur de ses disciples ce fanatisme religieux et cette soif de conquête qui ont fait le triomphe et la puissance d'Islam. « Crois ou meurs » devint son cri de guerre.

Les hostilités contre la Mecque se prolongèrent pendant quatre années, après lesquelles les Koréischites proposèrent aux Musulmans une trêve de dix ans.

Mahomet l'accepta, et il en profita pour aller à la Mecque faire ses dévotions, et peut-être aussi pour se rendre compte des forces de ses ennemis.

Ce qui est certain, c'est que, dès l'année suivante, en 630, il reparut aux portes de la Mecque à la tête de dix mille hommes.

Pris par surprise, les Koréischites sont massacrés Les principaux citoyens de la ville font de vaines protestations. Les guerriers du prophète mettent à mort tous ceux qui tentent de résister.

Maître de la ville, Mahomet court à la Kaaba, s'en fait livrer les clefs, vénère la *pierre noire* avec les plus édifiantes cérémonies et fait abattre les trois cent soixante idoles qui remplissaient le temple.

« La vérité paraît, s'écrie-t-il, il faut que le mensonge disparaisse. »

Toujours solennel dans ses attitudes, le prophète se

retire sur la colline de Safa, et la foule est invitée à s'y rendre pour lui jurer foi et hommage.

En moins de quinze jours, toute la population de la Mecque et des pays environnants avait reconnu l'autorité religieuse et civile du vainqueur.

Pendant les deux années qui suivent, il marche de triomphe en triomphe. Les chefs bédouins des alentours, les villes et les villages de l'Arabie indépendante, les tribus du Midi et du Nord, du Levant et du Couchant, entrent dans le mouvement populaire, et secouant le joug de leurs maîtres respectifs, ils se soumettent à l'autorité du nouveau Prophète-Roi.

Pour célébrer l'accomplissement de ces grands événements, qui semblaient être la confirmation de sa mission divine, Mahomet organise un grand pèlerinage national à la Mecque.

Il y vient suivi de cent mille fidèles; et, après toutes les cérémonies d'usage autour de la Kaaba, il prononce une allocution restée célèbre.

Jamais son langage n'avait été plus élevé, plus éloquent et plus pathétique.

Avait-il le pressentiment de sa mort prochaine, et ce discours était-il son testament de prophète et de roi? On l'a pensé, et ses dernières paroles le font croire. Car, après leur avoir recommandé avec instance la justice, l'humanité, la bienveillance et la fraternité entre tous les musulmans, il leur dit : « *Je vous laisse* une loi qui vous préservera de l'erreur, une loi claire et positive, un livre envoyé d'en haut. » Puis il s'écria: « O mon Dieu! ai-je rempli ma mission? » Et le peuple répondit : « Oui, tu l'as remplie. »

Effectivement, sa mission était finie. Il avait fondé

une religion et un royaume dont les siècles passés ont connu la puissance, et dont nous ne pouvons pas encore mesurer exactement la durée.

Quelques jours après, en mai 632, le prophète fut frappé de la maladie dont il allait mourir. Il reparut encore à la mosquée cependant, et adressa des paroles d'adieu à son peuple : « Dieu, dit-il, a donné à son serviteur le choix entre le monde et le ciel, et le serviteur a choisi le ciel. »

Il mourut le 8 juin 632, dans des sentiments que des historiens arabes nous représentent comme dignes d'un prophète et d'un saint.

II

Telle fut, en résumé, la vie de cet homme. Sans doute, elle n'offre rien de merveilleux. Elle est même moins extraordinaire que celle de plusieurs grands hommes. Mais elle suffit tout de même à prouver que Mahomet fut un homme de génie, un législateur et un fondateur de religion et d'empire. En même temps, il s'en dégage un grave problème historique et religieux qui s'impose à nos méditations.

Faut-il voir quelques éléments surnaturels dans l'établissement, les développements et la durée de l'Islamisme? Mahomet a-t-il été seulement un grand homme? Ou bien a-t-il été, comme il l'a prétendu, le prophète d'Allah, un Envoyé de Dieu? En d'autres termes, faut-il voir dans l'établissement de son empire une assistance spéciale du ciel, dans le Coran un livre inspiré et dans son culte une institution divine?

Voilà le problème que nous allons étudier.

Et, tout d'abord, je pose ce principe qui me semble incontestable : Quand un homme vient dire à ses semblables : « Je suis envoyé par Dieu; j'ai une mission divine à remplir; Dieu m'inspire et me parle; ses anges conversent avec moi et me révèlent ce que je vous enseigne ; croyez à ma parole, elle est la parole de Dieu », ses semblables ont le droit de lui répondre : Prouvez-nous cela par des miracles. Ajouter foi aux paroles de cet homme, sans autre preuve que son *ipse dixit*, serait insensé.

Je comprends très bien qu'une parole éloquente puisse prouver le génie, et qu'une série de victoires révèle un homme de guerre. Mais si vous prétendez avoir des dons surnaturels, j'ai le droit d'exiger, avant d'y croire, que vous me les manifestiez par des actes surnaturels.

Toutes les œuvres humaines, quelque grandes et étonnantes qu'elles soient, ne prouvent que l'homme Pour prouver Dieu, il faut des œuvres divines.

C'est pour cela que Jésus-Christ, dont la sublimité de parole a surpassé toute l'éloquence humaine, disait lui-même aux Juifs : « Si vous ne croyez pas à ma parole, croyez à mes œuvres. » Et certes, c'est bien vraiment à ses œuvres, plutôt qu'à sa parole, que le monde civilisé a cru

Quand donc Mahomet se présente à nous comme un intermédiaire autorisé entre l'homme et Dieu, comme un verbe divin chargé de nous enseigner, nous avons le droit de lui dire : « Où sont vos miracles? Où sont, parmi vos œuvres, celles que les hommes ne

peuvent pas faire? Quels actes avez-vous accomplis, que les lois de la nature physique ne puissent pas expliquer? »

A cet interrogatoire, le prophète d'Islam répond lui-même avec franchise qu'il ne fait pas de miracles; mais pour que cet aveu n'empêche pas ses partisans de croire à la divinité de sa mission, il leur dit : « Moïse et Jésus ont fait des miracles, mais comme leurs miracles n'ont pas convaincu le monde, moi, le dernier des prophètes, j'ai été envoyé avec l'épée. » Et il leur recommande de n'entrer dans aucune discussion, mais de tuer tous ceux qui refusent obéissance à la loi.

Donc Mahomet n'a pas été ni prétendu être un thaumaturge; et la démonstration par le surnaturel, de sa divine mission lui fait complètement défaut.

On dira peut-être : mais ses révélations, ses extases, ses conversations avec l'ange Gabriel, ne sont-elles pas miraculeuses? Evidemment, si elles sont vraies. Mais voilà précisément ce qu'il faudrait démontrer, autrement que par l'*ipse dixit* de l'homme. Où sont ses témoins? Il n'en a pas.

La seule preuve admissible serait des faits miraculeux bien constatés Or, on n'en rapporte aucun. Et Mahomet lui-même ne cite personne de son entourage qui ait vu ou entendu son ange Gabriel.

La foi mulsumane est donc sans fondement sous ce rapport. Peut-elle au moins s'appuyer sur la sainteté du personnage? Mahomet est-il un témoin d'une vie tellement irréprochable qu'on ne puisse aucunement suspecter sa véracité, surtout quand son avenir et sa

puissance dépendent de son témoignage? Voyons quelles ont été ses mœurs.

Sans doute, la conduite morale des grands hommes peut être déplorable sans nous autoriser à nier leur génie ou leurs actions d'éclat. Les brillantes facultés de l'artiste et les grandes découvertes du savant ne sont pas des garanties de vertu et n'empêchent pas leur vie privée d'être parfois scandaleuse. Mais cela ne nous empêche pas de reconnaître ce qu'il y a de beau dans leurs œuvres.

Il n'en est pas ainsi du fondateur de religion, de celui qui se dit *envoyé de Dieu* pour enseigner aux hommes la vérité et la vertu.

Pour que nous croyions que Dieu l'inspire et lui révèle ses desseins par le ministère des anges, il faut que sa vie soit pure et sainte.

Voyons donc quelle fut la moralité du prophète d'Islam.

La sensualité paraît avoir été sa passion dominante, et comme il l'avouait lui-même, deux choses le ravissaient : les femmes et les parfums. Or, il ne paraît pas avoir jamais combattu cette passion. Au contraire, il y cédait avec un sans-gêne qui trahit l'absence de pudeur; et quand ses mariages multipliés scandalisaient ses partisans, il les faisait approuver par l'ange Gabriel

Un jour il s'enflamma soudainement pour la femme de son esclave Zeid; et celui-ci se dévoua au bonheur de son maître en divorçant, afin de lui permettre d'épouser sa femme. Mais il continua de vivre près de lui et de le servir fidèlement.

Mahomet l'adopta même comme son fils et, pour

calmer les scrupules de ses amis, il leur déclara qu'il avait agi ainsi sur l'ordre spécial de Dieu.

De temps en temps, il savait choisir ses femmes parmi celles qui pouvaient lui donner de la fortune et de l'influence. C'est ainsi qu'il épousa Kadisha, une veuve riche, qui avait de grands troupeaux et un commerce étendu. Ce mariage lui donna tout de suite une position considérable et de puissants moyens d'action.

Les historiens ne nomment pas toutes les femmes de Mahomet et n'en mentionnent pas même le nombre.

Les plus connues sont : Aïescha, fille d'Abou-Bekre; Hend, d'une beauté remarquable et dont la famille avait une grande influence; Réhana, la plus belle femme de la tribu juive des Beni-Koraïda, que Mahomet épousa après avoir massacré tous les hommes de cette tribu, confisqué ses biens et réduit les femmes en esclavage; Hafsa, fille d'Omar, très belle aussi, et qui apportait au service du prophète la vaillante épée de son père; Safiza, reine de Kaïbar, dont Mahomet avait fait mettre l'époux à mort après avoir pris et pillé sa ville; Maïmuna, qui ralliait à sa cause deux chefs habiles, le poète Amrou et le terrible Khaled, qui allaient devenir les plus puissants apôtres de l'Islamisme; Marizah, jeune esclave copte qui occasionna bien des scènes de jalousie dans le harem parmi les femmes dites légitimes du prophète, et qui ne prit rang parmi celles-ci qu'après plusieurs prétendues révélations du ciel autorisant le mariage.

C'est cette dernière qui fut la mère d'Ibrahim, le fils unique du prophète.

Enfin, on calcule que Mahomet avait environ quinze femmes dites légitimes, dont plusieurs le devinrent dans des circonstances plus ou moins scandaleuses, sans compter ses femmes esclaves.

Mais le livre tombé du ciel, le Coran, justifiait ces mœurs du grand homme dans les termes suivants :

« O prophète! il t'est permis d'épouser les femmes que tu auras dotées, les captives que Dieu a fait tomber entre tes mains, les filles de tes oncles et de tes tantes qui ont pris la fuite avec toi, et toute femme fidèle qui aurait donné son âme au prophète, si le prophète veut l'épouser. C'est une prérogative que nous t'accordons sur les autres croyants.

» Nous savons ce que nous vous avons prescrit au sujet de vos épouses et de vos esclaves, afin qu'il n'y ait là aucun péché de ta part. Dieu est indulgent et miséricordieux.

» Tu peux donner de l'espoir à celle que tu voudras, et recevoir dans ta couche celle que tu désires de nouveau, après l'avoir négligée. Tu ne seras pas coupable en agissant ainsi. Il sera ainsi plus facile de les consoler... » C'est le Coran qui parle ainsi.

Evidemment, pour prêter un pareil langage à Dieu, Mahomet a dû compter que la crédulité de ses parti sans était sans bornes. Furent-ils vraiment assez naïfs et ignorants, ou assez fanatisés pour croire à ces révélations du ciel? C'est difficile à croire.

Mais s'il se rencontrait aujourd'hui un libertin quelconque qui oserait ainsi faire approuver ses débauches par la Divinité, tout le monde dirait : c'est un scélérat doublé d'un fou

Nous avons droit d'en conclure que Mahomet manque aussi bien de sainteté que du don des miracles.

Donc la preuve de sa mission divine consiste dans sa seule affirmation, c'est-à-dire qu'elle n'a aucun fondement quelconque.

III

Mais on peut encore se demander si les succès immenses et séculaires de l'Islamisme n'en démontrent pas le caractère surnaturel.

C'est en effet la seule démonstration qu'il puisse encore tenter. Mais, en posant la question sur ce terrain, il ne faut pas oublier d'abord que l'Islamisme n'est pas seulement une religion, mais un empire. Il n'y a pas là deux sociétés distinctes, mais une seule; et la religion musulmane ne s'est établie et maintenue que par l'Etat, qui a été sa force d'expansion et de conservation.

Les deux sociétés, civile et religieuse, sont nées ensemble; elles ont grandi et se sont perpétuées ensemble; mais il n'est pas douteux que c'est la puissance des Sultans qui a maintenu la religion du prophète.

C'est la Kaaba, c'est-à-dire la citadelle, qui a préservé la mosquée. C'est le sabre qui a sauvé le Coran

L'établissement et la durée de l'Islamisme ne sont donc pas un argument d'un grand poids pour établir qu'il est une œuvre divine. D'ailleurs, on sait qu'aujourd'hui l'empire de Mahomet tombe en ruine, qu'il se disloque et qu'il disparaîtra, quand les peuples civi-

lisés pourront s'entendre sur le partage à faire des territoires qui lui restent.

Cependant ces observations ne sont que préliminaires, et nous voulons étudier de plus près le problème de l'établissement et des développements de l'Islamisme

Serait-ce à l'excellence de la religion nouvelle établie par le prophète, qu'il faudrait attribuer ses succès?

Mais d'abord, elle n'était guère nouvelle; et tout ce qu'il y a de vrai et de beau dans le Coran était déjà contenu dans nos Saintes Ecritures.

Mahomet enseignait un Dieu unique, vivant et éternel, créateur, conservateur et maître de toutes choses. Tout le monde civilisé y croyait depuis des siècles. Il croyait à l'existence des anges, messagers de Dieu et gardiens des hommes, et à celle des Esprits mauvais, dont Satan est le chef. C'était la croyance chrétienne. Il enseignait que Dieu s'était révélé aux hommes bien des fois, et leur avait donné, par l'intermédiaire des prophètes, un grand nombre de *Livres sacrés* contenant sa divine loi. Il admirait tout particulièrement le Pentateuque, les Psaumes de David et l'Evangile.

Il connaissait et racontait l'histoire des patriarches et des prophètes, et il prétendait se mettre à leur suite pour perfectionner et développer leur œuvre.

Il admettait l'enseignement chrétien sur la vie future, c'est-à-dire l'immortalité de l'âme, la résurrection de la chair, le paradis, le purgatoire et l'enfer. Comme on le voit, les dogmes principaux du symbole musulman étaient une reproduction presque fidèle du symbole chrétien.

Sans doute, Mahomet n'admettait pas la divinité de Jésus; mais il le proclamait un grand prophète et un envoyé du Très-Haut, en même temps qu'il se réclamait lui-même de Moïse et de sa Loi.

Aussi n'était-ce pas aux Juifs ni aux chrétiens qu'il déclarait la guerre, mais aux païens et aux idolâtres. Le but religieux de sa campagne contre la Mecque était la suppression de l'idolâtrie et la destruction des trois cent soixante idoles qui remplissaient le temple de la Kaaba.

Le monothéisme était le dogme fondamental, et pour ainsi dire unique, sur lequel était basée la religion; mais cette religion selon Mahomet était perfectible; et son perfectionnement était l'œuvre du temps et des Envoyés extraordinaires de Dieu. L'Evangile était un progrès sur la loi de Moïse, et le Coran devait être un progrès sur l'Evangile.

Moïse dominait Abraham. Jésus éclipsait Moïse et Mahomet était plus grand qu'eux tous. Mais Allah était seul Dieu.

Pour bâtir son Eglise, le prophète empruntait donc ses principales croyances à la Bible; et tout ce qu'il y a de vrai dans son système religieux appartient au christianisme. Le reste est absurde, et les trois quarts du Coran sont illisibles. C'est un amas de rêveries, de contradictions, d'incohérences et de puérilités (1).

Quant au culte, il était tout extérieur et il ne gênait guère la conduite morale. Les pratiques religieuses étaient simples et faciles : la prière, le jeûne pendant

1. Voir le Coran traduit sur le texte arabe, par M. Kasimirski.

le Ramadan, les ablutions et le pèlerinage à la Mecque, une fois au moins pendant la vie, si c'était possible.

Comme nous l'avons dit, il ne prétendait pas avoir le don des miracles; mais comme il était convaincu de l'efficacité du merveilleux en religion, il affirmait qu'il en était lui-même enveloppé; que des légions d'anges lui apparaissaient, que le soleil et la lune avaient salué son berceau ; qu'il voyageait dans les airs sur sa jument El-Borak, qui le transportait en une nuit à Jérusalem; qu'un jour l'ange Gabriel l'avait emporté jusqu'au septième ciel... (1).

Naturellement, il fallait le croire sur parole; car il n'a jamais rien fait de miraculeux en présence d'aucun de ses disciples.

Comme il était bien supérieur par l'intelligence et par l'éloquence à tous ces peuples primitifs qu'il voulait enrôler sous son drapeau, un grand nombre le crurent.

Pour conquérir les autres, il ne méprisa pas, comme Jésus, les moyens humains. Ne pouvant produire le surnaturel, il eut recours à toutes les ressources que la nature fournit à l'ambition de l'homme.

C'est ainsi que ses deux grands moyens d'action ont été la volupté pour séduire et la force pour contraindre.

A ces peuples passionnés et charnels, il permit la polygamie et leur donna l'exemple de toutes les débauches de la chair.

Mais il ne se contenta pas de leur offrir la libre jouissance des plaisirs charnels en ce monde; il leur

1. Evidemment il prétendait surpasser saint Paul qui ne fut ravi qu'au troisième Ciel.

promit dans l'autre vie un paradis de jouissances sensuelles.

A ceux qui résistèrent à la séduction et qui ne se firent pas Musulmans, il déclara la guerre. Le cimeterre en eut raison.

La guerre sainte, promulguée au milieu de peuplades pauvres, ignorantes et fanatisées, était un moyen de conviction d'autant plus puissant qu'il ouvrait un champ immense à toutes les convoitises, à l'ambition, à la soif des richesses et de la liberté.

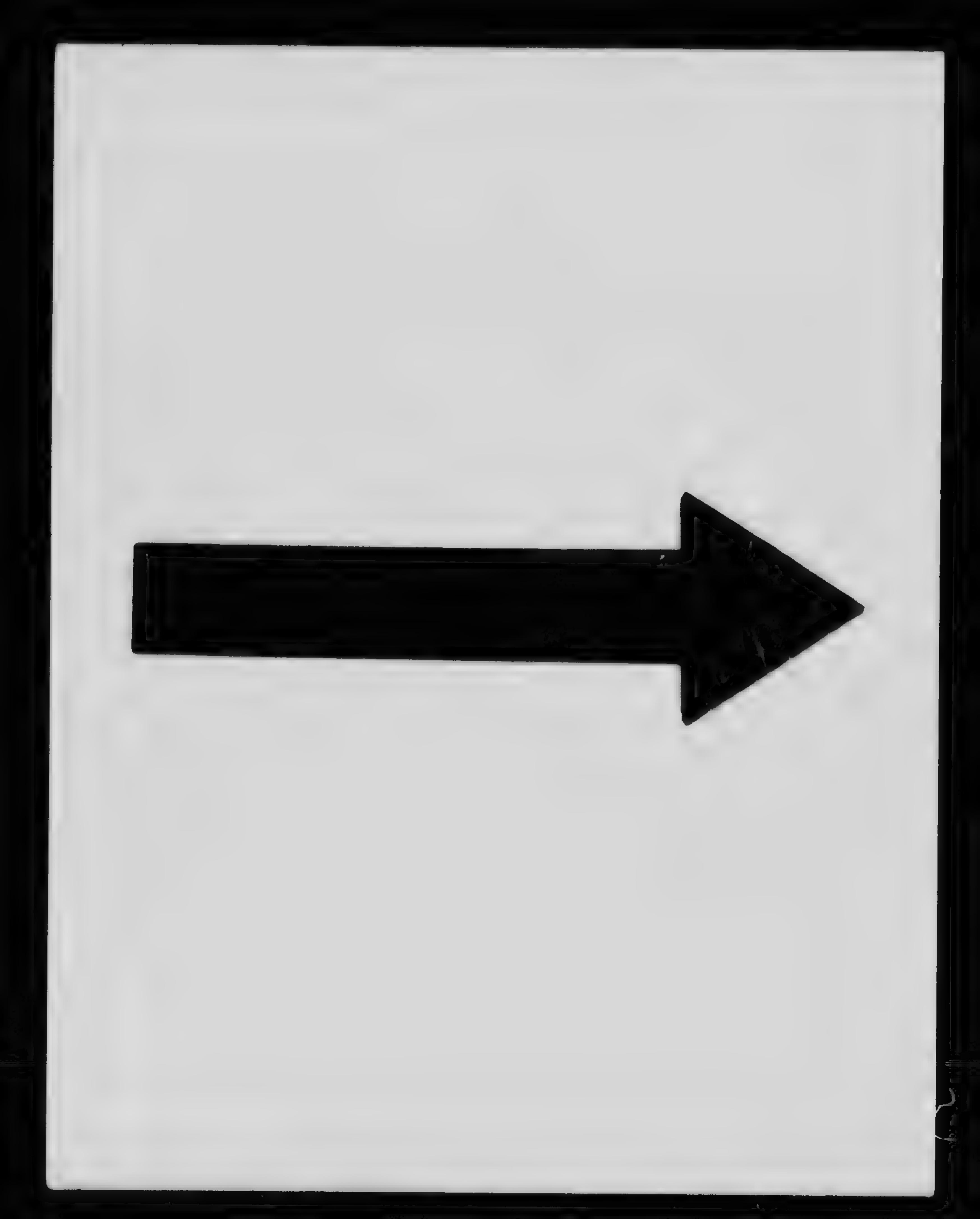
Pour fonder sa religion et son empire, Mahomet s'adressait donc aux mobiles les plus puissants de la nature humaine; car les grandes passions de l'homme sont l'orgueil, la volupté et l'amour du bien-être matériel.

Pour engager les peuples à le suivre, il leur disait : « Le monde est ouvert devant vous; je vous en livre les femmes pour vos plaisirs; et je vous en donnerai les richesses et la puissance si vous m'aidez à les conquérir! »

Ce langage était la contre-partie de celui de Jésus, qui avait dit à ses disciples : « Que celui qui veut me suivre prenne sa croix, qu'il soit humble qu'il renonce aux plaisirs et à tous les biens de ce monde, qu'il souffre la persécution et qu'il meure! »

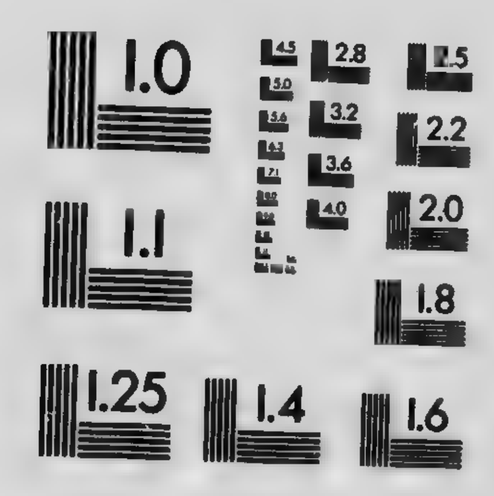
Humainement parlant, laquelle de ces deux doctrines avait toutes les chances de succès? Evidemment, celle de Mahomet, puisqu'elle flattait tous les penchants mauvais du cœur humain et donnait satisfaction à ses passions les plus irrésistibles.

Rien d'étonnant donc à ce que Mahomet ait réussi. Le merveilleux serait qu'il eût échoué.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





Pour la même raison, et toujours en jugeant selon les apparences, il n'est pas étonnant que Jésus soit mort sans avoir donné à son Eglise, aux yeux de la foule, la forme visible et la force d'expansion qui devaient se manifester plus tard.

Mais que ses disciples aient pu, après la mort de leur maître, établir partout ce royaume spirituel et le propager malgré tous les obstacles à travers les siècles, voilà le miracle des miracles.

L'Islamisme manque d'élévation et d'idéal. Aussi a-t-il rabaissé la femme que le christianisme avait relevée. Que dis-je? Il l'a tenue et il la tient encore dans la servitude, dans l'ignorance et dans la dégradation morale. Le Coran déclare que les femmes sont des êtres imparfaits, inférieurs aux hommes, et il dit aux maris : si vos femmes vous désobéissent, battez-les!

IV

Poursuivons encore un instant le parallèle entre le mahométisme et le christianisme, pour mieux démontrer l'humanité de l'un et la divinité de l'autre.

1° Mahomet a formé une nation; il lui a conquis par les armes un vaste territoire que ses successeurs ont considérablement agrandi, et il lui a donné une religion nationale, qui s'est développée en exploitant le sentiment patriotique des Arabes, en s'identifiant avec la puissance militaire et avec les forces d'expansion d'un Etat nouveau qui allait devenir le grand empire Ottoman

Tout cela est humain et conforme aux lois de la nature et de l'histoire.

Le christianisme, au contraire, est une religion faite pour toutes les nations, pour l'humanité tout entière, et Jésus veut que tous les hommes deviennent ses disciples. Mais pour établir sa religion dans tous les pays du monde, il n'a recours ni aux pouvoirs politiques, ni aux puissances militaires, ni à l'ambition des conquérants, ni aux convoitises du peuple, ni à l'orgueil des races, ni aux passions de la nature humaine. Il ne promet à ses disciples ni les richesses, ni la gloire, ni les plaisirs, ni les honneurs. En un mot, il répudie tous les moyens humains de succès; bien plus, toutes les forces humaines se coalisent contre lui, et cependant il finit par attirer tous les peuples à lui.

2° La religion de Mahomet permet à ses disciples la satisfaction de toutes leurs passions, et il leur promet la continuation de leurs plaisirs sensuels dans l'autre vie.

Le christianisme, au contraire, prescrit la morale la plus austère, le mépris des richesses, la mortification de la chair, le désintéressement le plus parfait, l'humilité, la chasteté, le pardon des injures et la charité.

3° Mahomet et ses sucesseurs ont dû leurs succès et leurs conquêtes à la force armée et à l'appât du butin de guerre. Le prophète, pour les fanatiser, leur avait recommandé la guerre comme une chose sainte qui assure le paradis à ses victimes.

Le christianisme, au contraire, prêche la paix et condamne la vengeance et les guerres injustes. La pa-

role, la charité, la prière et les bons exemples sont les seuls moyens qu'il emploie pour convertir les âmes. Et quand il faut du sang pour expier ou pour racheter, c'est leur propre sang que ses disciples répandent, et non celui des autres.

4° Le mahométisme ne s'est propagé que parmi les races orientales, ignorantes et barbares; et bien loin de les civiliser, il les laisse croupir depuis des siècles dans la dégradation. Sa puissance, si formidable jadis, tombe en ruine, et les peuples chrétiens achèvent de se partager ses Etats.

Le christianisme, au contraire, a été essentiellement civilisateur. Tous les peuples qui sont devenus chrétiens sont les plus éclairés de la terre. Partout où il a pénétré, les sciences, les lettres et les arts ont fleuri. Partout où il a dominé, il a fait régner l'ordre, la paix et la liberté. S'il y a des symptômes de décadence chez quelques peuples chrétiens, c'est qu'ils ont délaissé les autels du Christ et foulé aux pieds les lois de la morale chrétienne.

La conclusion à tirer de notre étude est facile : l'Islamisme est d'institution purement humaine.

Il est difficile de croire que son fondateur ait été de bonne foi, car ses prétendues visions et révélations sont des supercheries; mais il importe peu. De bonne foi ou non, Mahomet ne démontre la divinité de sa mission ni par le miracle, ni par la sainteté de sa vie, ni par la sublimité de sa doctrine qui est à peu près nulle, ni par ses succès qui n'ont guère dépassé les limites de l'Orient, et qui sont moins étonnants que ceux d'Alexandre, de César et de Napoléon.

Ses progrès sont entièrement dus à des moyens humains, à des forces naturelles et s'expliquent aisément. L'extraordinaire expansion du christianisme, au contraire, renverse tous les calculs et tous les raisonnements de la sagesse humaine, ainsi que les lois de l'expérience et de l'histoire. Et donc, ils sont miraculeux et divins.

Nous ne pouvons mieux terminer qu'en empruntant à Pascal cette page des *Pensées :*

« Tout homme peut faire ce qu'a fait Mahomet, car il n'a point fait de miracles. Nul homme ne peut faire ce qu'a fait Jésus-Christ.

» Mahomet s'est établi en tuant, Jésus-Christ en faisant tuer les siens; Mahomet en défendant de lire, Jésus-Christ en ordonnant de lire. Enfin, si Mahomet a pris la voie de réussir humainement, Jésus-Christ a pris celle de périr humainement. Et, au lieu de conclure que, puisque Mahomet a réussi, Jésus-Christ a bien pu réussir, il faut dire que puisque Mahomet a réussi, le christianisme devait périr, s'il n'eût été soutenu par une force toute divine

---

TROISIÈME PARTIE

LE CHRISTIANISME

I

L'EXISTENCE DE JÉSUS-CHRIST

Au siècle dernier, il s'est rencontré des incrédules qui ont poussé l'aveuglement jusqu'à nier l'existence de Jésus-Christ.

Mais aujourd'hui, la vraie science a fait justice de cette négation, et les savants du jour, si impies qu'ils puissent être, ne nient plus la réalité de ce merveilleux personnage qui a changé la face du monde et qui est plus vivant que jamais dans ses œuvres. Ils comprennent que Jésus-Christ occupe dans l'histoire une si large place que si son existence était douteuse, il n'y aurait plus un seul fait historique qui fût certain.

En vérité, si Jésus n'a pas existé, toute l'histoire est à refaire, ou plutôt il n'y a plus d'histoire. Car tous les événements les plus importants qui ont convergé vers lui, et dont il a été la cause, deviennent des énigmes insolubles.

C'est une thèse qui répugne au sens commun.

Il a été et il est encore le centre de gravité autour duquel a, jusqu'à ce jour, évolué l'humanité. La vraie histoire s'est occupée de lui quand il n'avait pas encore revêtu notre chair; et depuis qu'il a vécu parmi les hommes, elle ne s'occupe pour ainsi dire que de lui.

Pendant quarante siècles, il s'est fait annoncer et attendre; et depuis vingt siècles l'humanité parle, écrit

et agit pour ou contre lui! Elle le blasphème ou elle l'acclame, elle l'insulte ou elle lui dresse des autels, mais elle ne peut nier son existence, qui est si intimement liée à la sienne propre qu'elles sont toutes deux inséparables.

A peine Jésus avait-il poussé son dernier cri sur la colline où il expirait que les hommes se sont partagés en deux camps les uns disant : c'est un Dieu; les autres blasphémant : c'est un imposteur!

Et ces deux camps ont subsisté en face l'un de l'autre; ils subsistent encore, et la guerre entre eux n'a jamais cessé. Persécuteurs et persécutés ont ainsi jeté son nom à tous les échos, les uns pour le maudire et les autres pour le bénir à jamais.

Voilà le fait éclatant, gravé en traits ineffaçables à toutes les pages de l'histoire. Le révoquer en doute est un acte de folie.

Il s'est rencontré des libres penseurs allemands qui ont tenté de reléguer Jésus-Christ parmi les mythes. Mais cette thèse, malgré l'habileté de ceux qui l'ont soutenue, a dû être abandonnée par la saine critique; et elle devait l'être, parce que le mythe n'est pas possible depuis que l'histoire est écrite.

Quand l'écriture n'existait pas, l'imagination pouvait créer des fables et leur donner l'apparence de l'histoire. Ces fables se transmettaient de génération en génération, avec des variations et des additions adaptées à chaque époque.

Dans ces temps reculés, on comprend que la mythologie pouvait fleurir et entourer d'une auréole fantastique les personnages historiques eux-mêmes. Le mer-

veilleux se mêlait au réel, perpétué par les chants populaires et la poésie des légendes ; et l'on ne sait plus aujourd'hui ce qu'il peut y avoir de vrai dans les histoires d'Hercule, de Prométhée, d'Achille, d'Ulysse et d'autres héros des poèmes antiques.

Mais peut-on dire que César et Auguste sont des mythes? Certainement non, et pourquoi? Parce que de leur temps, qui était celui de Jésus, l'histoire s'écrivait.

Depuis Hérodote, et surtout depuis le grand siècle d'Auguste, l'âge mythologique n'est pas revenu et ne reviendra jamais

Or, Dieu a pris soin de faire naître son Fils à la lumière de l'histoire écrite et dans le siècle le plus éclairé de l'antiquité, afin qu'il fût impossible de faire entrer dans l'histoire du monde, comme réel, un personnage qui serait imaginaire.

Et, comme pour mieux rattacher l'Incarnation de son Fils à la chaîne des événements historiques. il a permis que cette grande puissance romaine qui avec le peuple juif, était alors l'univers civilisé, se dressât comme une ennemie, en face de lui et de ses successeurs. Les plus célèbres ennemis du nom de Jésus sont ainsi devenus ses témoins et, tout puissants qu'ils fussent, il les a vaincus!

Serait-ce donc un mythe qui aurait vaincu les Juifs et les empereurs de Rome? Serait-ce un mythe qui aurait civilisé les Barbares? Serait-ce pour un mythe que des millions d'hommes auraient souffert le martyre?

Et, pendant trois siècles de persécutions, il ne se

serait rencontré personne, ni à Rome, ni dans les grandes villes de l'empire, ni parmi les païens, ni parmi les Juifs, pour dire à ceux qui mouraient : Insensés, vous sacrifiez votre vie pour quelqu'un qui n'a jamais existé!

Non, ce serait trop absurde et trop contraire aux lois de l'histoire.

Païens, chrétiens et Juifs, divisés et ennemis sur la question de la divinité de Jésus, tous ont reconnu la réalité de sa vie et de sa mort. Tous ont affirmé sa personnalité humaine; tous ont témoigné de son passage sur cette terre, et ce témoignage est d'autant plus ineffaçable qu'il a été écrit avec du sang!

Donc, l'existence de Jésus-Christ sur la terre est incontestable.

Mais comment a-t-il manifesté sa vie terrestre aux hommes?

Voilà ce que nous allons examiner.

II

SES TÉMOINS

Jésus n'a pas écrit, mais il a parlé et agi.

De nombreux témoins l'ont entendu et vu agir. Ils ont raconté ce qu'ils ont vu. Ils ont répété, propagé, répandu par la parole publique ce qu'ils ont entendu.

Leurs récits sont devenus notoires, universellement connus. Mais dira-t-on : *verba volant!* Quelques-uns des heureux auditeurs ont-ils noté, écrit, perpétué par le

manuscrit, les faits dont ils avaient été témoins, les discours qu'ils avaient entendus, les récits qu'ils avaient faits eux-mêmes?

Oui, et le besoin de leurs écrits s'est fait sentir, dès que Jésus-Christ eut quitté la terre.

Aussi la tradition universelle de l'Eglise qu'il a fondée fait-elle remonter aux années qui ont suivi sa mort, c'est-à-dire de l'an 33 à l'an 40 le premier de ces récits, écrit dans le dialecte araméen par saint Matthieu, l'un de ses disciples.

Quelques années après vint celui de saint Marc, disciple de saint Pierre, et qui l'accompagna dans toutes ses missions comme secrétaire. Son évangile fut en quelque sorte dicté par saint Pierre.

Saint Luc, disciple de saint Paul, vint ensuite compléter les récits évangéliques. Son évangile contient des faits nouveaux, témoignant surtout de la miséricorde de Jésus, et démontrant que le Messie n'est pas venu sur la terre pour la glorification des Juifs, mais pour le salut de tous les peuples. On reconnaît en lui le disciple de celui qu'on a appelé l'apôtre des Gentils.

Saint Matthieu s'adresse surtout aux Juifs, saint Marc écrit principalement pour les Romains saint Luc pour les Grecs et toute la gentilité.

On croit que l'évangile de saint Luc fut écrit avant l'année 64. Mais bientôt surgirent de faux savants. Il en est dans tous les siècles qui prétendent toujours réformer, corriger, en introduisant dans l'enseignement de nouveaux systèmes, qui n'ont de fondement que dans leur orgueil individuel.

C'est ainsi que l'on vit les Ebionites nier la divinité

de Jésus-Christ, et les Docètes contester non pas son existence, mais son humanité réelle. Pour combattre ces erreurs, Jean, le dernier témoin vivant du Christ, celui qui avait vécu dans son intimité et connu à fond sa doctrine, crut devoir écrire le quatrième évangile.

C'est pourquoi cet évangéliste s'applique spécialement à bien faire connaître la nature vraie de Jésus et sa mission. Nul n'avait mieux connu les pensées du Maître et gravé plus profondément dans son cœur le souvenir de ses actes et de ses enseignements.

Aussi son récit contient-il un exposé doctrinal plus complet. Depuis des siècles tous les penseurs ont admiré ce début majestueux : « *In principio erat Verbum... Au commencement était le Verbe, et le Verbe était Dieu...* »

Mais saint Luc n'a pas écrit seulement son Evangile; il est aussi l'auteur des *Actes des Apôtres*. Il est contemporain des faits qu'il raconte. Il est le compagnon de saint Paul; et les admirables épîtres de ce dernier forment avec les *Actes des Apôtres* comme un cinquième évangile qui corrobore les quatre autres.

Dès le premier siècle donc, tout le « Nouveau Testament » fut écrit et répandu parmi les fidèles. Des témoignages l'attestent, ainsi que la tradition et l'enseignement de l'Eglise. La vraie science n'en conteste plus l'authenticité.

Le trait caractéristique de ce livre merveilleux est d'être uniquement l'œuvre de témoins, racontant ce qu'ils ont vu et entendu. Ils n'argumentent pas, ils ne s'érigent pas en docteurs, démontrant par une série de raisonnements des thèses philosophiques ou un sys-

tème de religion. Ils ne se donnent pas eux-mêmes comme les auteurs des doctrines qu'ils exposent. Ils racontent des faits et rapportent des paroles, avec un calme qui a lieu de nous étonner.

La diversité à peine sensible de leurs récits s'explique assez par le fait qu'ils s'adressent à des lecteurs différents et vivant dans des milieux divers.

Tous les savants ont leurs systèmes; mais les évangélistes ne sont pas des savants, ils sont des témoins. Ils rendent simplement témoignage, comme Jésus leur a dit de le faire, des événements auxquels ils ont assisté et de l'enseignement qu'ils ont reçu. La forme a des variantes parce qu'elle est humaine mais le fond est le même parce qu'il est divin. Ils tiennent la plume, mais c'est l'Esprit de Dieu qui parle en eux.

Voilà ce qui explique la beauté, le charme, l'attrait irrésistible et l'éternelle jeunesse de cette histoire merveilleuse, racontée par des hommes simples et sans culture intellectuelle. Voilà ce qui explique comment cette histoire est encore vivante, plus vivante que jamais; et l'on peut dire même que ses auteurs vivent encore; car ils ont toujours eu des successeurs chargés de les interpréter.

Dans nos tribunaux, un seul témoin fait preuve; mais quand plusieurs témoins affirment les mêmes faits, la preuve est plus forte. Ici, ils sont plusieurs. Ils s'accordent parfaitement sur le fond. Mais leurs témoignages ont des variétés caractéristiques qui les empêchent de se confondre en un seul. Les critiques font de vains efforts pour établir des contradictions entre saint Jean et les trois autres évangélistes. On appelle les trois premiers synoptiques, à cause de leur

grande similitude, tandis que saint Jean en diffère sans les contredire. Mais, en réalité, il y a, entre les quatre, harmonie et unité. Saint Jean complète les autres, comble certaines lacunes, précise certains détails chronologiques et topographiques ; et surtout il nous révèle davantage la conscience intime de Jésus, qu'il semble avoir mieux connue que les autres apôtres.

Ces témoins ont une autorité incontestable. Car ils ont attesté la vérité de leurs récits par leur vie et par leur mort. Et de nombreux écrits sont venus successivement corroborer leur témoignage.

Enfin, à côté de ceux qui ont écrit, des centaines et des milliers de témoins, qui n'ont pas écrit, sont morts pour attester la vérité de ce qu'ils avaient appris.

La tradition la plus inébranlable — parce qu'elle n'était pas appuyée sur des intérêts humains ni sur des passions — s'est ainsi transmise d'âge en âge, de milliers de témoins oculaires à des milliers de témoins auriculaires, et de ces milliers à d'autres. Il n'y a pas un fait historique qui soit revêtu d'un pareil témoignage. Car les témoins sont innombrables; ils appartiennent à toutes les nations, à toutes les classes; ils sacrifient les biens de ce monde pour soutenir leur témoignage et ils le signent enfin de leur sang. Ce n'est pas tout encore.

III

Les ennemis mêmes de Jésus ont pris soin de prouver sa vie, en le combattant, en persécutant ses dis-

ciples, en faisant une guerre à mort à l'établissement de son culte, qui grandissait malgré eux, avec une rapidité qui est le plus grand des miracles!

Juifs et païens se sont coalisés dans cette lutte terrible. Hérétiques et incrédules ont répandu des flots d'encre et des flots de sang pour détourner les hommes du culte de ce Nazaréen dont ils niaient la divinité, mais dont ils ne pouvaient nier l'existence, ni la vie, ni les œuvres.

Le Talmud fut commencé dès les premières années du deuxième siècle dans le but d'altérer, de défigurer les prophéties, afin que les Juifs n'acceptassent pas Jésus-Christ pour le Messie. Et c'est vers la même époque, ou à peu près, que Celse combattait la divinité de Jésus, en attestant qu'il était né dans un village de Judée, d'une pauvre femme qui gagnait sa vie en filant, et mariée à un ouvrier.

Dès le deuxième siècle encore, selon saint Justin et saint Epiphane, et Eusèbe, et Origène, Bethléem était devenu un lieu de pèlerinage qui attirait de grandes multitudes désireuses de contempler le lieu natal de Jésus, à tel point que l'empereur Adrien y fit dresser des statues en l'honneur de Vénus et d'Adonis pour en détourner les chrétiens.

Après tout cela, on ne peut pas plus douter de la vie terrestre de Jésus-Christ et de ses œuvres, qu'on ne peut douter de l'existence du soleil. Aussi, n'est-ce pas à la qualité ni au poids des témoignages que la plupart des incrédules font objection.

C'est au caractère miraculeux des faits. Les témoins sont véridiques, disent-ils, mais les faits qu'ils attes-

tent étant des miracles, nous ne pouvons pas les admettre. Singulière conclusion. Il est absurde de rejeter un fait parce qu'on ne peut l'expliquer. Si donc le fait est prouvé, il faut en conclure qu'il est surnaturel, voilà tout; et alors il prouve l'intervention divine.

II

LA PRÉEXISTENCE DE JÉSUS-CHRIST

Nous croyons avoir démontré que l'existence de Jésus-Christ est un fait historique incontestable. La preuve en est faite par des témoins nombreux et irrécusables, par ses ennemis aussi bien que par ses amis. Jésus-Christ a vécu une vie humaine sur la terre, au milieu des hommes, et nous démontrerons par ses œuvres qu'en vérité il vit encore dans ses successeurs et dans la société immortelle qu'il a fondée. Mais il est un autre fait qui le distingue de tous les autres hommes, qui est unique dans l'histoire, et qui suffit à le placer au-dessus de l'humanité : c'est sa préexistence.

Les événements les plus importants qui composent sa vie terrestre ont été prédits et racontés par les prophètes et les historiens sacrés, des milliers d'années avant qu'il ait revêtu la nature humaine.

Voilà le fait absolument surnaturel et divin : la vie de Jésus a été écrite et publiée bien longtemps avant qu'il ait vécu.

Dans tous les pays du monde, chez les peuples les plus divers, il y eut une croyance générale dont l'origine remontait aux premiers âges et se rattachait évidemment à une révélation primitive, qu'un homme

extraordinaire paraîtrait sur la terre et serait un libérateur, un sauveur et un dominateur universel.

Chez les Grecs, le Prométhée d'Eschyle et les Dialogues de Platon faisaient pressentir sa venue. Chez les Romains, Virgile et les Sibylles la propnétisaient. Tacite et Suétone l'annonçaient comme prochaine et rapportaient d'anciennes prophéties qui le faisaient venir de la Judée.

Les Perses, les Arabes, les Egyptiens, les Gaulois. les Chinois, les Hindous, et même les Sauvages de l'Amérique croyaient à un Rédempteur futur.

Non seulement toutes les nations l'attendaient; mais il y avait en Orient un peuple extraordinaire, dont toute la vie nationale était fondée sur cette attente, qui était également le dogme fondamental de sa religion.

Pendant quinze ou vingt siècles, ce peuple, dont l'histoire est une série de merveilles, n'a vécu que pour un Messie promis, annoncé, désigné, figuré sous des traits qu'on dirait vivants.

Expliquer sans lui l'histoire de ce peuple est impos sible, de même qu'il est impossible d'expliquer la civilisation moderne sans lui. Il est vraiment la clef de l'histoire.

Or, aucun homme, s'il n'est pas en même temps Dieu, ne peut avoir un nom dans le langage humain, être connu, être attendu, faire parler de lui, occuper l'attention du monde avant d'être né. Et ce phénomène s'est réalisé en Jésus-Christ. Avant qu'il ne fût né, le monde l'a appelé par son nom, le Messie. Le monde a parlé de lui, a su de quelle race, de quelle famille,

en quel lieu, à quelle époque il naîtrait. Le monde l'a désiré, appelé par la bouche de ses Sages, et tout un peuple croyait en lui et l'adorait.

Quand il est né, il y avait quarante siècles qu'il vivait dans la foi et l'espérance des peuples, de la même manière que les grands hommes morts vivent dans la mémoire de la postérité. Et, ce qui est vraiment miraculeux, il vivait ainsi dans la croyance et l'espoir universels, non seulement comme homme, mais comme Dieu; car tous les peuples disaient et croyaient qu'il serait à la fois homme et Dieu!

Enfin, quand il parut sur terre, vivant en chair et en os comme nous, et quand le monde lui demanda qui il était, il répondit : « Je suis Celui que vous attendez, le Messie, le Christ, le Fils de l'homme et le Fils de Dieu! » Et le monde civilisé presque tout entier l'a cru et le croit depuis près de vingt siècles.

Pourquoi? Pour bien des raisons que nous étudierons et dont celle-ci n'est pas la moins forte : Sa vie avait été écrite avant sa naissance, et il la vécut telle qu'elle avait été écrite. Il avait tous les trais annoncés depuis des siècles; il réalisait en paroles et en œuvres tout ce que l'humanité avait appris sur lui pendant les 4.000 ans de sa préexistence.

Est-ce que tout cela n'est pas irrésistiblement divin?

Est-il nécessaire d'entrer dans le détail des prophéties et des figures qui ont formé cette préexistence de Jésus?

Nous ne le croyons pas, parce que nos lecteurs eux mêmes peuvent faire ce travail, et parce que les limites que nous nous sommes tracées ne nous le per-

mettent pas. Rappelons seulement très brièvement les promesses solennelles d'un Messie, faites à l'humanité tout entière à l'origine, et subséquemment à la race d'Abraham.

C'est après la chute de nos premiers parents que la Rédemption est devenue nécessaire et c'est alors, aux mauvais jours de l'Eden devenue une terre de malédiction, que Dieu promet à la postérité d'Adam un Sauveur qui écrasera la tête du serpent.

A l'époque patriarcale, cette divine promesse est renouvelée à Abraham, à Isaac et à Jacob; et le père des douze tribus, au moment de mourir, prophétise que le Rédempteur naîtra de la tribu de Juda. Il fixe même l'époque de sa venue au temps où le sceptre passera des mains de Juda en des mains étrangères, c'est-à-dire quand le royaume d'Israël passera sous le joug des Romains.

Au temps de Moïse, c'est le prophète Balaam et le Libérateur d'Israël lui-même qui prédisent encore la venue future d'un Messie.

Sous les Rois, les prophéties messianiques se précisent. Le Rédempteur futur n'est plus seulement un prophète, c'est un roi, et les Psaumes nous font connaître sa généalogie, sa vie glorieuse, ses souffrances, ses ignominies, sa mort et son triomphe définitif dans les siècles des siècles.

Enfin, viennent les Prophètes, ces voyants extraordinaires, ces grands messagers de Dieu, qui parlent un langage qu'aucun homme n'a parlé avant eux, et qu, de siècle en siècle, écrivent des pages immortelles qui prendront place dans le Livre des livres, la Bible.

Dans ces pages, qui sont des visions, se déroule l'histoire des temps futurs, et surtout l'histoire du Messie promis et attendu et de son règne universel et éternel

Tous ces hommes ont été des saints et des écrivains inspirés. Plusieurs ont été de grands thaumaturges; et toutes leurs prophéties, même les plus circonstanciées, ont été réalisées.

La vie de Jésus-Christ a été conforme en tous points aux prophéties séculaires antérieures. Il a été fils de Dieu, roi et prophète selon qu'il avait été annoncé.

Le Sanhédrin l'a condamné parce qu'il s'est dit « Fils de Dieu », et Pilate l'a fait mourir parce qu'il s'est déclaré « Roi des Juifs ».

Son existence a été la reproduction de sa préexistence prophétique; et lui-même a plusieurs fois affirmé cette préexistence.

A Nicodème, il dit qu'il est « le Fils de l'Homme qui était dans le ciel et qui en est descendu. »

Aux Juifs qui se scandalisent, il annonce qu'ils le verront un jour « remonter où il était auparavant ». Il leur fait aussi cette affirmation : « Avant qu'Abraham fût, je suis! »

Aux disciples, il adresse ces paroles : « J'ai quitté mon Père; je suis venu en ce monde... Je ne suis pas de ce monde, je suis d'en-haut... Je suis descendu du ciel... »

Et que d'autres affirmations de sa préexistence nous pourrions citer!

Mais elle nous paraît suffisamment établie, et rien ne prouve mieux la divinité de Jésus.

III

LA VIE ET LES MIRACLES DE JÉSUS-CHRIST

I

Nous avons dit, en parlant de Mahomet, que, pour établir la divinité de sa mission, il lui a manqué, outre les miracles, une vie sainte; mais cet élément de preuve ne fait pas défaut à Jésus-Christ.

Sa vie a réalisé l'idéal le plus élevé de la perfection humaine, et ceux mêmes qui refusent de croire à sa divinité ne peuvent refuser de lui rendre témoignage sous ce rapport.

Depuis son enfance jusqu'à sa mort, sa conduite, ses paroles, ses actes font de lui le modèle de la plus sublime vertu. Sous l'apparence de la plus humble condition, il réalise toutes les noblesses des grands et toutes les perfections des sages. Tous ses enseignements révèlent à la fois la transcendance de son esprit et la pureté irréprochable de son cœur. Il n'est accessible ni à la crainte, ni à la flatterie, ni aux récompenses, ni à l'ambition. La calomnie passe sur lui sans l'émouvoir. Les outrages, les ignominies, ne peuvent ni troubler la sérénité de son âme, ni le détourner de sa route.

A tous il fait le bien sans rien demander en retour, pas même une parole de reconnaissance.

Il aime les petits et les faibles, les pauvres et les ignorants, les pécheurs repentants et tous ceux qui souffrent. Les malades, les infirmes, tous les affligés l'entourent et le pressent; il les console et les guérit.

L'injustice seule trouble sa sérénité, et il n'a de paroles dures que pour l'hypocrisie et le mensonge des pharisiens.

Il est la personnification du désintéressement, de la justice, de la miséricorde et il les prêche sans se lasser, sous toutes les formes, par ses discours et par ses exemples.

« Heureux les pauvres, c'est-à-dire ceux qui sont vraiment détachés des biens de ce monde, car le royaume du ciel est à eux. » « Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés. » « Heureux les miséricordieux, car il leur sera fait miséricorde. » Il prêche la chasteté : « Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu. » Il prêche la douceur, le pardon des injures, la charité :

« Pardonnez, et il vous sera pardonné; aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous calomnient et vous persécutent; ainsi vous serez les vrais enfants de votre Père céleste qui fait luire son soleil sur les méchants comme sur les bons. »

Et cette morale sublime qu'il prêche, il la pratique. Il vit comme le plus parfait des saints dans l'humilité, la pauvreté et la souffrance; et les Pharisiens disent au peuple qu'il est un *pécheur*. Il est soumis à toutes les

lois divines et humaines, et il passe pour un rebelle et un blasphémateur. Il fait mille prodiges qui sont autant de bienfaits, et on l'accuse de les accomplir par la puissance de Satan. Il est traduit devant les tribunaux par la trahison de son disciple, injustement condamné, flagellé, torturé comme un malfaiteur et il meurt sur un infâme gibet, dépouillé de tout, abandonné de tous, en pardonnant à ses bourreaux et en offrant sa vie pour le salut du monde.

Une des pages les plus étonnantes de Platon est le portrait qu'il trace du véritable Juste, tel qu'il l'imagine, tel qu'il en conçoit l'idéal.

Voici ce singulier modèle, effort du génie humain:

« Supposons un homme droit, simple et généreux, qui s'efforce d'être vertueux et non de le paraître. Otons-lui la réputation d'homme de bien, car s'il passait pour juste, des honneurs et des récompenses lui seraient prodiguées à ce titre, et l'on ne saurait pas s'il est bon par amour de la justice ou par amour de ses rémunérations. Dépouillons-le donc de tout, excepté de la justice, et supposons que sans rien commettre d'injuste, il passe pour le plus grand malfaiteur, qu'il ne se laisse pas émouvoir par la mauvaise opinion qu'on a de lui et qu'il reste inébranlable jusqu'à la mort. En voyant un tel juste, ceux qui préfèrent l'injustice à la vertu voudront qu'il soit flagellé, torturé, enchaîné, enfin qu'il meure sur un gibet, puisqu'il a voulu être juste à ce point. »

Ne croirait-on pas que Platon a lu les Prophètes, et qu'il a mieux compris que les Juifs à quels traits le Messie, le vrai Juste, l'Homme-Dieu se fera connaître?

Que dis-je? On dirait qu'il a lui-même prophétisé et résumé dans cette page extraordinaire la vie de Jésus-Christ.

Certes, l'humanité a produit de grands génies, de grands saints, des héros de vertu. Mais l'histoire n'en mentionne pas un qui puisse être comparé à Jésus. Il a tous les dons et toutes les perfections de l'esprit et du cœur, dans une mesure que l'humanité ne peut pas égaler. Il dépasse l'idéal que le génie humain s'efforce de créer, pour l'offrir comme modèle à l'admiration des hommes; et tous les arts, la poésie, l'éloquence, la peinture et la sculpture sont impuissants à le faire connaître tel qu'il est.

Pourquoi? Parce qu'il est l'incarnation la plus parfaite de l'humanité unie à la divinité. C'est pour cela que Channing disait : « Jésus met dans l'ombre toutes les perfections humaines par sa grandeur et par sa beauté. » Et tous les grands penseurs qui ont étudié la vie de Jésus-Christ ont dit la même chose.

Il y a dix-neuf siècles que le monde vit de sa doctrine. Quand il s'en écarte, il marche vers les abîmes; et c'est en vain qu'il en change les formules, il est forcé d'y revenir pour retrouver le salut.

« Il est, comme dit Renan, la pierre angulaire de l'humanité ; arracher son nom de ce monde serait l'ébranler jusqu'en ses fondements. Entre lui et Dieu on ne distingue plus. »

Mais Jésus n'a pas seulement manifesté sa divinité par sa vie. Il l'a prouvée par ses miracles.

II

Ses Miracles.

Les progrès modernes dans l'étude de la nature physique sont vraiment étonnants; et les savants du jour en sont tellement orgueilleux que plusieurs les mettent en parallèle avec les miracles.

Mais il y a là deux ordres de faits tout différents.

Sans doute, la science fait subir à la matière des transformations admirables; mais elle n'en change ni la substance ni les lois.

La science moderne découvre dans la nature des lois que les anciens n'ont pas connues. Les merveilles qu'elle opère ne sont dues qu'à une connaissance plus parfaite de ces lois, à leur mise en action par des moyens nouveaux et des applications nouvelles. Les résultats sont prodigieux et nous étonnent, mais ils ne sortent pas de l'ordre naturel.

Les merveilles de l'ordre surnaturel sont tout autres; elles renversent l'ordre naturel; elles opèrent sur la substance même des corps, et elles contredisent les lois qui les régissent.

Ce n'est pas tout. Le savant ne commande pas à la matière, et celle-ci n'obéit ni à sa pensée, ni à sa parole. Il n'agit sur elle que par le travail de son art, ou de son industrie, et avec le secours d'un intermédiaire chimique ou physique.

Le thaumaturge n'a besoin d'aucun de ces moyens d'action. Sans autre chose qu'une élévation de son âme vers Dieu, souvent même sans prononcer une parole, il force la nature à lui obéir contrairement à ses lois.

Voilà en quoi le miracle diffère des merveilles de la science.

Ainsi, quand Jésus change l'eau en vin, quand il nourrit cinq mille hommes avec cinq pains et deux poissons, quand il marche sur les flots et calme la tempête, quand il guérit les lépreux, les aveugles, les sourds-muets, quand il ressuscite les morts, il n'est pas possible d'assimiler ces actes aux expériences des physiciens, des médecins et des chimistes.

Car il agit *directement, immédiatement*, sans aucun intermédiaire, ni moyen extérieur d'action, et il déroge à la fois à la *substance* même de la matière et à ses *lois*.

La vie, la mort, la matière physique obéissent à sa seule volonté.

Voilà ce qui marque le caractère divin de ses œuvres, et voilà ce que Jésus lui-même voulait affirmer quand il disait aux Juifs : « Si vous ne croyez pas à ma parole, croyez du moins à mes œuvres. »

Ses œuvres, en effet, prouvaient sa divinité.

Mais vous me direz sans doute qu'il y a eu des prophètes et des saints qui ont accompli les mêmes miracles, ou d'autres du même genre, et qu'ils n'étaient cependant que des hommes.

C'est vrai, et cependant les miracles de Jésus-Christ n'en prouvent pas moins sa divinité. Voici pourquoi :

Aucun prophète, ni aucun saint n'a jamais dit : « Je *suis Dieu*, et c'est *en mon nom* que j'accomplis les merveilles dont vous êtes témoins. Ils ne se sont toujours donnés que comme des ministres de Dieu, et c'est toujours *en son nom* qu'ils ont parlé et fait des miracles.

Jésus-Christ, au contraire, s'est proclamé Dieu, et c'est *en son propre nom* qu'il commandait à la nature et à la mort. Au lépreux, il dit : *Je le veux*, sois guéri! Au fils de la veuve de Naïm couché dans son tombeau, il commande : Jeune homme, *je te l'ordonne*, lève-toi. A Lazare : Sors de ce sépulcre.

Sans doute, il se dit *Envoyé*. Mais il dit aussi et répète : que Celui qui l'a *envoyé* est *son Père* que son *Père* n'est autre que *Dieu*, et que lui-même est *semblable à son Père*.

Or, si Jésus-Christ avait menti, et s'il n'était pas Dieu, peut-on croire que Dieu eût ratifié ce mensonge, en lui permettant de faire des miracles? Ce serait absurde.

Lors donc que Jésus-Christ fait ses miracles en son propre nom et affirme en même temps qu'il est Dieu, il serait déraisonnable de ne pas le croire. Comme l'a dit Jean-Jacques Rousseau : « Dieu seul est le maître souverain de la nature; elle n'obéit point aux imposteurs. »

Enfin, non seulement Jésus commande à toutes les forces de la nature *en son propre nom*, et s'en fait obéir; mais quand il a transmis son pouvoir à ses apôtres, c'est *en son nom* qu'ils font des miracles, qu'ils chassent les démons et guérissent les malades. Les soi-

xante-douze disciples investis des mêmes pouvoirs sont transportés de joie et lui disent : « Maître, les démons mêmes nous sont soumis *en votre nom.* »

Donc, par la sainteté sans égale de sa vie et par l'éclat incomparable de ses miracles, Jésus prouve sa divinité.

IV

LA PAROLE ET L'ENSEIGNEMENT DE JÉSUS-CHRIST

Le rapport des discours de Jésus dans les Evangiles est sans doute incomplet, tellement incomplet que saint Jean termine son récit en disant que si toutes les choses que fit Jésus étaient rapportées en détail, le monde pourrait à peine contenir les livres qui les raconteraient.

Et cependant, quand on lit ces fragments que les Evangélistes ont retenus et nous ont transmis, il est impossible de ne pas être envahi par l'admiration et l'étonnement,et l'on ne peut s'empêcher de s'écrier comme les Juifs : personne n'a jamais parlé comme cet homme.

C'est une éloquence simple et large, qui coule de source, sans aucun effort, qui est intelligible pour le peuple, sublime pour les savants, mystérieuse pour les sceptiques, dure et sarcastique pour les Pharisiens.

Le style est naturel et clair, mais en même temps imagé et poétique dans le goût oriental

Mais ce n'est pas seulement l'orateur que les Juifs admiraient, quand ils disaient que personne n'avait jamais parlé comme lui; c'est le docteur, dont l'ensei-

gnement était sans précédent et se distinguait de tous ceux que le monde avait connus jusque-là.

En effet, le caractère distinctif de sa parole était d'appuyer son autorité sur lui-même, tandis que l'orateur purement humain est toujours forcé d'invoquer une autre autorité que la sienne propre.

Quelque grands qu'ils aient été jamais Démosthène, Cicéron, Bossuet, Berryer, Lacordaire n'ont invoqué leur propre autorité. Ils invoquaient le droit, la justice, la religion, la croyance des peuples, le témoignage des grands hommes, la vérité éternelle dans toutes ses manifestations terrestres.

Hors de là, leur parole n'aurait eu aucune autorité quelconque.

Mais Jésus-Christ parle tout différemment. Il ne dit pas à ses auditeurs : Croyez ce que je vous dis parce que tous les grands hommes, les sages, les génies qui sont venus avant moi ont parlé comme moi. Il ne leur dit pas : le génie humain et la science humaine parlent par ma bouche. Il ne leur dit pas et il ne pouvait pas leur dire : Je suis le dépositaire de l'autorité du peuple, l'héritier de la souveraineté d'Etat; c'est au nom de César que je parle, et conséquemment mes paroles sont pour vous des lois.

Non, ce n'est pas ainsi qu'il enseigne. Il n'invoque ni l'autorité publique, ni la science, ni la philosophie, ni la raison humaine, ni même la croyance universelle des peuples.

Il parle comme jamais homme n'avait parlé avant lui et comme jamais homme ne parlera après lui : Il parle en son nom, Il invoque sa propre autorité. Il

sait de lui-même ce qu'il enseigne, sans l'avoir appris d'aucune école. Il ne se dit pas inspiré, comme les Prophètes. Il dit : Dieu est mon Père, et mon Père et moi nous ne faisons qu'un.

Il ne se contente même pas de parler en son propre nom, de s'appuyer sur sa propre autorité et de dire à ceux qui vont l'entendre : ceci est vrai, ceci est juste, il prononce des paroles que le monde n'avait jamais entendues. Le monde demandait la lumière, la vérité, la vie! Et Jésus lui répondait : Je suis la Lumière, la Vérité et la Vie! Imaginez le fou rire du monde civilisé d'alors, si Démosthène ou Cicéron avait osé parler ainsi : « Je suis la Vérité, je suis la Justice, je suis la Lumière, je suis la Voie, je suis la Vie! » Les autres hommes parlent de leurs principes, mais Jésus dit : « Je suis le Principe! Je suis le Fils de Dieu, et moi et mon Père nous ne faisons qu'un! »

Et ces discours, il ne les adresse pas seulement, comme font tous les orateurs humains, à ses amis, à ses partisans, à son peuple, à son pays; il les adresse à l'humanité et à toute la terre! Sa doctrine ne répond pas au besoin du lieu et de l'époque dans lesquels il vit; elle répond aux besoins de tous les hommes, de tous les temps et de tous les lieux!

Parler ainsi, et être cru, moins par ses contemporains que par les siècles futurs, moins par ses compatriotes que par les autres peuples les plus civilisés, c'est donner la preuve la plus éclatante de la divinité de sa parole.

Le monde avait tous les motifs possibles de ne pas croire, et cependant il a cru.

Il a cru contre son intérêt, contre son plaisir, contre sa nature. Il a cru sans entendre et sans voir Il a crù parce qu'il a été subjugué par une puissance divine, dont il ne s'est guère rendu compte, mais dont il a senti le caractère surnaturel.

La parole de Jésus-Christ est donc absolument différente de celle de l'homme. Elle a son caractère propre, original, personnel et transcendant. Elle n'appartient pas à son pays, ni à son peuple. Elle est l'héritage de l'humanité tout entière à laquelle elle s'adresse.

Mais qu'enseigne-t-elle cette parole? Est-ce enfin la vérité qu'elle apporte au monde, cette vérité dont Pilate eut le malheur de douter? Que va-t-elle dire de sa propre valeur? Quel témoignage Jésus-Christ va-t-il rendre de lui-même, et quel poids aura ce témoignage? Va-t-il lui-même se proclamer Dieu? Et, s'il le fait faudra-t-il le croire?

II

Faisons une première hypothèse et supposons qu'il n'était qu'un homme. Quel intérêt aurait-il eu à se proclamer Dieu?

Aucun, il me semble. Au contraire, son intérêt personnel était de dire aux Juifs : Je suis un prophète, fils de David et roi comme lui. C'est votre Dieu, Jéhovah, qui m'envoie vers vous; et les prodiges que j'accomplis en sont la preuve. Ma mission est de vous délivrer de la domination étrangère et de régner sur vous.

S'il eût parlé ainsi, tout le monde l'aurait proclamé roi. Sans doute, il eût risqué sa vie. Mais de quelle puissance et de quels honneurs n'eût-il pas été entouré pendant sa lutte contre Rome? Et comment ne pas croire qu'un homme qui avait reçu le pouvoir de commander à la nature, qui calmait la mer, qui multipliait les pains, qui guérissait toutes les maladies et qui ressuscitait les morts n'aurait pas été vainqueur dans cette lutte?

Ou bien encore il eût préféré se donner uniquement comme prophète et se faire vénérer, aimer, entourer, combler de biens et de faveurs.

Mais en disant qu'il était Dieu, s'il ne l'était pas, il encourait le mépris et la haine de tous ses concitoyens; ses meilleurs amis qui l'avaient connu dès l'enfance, ses cousins, ses oncles se tournaient contre lui. Ils le déclaraient fou, perdu par l'orgueil et impie. Il commettait le blasphème qui, selon la loi de Moïse, était punissable de mort.

Comment croire qu'un homme intelligent (et il faut bien reconnaître au moins qu'il était un génie), ayant l'ambition d'arriver à la considération, à la popularité, à la gloire et aux biens de ce monde, eût ainsi tout sacrifié, et risqué même sa vie, pour la sotte vanité de se proclamer lui-même un Dieu? Ce serait une aberration étrange

Admettons qu'il risquait sa vie dans les deux hypothèses, soit en se proclamant Dieu, soit en aspirant au trône. Mais le trône lui aurait donné la puissance, les honneurs, la fortune, tandis que le titre de Dieu ne pouvait lui apporter aucun de ces biens tant re-

cherché par les ambitieux. Nous savons par les Evangiles, et il le savait encore mieux que nous que ses prétentions à la divinité étaient très mal accueillies Ses plus proches parents l'abandonnaient et se portaient témoins contre lui en disant qu'il était le fils de Marie et de Joseph, qu'ils avaient connus dès l'enfance La classe instruite, le sacerdoce, la classe gouvernementale et administrative, c'est-à-dire toutes les classes dirigeantes et riches se tournaient contre lui parce qu'elles ne pouvaient pas se persuader que le fils d'un charpentier qui, pendant trente ans, avait vécu à Nazareth, ville ignorée du monde civilisé, exerçant lui-même le métier de charpentier, pût être le Fils de Dieu! Ce n'était pas possible. Le peuple, élément mobile et inconstant, devait naturellement suivre les classes dirigeantes, et même aller plus loin, suivant l'expérience des siècles. On sait jusqu'où l'a entraîné sa haine. Il a exprimé son opinion dans ce cri presque unanime : Crucifiez-le!

Voilà le sort qui attendait inévitablement Jésus, dès qu'il se proclamait Dieu.

Remarquons bien qu'Alexandre le Grand et les empereurs de Rome, en se proclamant dieux, étaient dans des conditions toutes différentes

1° Ils ne risquaient rien puisqu'ils étaient les maîtres souverains.

2° Non seulement ils ne risquaient rien, mais ils possédaient même le pouvoir et la force nécessaires pour imposer la croyance en leur divinité.

3° Le titre de Dieu était le seul qui manquât à leur haute fortune; car ils avaient la richesse, la puissance,

les honneurs, les plaisirs, le tout dans une mesure presque illimitée. Rien d'étonnant dès lors à ce que leur ambition, arrivée au sommet des grandeurs humaines, ait tenté d'escalader le ciel.

Mais Jésus n'en était pas là; et si vous interrogez la nature humaine et son histoire, si vous scrutez votre propre nature, elles vous répondront que l'homme pauvre, faible, petit, malheureux, veut posséder avant tout la richesse, la puissance, les honneurs, les jouissances.

Voilà les premiers objets de ses ambitions, et s'il s'est rencontré des individus qui, au lieu d'aspirer à ces biens qui leur manquaient, ont voulu se faire passer pour des dieux, ils étaient des fous!

Quelle compensation pouvait-il espérer? Rien autre chose que la foi en sa divinité par quelques pauvres ignorants, guéris, soulagés, assistés par lui. Et encore devait il s'attendre à rencontrer nombre d'ingrats parmi ceux qu'il avait comblés de ses bienfaits

Comme résultat final, la satisfaction d'un orgueil insensé et la mort!

Dans l'autre hypothèse, s'il aspirait seulement au trône, il trouvait sous sa main tout un peuple frémissant, impatient du joug, ennemi des Romains au double point de vue national et religieux, qui se serait levé comme un seul homme pour reconstruire le trône d'Israël et y placer le fils de David. Car il l'était, et il prouvait qu'il était le fils de David!

Et pour arriver au trône, il avait sa puissance merveilleuse, son prestige, sa vie irréprochable, ses bienfaits et ses prodiges.

Et supposez qu'il n'eût pas réussi; il n'aurait eu

qu'à fuir en pays étranger, avec les trésors amassés pour soutenir la lutte. Il serait devenu comme les prétendants aux trônes que nous connaissons, un grand personnage titré et fortuné, vivant en dehors de son pays!

Voilà ce qu'il eût fait s'il n'eût été qu'un homme!

Mais s'il était Dieu, devait-il le proclamer, même au risque de sa vie? Oui, certes. Il ne pouvait pas faire autrement. Sa divinité étant le dogme fondamental de la religion qu'il venait établir, il était tenu de l'affirmer bien haut. Il aurait été coupable, il me semble, de laisser ignorer aux hommes cette vérité nécessaire à leur salut.

Et quelle arme puissante il aurait laissée entre les mains de ses ennemis, s'il avait agi autrement!

Avec quelle force les incrédules nous diraient aujourd'hui : « Comment pouvez-vous soutenir que cet homme est Dieu quand il n'a pas osé l'affirmer lui-même? Comment pouvez-vous asseoir votre religion sur un dogme que lui-même ne vous a pas enseigné? Cela révolte la raison. »

Non, il fallait que Jésus-Christ lui-même proclamât sa divinité, et il l'a fait. Non seulement il le devait, mais quelle autorité il ajoutait à sa parole en scellant cette affirmation de son sang!

Si vous venez proposer à ma croyance une vérite fondamentale, et si vous n'êtes pas prêt à l'affirmer au prix de votre vie, j'ai le droit de vous dire : passez votre chemin, je ne vous connais pas!

III

Sortons maintenant du champ des hypothèses et rentrons dans le domaine des faits. Quel a été le témoignage de Jésus-Christ sur sa propre nature?

Interrogeons-le, ou plutôt demandons à ceux qui l'ont connu, qui ont vécu avec lui, qui ont entendu et recueilli les parties essentielles de ses discours ce qu'il a dit de lui-même.

Il n'y a pas de doute possible sur cette question : il a dit, répété, enseigné qu'il est Dieu Il l'a affirmé dans l'intimité et en public, devant ses amis et devant les foules, devant les représentants de l'autorité civile et devant les princes des prêtres Il a maintenu cette affirmation contre ceux qui le traitaient de fou, contre ceux qui l'accusaient de blasphème, contre ceux qui lui en faisaient un crime digne de mort.

Oui, Jésus a prononcé, en face même de la mort, et sachant qu'elle motiverait sa condamnation, cette parole extraordinaire : « Je suis le Fils de Dieu et mon Père et moi nous ne sommes qu'un! »

Et que de fois auparavant il avait affirmé ou laissé voir sa divinité! Quand il n'avait encore que douze ans, il se sépara un jour de ses parents, et ce n'est qu'après trois jours qu'ils le retrouvèrent dans le temple, enseignant les docteurs. Encore sous le poids de son angoisse, sa mère lui fait ce doux reproche : « Votre père et moi, fort affligés, nous vous cherchions. »

Et Jésus lui fait cette extraordinaire réponse :

« Pourquoi me cherchiez-vous ? Ignorez-vous qu'il faut que je fasse les affaires de mon Père? »

Il est bien évident qu'en lui disant « votre père », la Sainte Vierge désignait son époux Joseph. Mais Jésus lui rappelle sa vraie filiation, et s'étonne qu'elle paraisse l'ignorer.

« Vous, ma mère, semble-t-il dire, vous ne devez pas ignorer que Joseph votre époux n'est pas en réalité mon père, et que je suis sur terre pour faire la volonté de mon Père qui est dans les cieux. »

C'est la première parole de Jésus que les évangélistes nous rapportent, et c'est l'affirmation de sa divinité. C'est à ses parents qu'il adresse cette première parole de sa divine mission sur terre, parce qu'ils sont sans doute les seuls au monde qui soient en état de la comprendre. Et cependant, saint Luc ajoute : « Mais eux ne comprirent point ce qu'il leur disait. »

Ah! c'est qu'il est bien grand, le mystère d'un Dieu fait homme, et je ne suis pas étonné que ses parents n'aient pu à l'instant même en mesurer toute la profondeur.

Après ce premier enseignement, Jésus rentre dans l'obscurité de Nazareth, et sa parole ne se fait plus entendre. Il est arrivé à l'âge de 30 ans, et personne ne paraît avoir rien vu d'extraordinaire dans cet humble charpentier qui travaille obscurément à faire vivre sa mère.

Mais il est un esprit plus clairvoyant que celui de l'homme, et qui croit deviner la filiation divine de Jésus. Satan visite la terre et il s'approche de l'Homme-Dieu qui s'est retiré dans le désert et jeûne : « Si

vous êtes le Fils de Dieu, lui dit-il, commandez que ces pierres deviennent des pains »

Jésus ne répond rien tout d'abord à la question de son origine. Il se contente de dire : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. »

Mais Satan tient à connaître le mystère qui entoure cet homme né d'une femme; il le transporte sur le pinacle du temple et il renouvelle sa question · « Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi du haut en bas. Il est écrit: Dieu a ordonné à ses anges de te prendre en leurs mains, afin que ton pied ne heurte point contre la pierre. » Alors Jésus ne veut pas cacher plus longtemps, même à Satan, qui n'en pourra pas profiter, sa vraie nature, qui est divine, et il lui répond ce mot : « Tu ne tenteras pas le Seigneur, ton Dieu. »

Nous ne citerons pas toutes les paroles rapportées par saint Jean et par les synoptiques, dans lesquelles Jésus affirme sa filiation divine; elles sont trop nombreuses Quelques-unes suffiront tirées des synoptiques.

Voici une affirmation très nette que nous lisons dans saint Matthieu (XI, 27) et dans saint Luc (X, 22) : « Toutes choses m'ont été données par mon Père; et personne ne connaît le Fils si ce n'est le Père, et personne ne connaît le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut bien le révéler. » En voici une autre très claire dans saint Matthieu (VII, 21) : « Ce ne sont pas ceux qui me crient : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux, mais ceux là seuls qui font la volonté de *mon Père qui est dans les*

cieux. » Et cette autre dans le même évangéliste (X, 31) : « Celui qui me confessera devant les hommes, je le confesserai devant *mon Père qui est dans les cieux* »

Saint Jean met souvent sur les lèvres de Jésus cette parole : « Mon Père qui est dans les cieux » et cette autre : « Mon Père et moi, nous ne sommes qu'un. »

Enfin, dans la nuit qui précède sa mort, en réponse à Caïphe, qui lui demande s'il est le Fils de Dieu, Jésus répond : « Vous l'avez dit, je le suis » Et il savait bien alors qu'en répondant ainsi il se condamnait lui-même à mort.

IV

Et maintenant, que faut-il penser de ces affirmations de l'homme mystérieux qui les a faites?

Une première réponse à cette question prend la forme d'un dilemme : Ou il a cru qu'il était Dieu, ou il ne l'a pas cru. S'il l'a cru, et s'il ne l'était pas, il était fou ; car enfin, il répugne au sens commun qu'un homme qui a toute son intelligence et qui n'est pas Dieu, puisse croire de bonne foi qu'il l'est.

Il n'y a pas en pareil cas d'erreur possible. L'être humain intelligent, ayant toute sa raison, ne peut pas sur ce point se tromper ou être trompé. Il n'est pas possible qu'il se croie sincèrement Dieu s'il ne l'est pas. S'il y a eu des hommes qui l'ont cru, ils étaient des fous.

Or, qui osera soutenir aujourd'hui que Jésus était

fou? Les négateurs les plus forcenés de sa divinité, ceux qui sont possédés d'une véritable haine contre lui, sont forcés de le proclamer un sage parmi les Sages. Ecoutez Renan, parlant à Jésus comme s'il était l'un de ses adorateurs : « Vous êtes notre grand maître; chacun de nous vous doit ce qu'il a de meilleur en lui... Vous êtes pour l'éternité le vrai créateur de la paix de l'âme, le grand consolateur de la vie... Vous avez donné aux peuples la base du vrai libéralisme et de la vraie civilisation... Vous êtes le créateur de la religion éternelle de l'humanité... Vous êtes une grande âme et un étonnant génie... l'homme incomparable auquel la conscience universelle a décerné le titre de Fils de Dieu... le fondateur des droits de la conscience libre... Votre morale s'est trouvée être la morale éternelle, celle qui a sauvé l'humanité... Dieu était en vous, et vous vous sentiez avec Dieu, vous viviez au sein de Dieu par une communication de tous les instants; vous ne le voyiez pas, mais vous l'entendiez, sans avoir besoin de tonnerre et de buisson ardent comme Moïse... La plus haute conscience de Dieu qui ait existé au sein de l'humanité a été la vôtre...

» Repose maintenant dans ta gloire, noble initiateur. Ton œuvre est achevée. Ta divinité est fondée... Pour des milliers d'années, le monde va relever de toi... mille fois plus vivant, mille fois plus aimé depuis ta mort que durant les jours de ton passage ici-bas; tu deviendras à tel point la pierre angulaire de l'humanité qu'arracher ton nom de ce monde serait l'ébranler jusqu'aux fondements. Entre toi et Dieu, on ne distingue plus. Pleinement vainqueur de la mort, prends possession de ton royaume où te suivront, par

la voie royale que tu as tracée, des siècles d'adorateurs. »

Il semble bien qu'après ces belles paroles l'habile écrivain a dû tomber à genoux; mais non, il est resté debout, et tous ses éloges onctueux n'étaient que le baiser de Judas.

Ils témoignent cependant que notre Jésus ne peut pas être considéré comme un fou ou un halluciné, et nous en concluons que s'il a cru qu'il était Dieu, c'est qu'il l'était vraiment!

Ou bien, il ne l'a pas cru; et alors c'est un fourbe et un menteur. Il a menti à ses parents, à sa mère, à ceux qu'on appelait ses frères, à ses disciples qu'il aimait, à son peuple et à son pays qu'il comblait de ses bienfaits; et il a fondé sur un mensonge non pas sa fortune, non pas la satisfaction de son ambition, non pas le bonheur de sa vie et le bonheur des siens non pas sa puissance et son bien-être pendant sa vie mortelle; mais il a fondé sur un mensonge un dogme qui devait causer sa mort, celle de ses plus dévoués amis, et celle des millions d'hommes qui l'ont cru! Ce qui serait à la fois criminel et insensé.

Car, remarquons-le bien, si Jésus n'était qu'un homme, et s'il ambitionnait la puissance, les honneurs, la fortune, les richesses, les jouissances de ce monde, qu'avait-il besoin de se faire passer pour Dieu?

Bien loin de servir ses desseins, cette prétention le rendait ridicule, lui faisait une foule d'ennemis, brisait sa carrière et le conduisait à une mort bien méritée.

Quand il osa affirmer pour la première fois sa divi-

nité devant les Nazaréens, les compatriotes de son enfance et de son adolescence, ils le traitèrent de fou, et quand ils constatèrent qu'il était sérieux ils le chassèrent de leur pays et le poursuivirent avec une telle fureur qu'ils l'auraient massacré si, arrivé au sommet d'une colline d'où ils voulaient le précipiter, il n'avait pas soudainement disparu. Donc tous ses intérêts, tout son bonheur, tout l'attachement qu'il devait avoir pour la vie lui interdisaient un tel mensonge.

Quand il répétait cette affirmation devant les foules enthousiasmées, par ses disconurs et ses prodiges, un grand nombre l'abandonnaient. Quand il osait répondre aux questions des Pharisiens, des prêtres et des scribes, qu'il était Dieu, ils prenaient des pierres pour le lapider.

Ah! si au lieu de dire : « Je suis le Fils de Dieu », il avait dit comme Mahomet : « Je suis un prophète », il aurait à peine rencontré un incrédule parmi les Juifs. S'il avait dit à Israël : « Ce Messie que vous attendez, pour être votre roi et pour établir votre royaume, c'est moi, et je vais vous donner l'indépendance et la liberté, je vais briser le joug des Romains! Chassons ces païens du sol de la patrie, et nous aurons la puissance, la prospérité et la liberté du culte du seul vrai Dieu, Jéhovah! » Quel enthousiasme un pareil discours, accompagné des actes prodigieux qu'il accomplissait, aurait produit parmi les foules!

Tout ce peuple en ébullition que les Romains ne contenaient qu'avec peine, l'aurait proclamé roi, et bien loin de le faire mourir, il serait mort pour lui.

Donc, encore une fois, à quoi bon ce mensonge,

qu'il ne réussissait pas à faire accepter, qui lui aliénait tous les puissants et les savants et qui induisait ses apôtres eux-mêmes à douter de lui?

Mais il y a plus : cette fourberie n'aurait pas été seulement une impardonnable maladresse, une faute de tactique inexplicable chez un homme intelligent, mais elle eût été un crime, le plus grand des crimes. Car il prédisait lui-même à ses disciples que la foi en sa divinité les conduirait eux-mêmes à la mort.

O mon Jésus, coupons court à ces blasphèmes et ne parlons plus, même hypothétiquement, d'une fourberie qui, par votre faute et pour noyer votre mensonge, aurait inondé le monde d'un fleuve de sang.

Non, mon Jésus, vous n'avez été ni un fourbe, ni un maniaque. Vous avez dit, et vous avez cru que vous étiez le Fils de Dieu, parce que vous l'êtes réellement, et ce n'est ni pour un fou ni pour un fourbe que des millions de martyrs sont morts!

Non, il n'a pu être un fou, ni un imposteur, celui que les plus grands génies ont adoré, celui que tous les arts ont proclamé Dieu dans des œuvres immortelles, celui qui a changé la face du monde et dont le monde ne peut pas se passer, en dépit de toutes les haines, de toutes les trahisons et de toutes les puissances de la terre.

Et cependant il n'y a pas de milieu : si Jésus-Christ n'est pas Dieu, il a été un fou ou un scélérat, et dès lors toute l'histoire depuis dix-neuf siècles est à refaire, et voici comment il faudra l'enseigner aux générations futures. On devra leur dire :

« Savez-vous qui a renversé cette puissance immense

qui était devenue la maîtresse du monde et qu'on appelait l'empire romain? C'est un fou ou un grand criminel.

» Savez-vous qui a détruit le paganisme, la plus populaire, la plus aimable, la plus commode et la plus répandue de toutes les religions?

» C'est un fou, ou un malfaiteur.

» Savez-vous qui a conduit tous les grands événements de l'histoire depuis des siècles, qui a vaincu la barbarie et civilisé l'ancien monde et le nouveau?

» C'est un fou, ou un grand scélérat, mort en Judée, sur une croix, sous le règne de Tibère.

» Voyez-vous ces grandes cathédrales qui dressent leurs flèches, leurs coupoles et leurs portails majestueux dans presque toutes les villes de l'Europe? Savez-vous en l'honneur de qui l'art a déployé ces impérissables magnificences?

» C'est en l'honneur de Jésus, un malfaiteur ou un insensé! »

Parcourez ces immenses musées des grandes capitales, et admirez toutes les merveilles que l'art y a accumulées depuis des siècles en l'honneur du même Jésus.

Conçoit-on que les grands génies de la peinture et de la sculpture aient accompli ces œuvres immortelles pour glorifier un fou ou un criminel?

Entrez dans les riches bibliothèques des grandes villes et comptez, si vous le pouvez, les millions de volumes que les plus grands savants, les philosophes, les théologiens, les orateurs et les poètes ont consacrés à la gloire de Jésus-Christ. Est-ce que tous ces écri-

vains étaient eux-mêmes des hallucinés ou des scélérats ?

Il serait insensé de le soutenir.

Et cependant, c'est l'enseignement que les libres penseurs devraient propager, s'ils étaient logiques

La conclusion qui s'impose, c'est que Jésus-Christ a enseigné la vérité au monde quand il lui a dit : « Je suis le Fils de Dieu, et mon Père et moi, nous ne sommes qu'un. »

V

On nous fera peut-être encore cette objection : C'est le témoignage de Jésus-Christ lui-même que vous citez en sa faveur, et conséquemment c'est un témoignage intéressé, préjugé, et qui n'est pas suffisant pour faire une preuve complète de sa divinité. Cette objection aurait un grand poids, si Jésus-Christ s'était contenté de nous donner sa parole pour toute preuve. Mais ce n'est pas seulement à son témoignage qu'il a voulu que nous croyions. N'oublions pas d'abord qu'il était tenu de nous offrir ce témoignage. Vainement il aurait accumulé les miracles pendant sa vie et après sa mort, le monde n'aurait pas cru qu'il est Dieu s'il ne l'avait affirmé lui-même!

Car le monde aurait dit : S'il était Dieu, et s'il voulait que nous croyions à sa divinité, il nous aurait enseigné lui-même ce dogme fondamental de sa religion; il aurait lui-même posé cette base à son Eglise. Puisqu'il ne l'a pas fait, puisqu'il ne s'est jamais proclamé lui-même Dieu, c'est qu'il ne l'est pas.

C'est un grand homme, le plus grand des hommes, mais ce n'est pas un Dieu. Voilà comment le monde aurait raisonné, et le monde n'aurait pas eu tort. C'est pourquoi nous disons que Jésus-Christ, étant vraiment Dieu, était tenu de dire lui-même qu'il l'était.

Sans doute, il ne suffisait pas de le dire, il fallait le prouver. Comment? Quelles preuves pouvait il offrir?

Certes, en proposant un pareil dogme à l'humanité, il entreprenait une tâche tellement surhumaine que le seul fait d'avoir réussi à le faire accepter par tous les peuples civilisés prouve sa divinité.

Nul autre homme, en effet, quelque puissant qu'il ait été, n'a jamais pu tenter une pareille entreprise sans être immédiatement taxé de démence par ses contemporains, et *à fortiori*, par la postérité.

Jésus-Christ seul a réussi à ce point que depuis des siècles, sur toutes les terres du globe, le nombre de ceux qui croient à sa divinité va toujours s'accroissant, sans distinction de races ou de langues.

Quelles preuves a-t-il donc données de la véracité de son témoignage? Elles sont aussi nombreuses qu'irrésistibles, et tout homme d'une intelligence ordinaire et de bonne foi les trouve dans sa préexistence, dans sa vie, dans ses miracles, dans son œuvre, dans sa mort, dans sa post-existence et dans l'établissement de son royaume sur cette terre.

Ajoutons encore cependant, pour mieux montrer le caractère divin de sa parole, qu'il a possédé le don de prophétie au plus haut degré.

L'esprit humain est certainement doué de facultés étonnantes. Il n'aperçoit pas seulement, comme l'œil,

les mondes visibles; il perçoit de plus les choses invisibles et il étend ses connaissances aux siècles passés comme au temps présent. Mais il est une limite infranchissable à sa puissance; il ne peut pas connaître l'avenir. Dieu s'est réservé ce domaine.

Connaître l'avenir est un attribut essentiellement divin. L'homme qui prophétise ne peut être qu'un Dieu, ou un *envoyé* de Dieu.

Or, Jésus-Christ a été le plus grand des prophètes. Ses prédications ont embrassé sa propre destinée, celle de ses disciples, l'avenir de son pays, le triomphe de sa doctrine et l'établissement de son royaume par toute la terre.

En ce qui le concernait lui-même, il a annoncé d'avance qu'il allait être livré aux princes des prêtres et condamné à mort; qu'il serait outragé, flagellé et crucifié; qu'il ressusciterait le troisième jour et qu'il s'en irait ensuite vers son Père, d'où il enverrait son Esprit à ses disciples.

Il a prédit que Judas allait le trahir, que Pierre allait le renier, que tous ses apôtres allaient l'abandonner; mais que plus tard ils lui rendraient témoignage jusqu'aux extrémités de la terre et confesseraient son nom au prix de leur sang et de leur vie

Il a prédit la ruine de Jérusalem, et il en a fixé l'époque en disant : « Cette génération ne passera point que tout cela n'arrive. »

« Quand je serai élevé de terre, a-t-il dit un jour, j'attirerai tout à moi... En vérité, en vérité, je vous le dis, l'Evangile que j'annonce sera prêché dans l'univers entier. »

Or, toutes ces prophéties se sont réalisées à la lettre, en dépit de leur invraisemblance au moment où elles furent faites.

Donc, Jésus-Christ était un envoyé de Dieu ou Dieu lui-même.

Et pour conclure qu'il est bien Dieu lui-même, il suffit de répéter ce que nous avons dit au sujet de ses miracles : c'est qu'il n'a pas, comme les autres prophètes, parlé au nom de Jéhovah, mais en son propre nom; c'est que, dans le même temps où il prédisait ainsi l'avenir, il proclamait lui-même sa divinité.

Or, il n'est pas raisonnable de croire que Dieu aurait donné le don de prophétie et réalisé les événements prédits, pour sanctionner une imposture.

V

LA MORT DE JÉSUS-CHRIST

Il y a eu des hérétiques qui ont nié l'humanité de Jésus-Christ, comme il y en a eu qui ont nié sa divinité. Mais la meilleure preuve qu'il pouvait donner de son humanité, il l'a donnée en subissant le sort commun à tous les mortels.

Comme tous les fils d'Adam, il est mort; et pour que personne n'en ignore, il a rendu le dernier soupir sur une croix, aux portes d'une grande ville, en plein jour, au milieu d'une foule de spectateurs.

Il est mort après avoir subi toutes les ignominies, après avoir été flagellé et présenté au peuple sous ce titre qui supprimait jusqu'à son nom : *Ecce Homo,* voilà l'Homme!

Oui, c'était bien l'homme, type de faiblesse et d'impuissance que la mort tenait déjà sous sa main.

Et cependant, si Pilate avait raison de dire en présentant Jésus au peuple : *Ecce Homo,* nous avons le droit de nous écrier même à cette heure où nous le voyons mourir : *Deus! Ecce Deus!*

Mais comment la divinité peut-elle nous apparaître dans ce fait essentiellement humain, la mort? Quels traits divins y signalerons-nous?

I. — Le premier qui frappe l'observateur dans les circonstances qui ont entouré la mort du Christ, c'est

qu'il l'a prophétisée, annoncée à ses disciples, avec tous les détails qui devaient l'accompagner.

L'avenir pour l'homme c'est l'inconnu; et nul ne peut dire combien de temps il doit vivre encore, à quelle date et de quelle manière il mourra.

Mais Jésus connaît sa destinée, parce qu'il est Dieu, et il veut en découvrir le douloureux secret à ses disciples. Il sait que sa mort sera pour eux l'effondrement de leurs espérances, et à différentes reprises il essaie de les préparer et de leur faire comprendre la nécessité de son sacrifice.

Plusieurs mois avant sa Passion, en Galilée, il leur dit « qu'il ira à Jérusalem, qu'il souffrira beaucoup de choses, qu'il sera rejeté par les Anciens, les Scribes et les Princes des prêtres, qu'il sera mis à mort et qu'il ressuscitera le troisième jour. »

Les disciples sont consternés, et Pierre, parlant au nom de tous, dit à son Maître : « Non, il ne faut pas qu'il en soit ainsi; non, cela n'arrivera pas. »

Mais Jésus reprend Pierre durement, et il réaffirme qu'il faut qu'un Dieu souffre et meure pour sauver l'humanité. Bien plus, il faudra que les disciples souffrent et meurent pour le Maître.

Jésus voit déjà la croix dressée devant lui, et il leur dit : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive! »

Mais quelques jours après, Jésus était transfiguré sur le mont Thabor; et les apôtres, témoins de sa puissance et de sa gloire, se reprenaient à espérer un Messie vainqueur, rétablissant le royaume d'Israël. C'est pourquoi Jésus descendu du Thabor leur dit en cheminant

vers Capharnaüm : « Mettez bien ces paroles dans votre cœur : Le Fils de l'homme doit être livré entre les mains des hommes; ils le tueront et, le troisième jour après sa mort, il ressuscitera. »

Plusieurs mois se passent, et Jésus, accompagné des apôtres, gravit le chemin montagneux qui conduit de Jéricho à Jérusalem. Béthanie est devant lui et lui offre l'hospitalité. Dans deux jours, il fera son entrée triomphale à Jérusalem, et l'avenir sourira de nouveau à ses disciples, qui verront dans ce triomphe un prélude de son règne.

Mais Jésus leur dit encore ces tristes paroles : « Nous montons à Jérusalem; tout ce que les Prophètes ont écrit sur le Fils de l'homme va s'accomplir. Il sera livré aux Princes des prêtres, aux Scribes et aux Anciens, et ils le condamneront à mort. Ensuite, ils le livreront aux païens pour être insulté, flagellé et couvert de crachats; et après qu'ils l'auront flagellé, ils le crucifieront; et le troisième jour il ressuscitera. »

Encore quelques jours, et cette lugubre prédiction s'accomplira à la lettre. Non seulement Jésus prédit qu'il va mourir, alors qu'il est dans toute la vigueur de l'âge et de la santé. Mais il décrit le genre de mort qu'il va subir et tous les détails de sa douloureuse Passion.

N'est-il pas évident qu'un Dieu seul pouvait prédire des événements avec cette précision ?

II. — Mais non seulement Jésus a prophétisé sa mort; il s'est livré librement à ses bourreaux et il a choisi lui-même le genre de mort le plus ignominieux.

La nature humaine ne va pas volontairement au-de-

vant de la mort, et, quand elle s'y dévoue, elle cherche naturellement une mort glorieuse et, autant que possible, la moins douloureuse.

Jésus agit différemment. Il pouvait fuir la mort, il marche à sa rencontre.

Quand les soldats vont l'arrêter, il les renverse par terre en prononçant cette seule parole : « C'est Moi! » S'il voulait les appeler, des légions d'anges viendraient le défendre et le sauver.

Mais il a fait généreusement le sacrifice de sa vie. « Nul ne m'ôte la vie, dit-il, je la quitte de moi-même, j'ai le pouvoir de la donner, et j'ai le pouvoir de la reprendre. »

Et voilà comment on voit humblement soumis à toutes les humiliations et à toutes les tortures celui qui, depuis trois ans, commandait aux éléments, renversait toutes les lois de la nature physique, et ressuscitait les morts.

Seule une vertu divine peut abdiquer à ce point l'exercice de sa souveraineté.

Mais pendant que la souveraine puissance de Jésus s'éclipsait ainsi dans sa personne, elle éclatait au dehors. Le soleil s'éclipsait en même temps que son Créateur. Le voile du temple se déchirait, la terre tremblait, les rochers se fendaient, plusieurs tombeaux s'ouvraient et les morts ressuscitaient, et le Centurion, témoin de cette mort extraordinaire, s'écriait : « Cet homme était vraiment le Fils de Dieu! »

III. — La prédiction de sa mort et la libre détermination avec laquelle il va au-devant, dépassent la nature humaine; mais sa nature divine se révèle peut-

être encore plus éloquemment dans les circonstances de cette mort.

Jésus ne pouvait être sauveur qu'en se faisant victime, et il fallait que cette victime fût d'un mérite infini. Les sacrifices sanglants que les peuples avaient multipliés pendant quarante siècles avaient pu avoir quelque mérite expiatoire pour les individus. mais ils auraient été insuffisants pour la rédemption du genre humain. Le sacrifice d'un Dieu pouvait seul racheter l'humanité; il fallait pour cela que ce Dieu eût dans ses veines le sang d'un homme, afin de pouvoir le verser en sacrifice.

Nous croyons avoir déjà montré que Jésus était dans les conditions voulues, étant à la fois Dieu et homme, pour offrir à Dieu le sacrifice nécessaire. Voyons maintenant s'il a vraiment fait son sacrifice d'une manière digne d'un Dieu.

L'heure des ténèbres est venue. Satan triomphe, et Judas va consommer sa trahison. L'auguste Victime est prête à sacrifier tout ce qu'elle est et tout ce qui lui appartient.

Le plus grand des biens de l'homme est sa liberté : Jésus sacrifie la sienne. Il se livre aux satellites de Judas. Le voici dans la cour du grand-prêtre les mains liées, ces mains qui ont façonné la terre, et qui ont lancé dans l'espace le soleil, la lune et tous les astres, ces mains qui s'étendaient naguère pour bénir et pour guérir.

Après sa liberté, le bien que l'homme chérit davantage, c'est son honneur et sa gloire. Or, elle était bien éclatante, la gloire de Jésus. On l'appelait le Prophète,

le Messie, le Fils de David appelé à rétablir le royaume d'Israël. Mais voici qu'il est arrêté, enchaîné, traduit devant les tribunaux. Voici qu'on le dénonce comme un blasphémateur, un impie, un révolté contre la Loi de Moïse. Il est ennemi de César et il soulève le peuple. Il veut renverser le temple, symbole vénéré de la religion des Juifs. Bien plus, il veut se substituer à Jéhovah, en se déclarant Dieu lui-même.

On le trouvait bien éloquent naguère, et l'on disait que personne n'avait jamais parlé comme lui. Et maintenant, il a comparu devant les Prêtres et n'a pas su leur répondre. Devant Hérode, il n'a pas dit un seul mot. On l'accuse, et il ne se défend pas.

C'est fini, son honneur et sa gloire se sont évanouis.

Conservera-t-il au moins sa réputation d'honnête homme? Non, elle aussi doit être sacrifiée. Il est mis en parallèle avec Barrabas, voleur, assassin, débauché, et la foule, le suffrage universel, lui préfère Barrabas. Il est plein de santé, et c'est un des grands biens de ce monde. Il est jeune encore, il a devant lui un demi-siècle de vie heureuse, s'il le veut. Il consent à mourir sans plus tarder.

Il lui reste son corps, ce corps si pur et si beau, formé par l'opération du Saint-Esprit dans le sein d'une vierge, et que les anges seuls sont dignes de toucher. Il le livre aux fouets, aux soufflets, à tous les outrages des valets et des bourreaux.

Il avait des vêtements, on l'en a dépouillé. Quelques gouttes de sang coulent encore dans ses veines, il les répand. Et avant de rendre le dernier soupir, il donne sa mère au genre humain qui le fait mourir.

Tout cela n'est-il pas surhumain? Y a-t-il dans toute l'histoire un homme qui soit mort ainsi? Non, la nature divine de Jésus se révèle dans sa mort comme dans sa vie; et J.-J. Rousseau avait raison de dire : « Si la mort de Socrate est d'un Sage, la mort de Jésus-Christ est d'un Dieu. »

VI

LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST

Il était convenable que Jésus mourût pour montrer son humanité; mais il fallait aussi qu'il ressuscitât pour compléter la démonstration de sa divinité.

Sans doute, il en avait donné pendant sa vie mortelle des preuves nombreuses. Déjà nous avons montré le caractère divin de ses discours et de sa vie elle-même. Sans doute, il avait commandé aux éléments et à la nature, agi comme le maître de la santé, de la vie et de la mort, puissance qui n'appartient qu'à Dieu.

Sans doute, ses miracles avaient eu ce caractère particulier qu'il les avait accomplis *par lui-même, en son propre nom*, tandis que les thaumaturges antérieurs avaient toujours opéré *au nom de Dieu* et par son intermédiaire.

Mais si grandes qu'aient été les merveilles operées par lui, elles n'auraient peut-être pas dissipé tous les doutes sur sa divinité. On aurait dit : elles prouvent sa sainteté, et son pouvoir auprès de Dieu, mais elles ne prouvent pas qu'il fût Dieu lui-même

Donc, il fallait qu'il sortît lui-même, par sa seule force, de ce tombeau où la mort victorieuse l'avait couché.

Or, ce miracle *nécessaire*, ce miracle des miracles, l'a-t-il accompli? Et en a-t-il donné des preuves telles

qu'on ne puisse pas en douter sans manquer d'intelligence ou de bonne foi?

Examinons les faits.

I

Ce qui frappe tout d'abord, quand on étudie ce grand événement, c'est que Jésus l'avait prédit, comme il avait prédit sa mort.

En premier lieu, il l'avait annoncé dans un langage figuré et sous la forme d'une parabole. Mais dans les derniers mois de sa prédication, il avait parlé sans figures, en termes clairs, positifs, précis, de sa Passion et de sa Résurrection, une première fois en Galilée, une seconde fois après sa transfiguration, et quelques jours après en montant à Jérusalem. (Matthieu, XVII 22; XX, 19. — Marc, IX, 30; X, 34. — Luc, XVIII, 33.)

La veille même de sa mort, en se rendant au jardin des Olives, il l'avait répété, disant : « Après que je serai ressuscité, je vous précéderai en Galilée. » (Matthieu, XXVI, 32.)

Cette prédiction était notoire, et les princes des prêtres la connaissaient.

Aussi jugèrent-ils sage de prendre des mesures pour rendre toute supercherie impossible. O sagesse humaine, voilà bien de tes coups!

Ce sont les pires ennemis du Christ qui, par leurs sages précautions, vont rendre plus éclatante la preuve de la résurrection.

A leurs instances donc, la pierre du tombeau fut

scellée, et des soldats furent rangés autour pour le garder.

Après cela, les princes des prêtres dorment tranquilles.

Hélas! les pauvres disciples de Jésus n'étaient pourtant pas dangereux. Quand ils avaient tous, à la première épreuve, abandonné leur maître vivant, comment pouvait-on croire qu'ils auraient le courage de lui prouver leur dévouement, maintenant qu'il était mort?

Ah! s'ils avaient été des hommes de foi? S'ils avaient été des caractères fortement trempés, aux convictions énergiques, des hommes déterminés à défendre la mémoire de l'homme divin qui les avait comblés de bienfaits, ce sont eux qui seraient allés trouver Pilate et les princes des prêtres, et qui leur auraient dit :

« Gardez bien ce tombeau! Car celui que vous y avez renfermé n'y restera pas! Vous le savez comme nous, il a dit et répété à plusieurs reprises qu'il ressusciterait le troisième jour. Gardez-le donc avec toutes les précautions nécessaires, et si c'est le souci de la vérité qui vous fait agir, vous croirez en lui quand vous aurez constaté qu'il est sorti vivant du tombeau. »

Mais les hommes bornés et faibles que Jésus avait choisis pour apôtres croyaient à peine eux-mêmes. Leur maître avait paru en face de ses ennemis d'une faiblesse qu'ils ne s'expliquaient pas; il ne s'était pas défendu; il n'avait rien montré de sa nature divine; il était mort enfin, comme un homme ordinaire : tout était donc bien fini.

Aussi ne songèrent-ils jamais à enlever son corps.

A quoi bon d'ailleurs? A quoi ce cadavre leur eût-il servi? Quelles ambitions ou quels intérêts pouvaient-ils satisfaire en soutenant que leur maître était ressuscité, s'il ne l'était pas?

Non seulement, cette supercherie, que redoutaient les princes des prêtres, ne pouvait pas être utile aux disciples; mais elle leur eût attiré toutes espèces de misères et de persécutions : des poursuites devant les tribunaux, des emprisonnements, et peut-être la mort.

Donc ce fut la Synagogue qui se chargea d'assurer l'authenticité du miracle que Jésus avait prédit, mais auquel elle ne croyait pas.

Voyons maintenant ce qui va se passer dans ce tombeau entouré d'un cordon de soldats.

II

La mort est la séparation de l'âme d'avec le corps, et ce que le sépulcre renferme est conséquemment un corps sans âme, un cadavre.

On dit quelquefois, pour flatter un grand homme, ou pour des fins politiques, que son tombeau est glorieux. Mais c'est une duperie destinee à faire de ce tombeau un piédestal pour ceux qui prétendent continuer l'œuvre du défunt. Ouvrez-la, cette tombe, et, au lieu de la gloire, vous y trouverez un corps en pourriture ou des ossements desséchés.

En sera-t-il de même du tombeau de Jésus-Christ? Non, certes. Sans doute, il y a là un corps sans âme; mais si l'âme est partie, la divinité est restée. Voilà

la force intérieure dont la Synagogue ne soupçonne pas l'existence. Elle s'est prémunie contre les efforts du dehors, mais c'est du dedans que la vie va jaillir.

Le troisième jour, la divinité rappelle l'âme, et l'âme revient prendre possession de son corps. Et maintenant ce corps, qui n'avait été formé que pour souffrir et mourir, et qui a rempli sa mission, est devenu impassible et glorieux. Il ne peut plus être enchaîné, ni flagellé, ni crucifié. Il échappe à toutes les forces matérielles, à toutes les lois de la nature. Devant ce divin ressuscité, la pierre du tombeau s'écarte, et les gardes tombent épouvantés.

Voilà le fait réalisé, comme il avait été prédit. Mais il faut des témoins. Quels sont-ils? Et peut-on ajouter foi à leur témoignage?

Ce sont les saintes femmes, ce sont les apôtres, ce sont de nombreux disciples, et enfin c'est une foule d'environ cinq cents personnes qui ont vu Jésus-Christ ressuscité et montant au ciel.

La plupart n'ont pas voulu croire sans avoir vu, et il a fallu que Jésus-Christ se montre à eux plusieurs fois, qu'ils puissent le toucher, l'entendre parler, le voir manger avec eux, pour croire à sa résurrection. Mais, à la fin, ils furent bien forcés de croire, et ils verseront plus tard leur sang, et ils donneront leur vie pour affirmer leur croyance. Qui croirons-nous, si nous n'ajoutons pas foi à de pareils témoins?

Les membres du Sanhédrin sont aussi nos témoins; car après avoir fait garder le tombeau, ils ont fait constater par les gardes que le tombeau était vide. C'est aussi notre prétention, et c'est pourquoi nous nous

prosternons devant ce tombeau qui n'a pas pu garder son mort.

Où donc est-il le corps du crucifié? Les princes des prêtres ont dit que les apôtres l'ont enlevé pendant que les soldats dormaient. Il est invraisemblable qu'ils aient tous dormi, et qu'ils aient vu ce qui se passait, en dormant. Et s'ils ne dormaient pas, ils ont été complices et ils ont manqué à leur devoir. Les a-t-on punis pour cette faute grave? A-t-on fait un procès aux apôtres pour cet acte de révolte contre l'autorité? Non. Ni les soldats, ni les apôtres n'ont été inquiétés par les Sanhédrites ou par le gouverneur romain.

Et ce cadavre, pourquoi ne l'a-t-on pas cherché? Les autorités n'avaient-elles pas à leur disposition la police et les soldats? Quel triomphe pour la Synagogue, si elle avait pu faire la preuve de l'enlèvement, et prouver que Jésus n'était qu'un imposteur, en montrant son cadavre au peuple!

C'est bien ce qu'elle aurait fait, si elle avait pu le faire. Ne le pouvant pas, elle essaya de la conjuration du silence.

Mais le tombeau vide parlait. Et son langage devint très éloquent, quand le bruit se répandit que Jésus avait reparu en Galilée, que ses apôtres y annonçaient sa résurrection, qu'il s'était lui-même montré à cinq cents personnes réunies sur une montagne, et leur avait adressé la parole.

Puis les apôtres sont revenus à Jérusalem, et Jésus leur apparaît de nouveau. Enfin, quarante jours après sa résurrection, au sommet du mont des Oliviers il se montre encore à une foule nombreuse, et il disparaît emporté vers le ciel dans un nuage radieux

La Synagogue continue de se taire. Mais voici que les apôtres vont parler; et ils vont donner à ce fait prodigieux de la résurrection de leur maître la publicité la plus solennelle et la plus étendue.

Ces hommes timides et faibles, dont le chef tremblait à la voix d'une servante, sont devenus tout à coup des croyants fermes et forts, qui affirment énergiquement leur foi, et que ni les menaces ni les supplices ne pourront plus faire taire.

Voici le jour de la Pentecôte, et une grande foule, appartenant à quinze ou vingt nations différentes, se presse autour des apôtres. Pierre prend la parole, et c'est pour affirmer le grand fait de la Résurrection, fondement de la religion nouvelle :

« Hommes de Judée, et vous tous qui habitez Jérusalem, écoutez ces choses : Jésus de Nazareth, fameux par les merveilles qu'il a opérées au milieu de vous, a été mis à mort, comme vous le savez. Mais Dieu l'a ressuscité, selon qu'il était prédit... Dieu a ressuscité Jésus, et nous en sommes tous témoins. Que la maison d'Israël le sache bien, ce Jésus que vous avez crucifié, Dieu l'a ressuscité... »

Trois mille personnes croient à la parole de Pierre et se font baptiser. Quelques jours après, une autre foule est réunie dans les parvis du temple, et Pierre leur dit encore : « Vous avez tué l'auteur de la vie, mais Dieu l'a ressuscité des morts, et nous en sommes témoins. » Cinq mille hommes sont convertis par cette seconde prédication.

Alors la Synagogue ne peut plus se taire, et elle paie d'audace. Les princes des prêtres, les chefs du peuple,

les Scribes font arrêter les apôtres qui ont eu l'audace de faire des miracles, et les faisant comparaître devant eux, ils leur demandent : par quelle puissance, et au nom de qui ils ont agi.

Pierre leur répond : « Au nom de Jésus de Nazareth que vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité des morts... »

Les membres du Grand Conseil font alors défense aux apôtres d'enseigner au nom de Jésus. Mais Pierre et Jean répondent : « Nous ne pouvons pas taire les choses que nous avons vues et entendues »

Et c'est ainsi que la plus grande publicité a été donnée au fait miraculeux et divin de la résurrection. Devant le peuple, devant les grands, devant les prêtres, devant les savants, dans les campagnes et dans les villes, sur les places publiques et dans les temples, le fait a été affirmé par une foule de témoins qui avaient vu le Christ ressuscité, qui défiaient la contradiction des incrédules, et qui confirmaient leur témoignage en le scellant de leur sang.

Et cette affirmation, elle a été faite d'abord sur les lieux mêmes où les événements s'étaient passés, alors qu'ils étaient encore dans la mémoire de tous, et que les témoins oculaires étaient vivants.

Puis, elle s'est répandue au loin chez les peuples les plus civilisés, et elle a été acceptée à la fois par les ignorants et par les savants. Elle a reçu la sanction du miracle et celle du sacrifice; et elle a produit la certitude dans tous les esprits sans préjugés.

Elle a servi enfin, et elle sert encore, de fondement à la plus grande institution dont l'histoire fasse mention.

La conclusion qui s'impose est double : Aucun fait historique n'est mieux prouvé que la résurrection de Jésus-Christ, et ce fait est une preuve éclatante de sa divinité.

Il y a eu d'autres morts qui sont sortis de leurs tombeaux à la voix de certains grands thaumaturges qui leur commandaient au nom de Dieu. Mais toute histoire de l'humanité n'en mentionne aucun autre que Jésus-Christ qui se soit ressuscité lui-même, par sa propre vertu.

VII

LA SURVIVANCE DE JÉSUS-CHRIST

Nous croyons vraiment avoir établi que les preuves de la divinité de Jésus-Christ surabondent; et la seule difficulté serait de décider laquelle est la plus forte.

Est-ce le miracle de sa préexistence? Est-ce la série de merveilles qui ont marqué sa vie, sa mort, sa résurrection? Ou n'est-ce pas plutôt le prodige de sa survivance qui dure depuis bientôt vingt siècles?

Car c'est encore là un fait historique incontestable, consigné dans les archives de l'humanité, et attesté par des milliers de monuments de pierre, de marbre et d'or.

Le mot de saint Paul : « Le Christ ressuscité ne meurt plus », s'est réalisé à la lettre, de même que la parole de Jésus-Christ : « Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

Or, rien n'a été plus miraculeux que l'établissement de ce royaume que Jésus-Christ avait predit à ses disciples. Rien n'a été plus surnaturel que son expansion et sa stabilité dans le monde. Rien n'est plus divin que la survivance et le perpétuel triomphe de Jésus-Christ à travers les siècles.

Etudiez un peu ce phénomène historique, et vous le trouverez absolument inexplicable si vous n'en reconnaissez pas le caractère divin.

Dans l'ordre de la nature, les incrédules sont bien forcés d'admettre des milliers de phénomènes qu'ils ne peuvent pas expliquer. Mais du moment qu'il s'agit de religion, ils prétendent tout expliquer, tout comprendre, et ils rejettent tout élément surnaturel.

C'est ainsi qu'ils prétendent avoir découvert où Jésus-Christ a puisé sa doctrine merveilleuse, et expliquer comment il a réussi à la faire accepter et à la propager dans le monde.

1° Ils font des efforts inouïs pour nous faire croire que Jésus-Christ a puisé sa doctrine, supérieure à toute sagesse, dans les croyances populaires de l'Orient, dans les œuvres de Platon et dans la mythologie nuageuse de l'Inde. Mais est-il vraisemblable que Jésus-Christ, qui a vécu à Nazareth jusqu'à l'âge de 30 ans, dans l'exercice du métier de charpentier, ait pu étudier Platon et les livres sacrés de l'Inde, s'il en existait alors, chose assez douteuse? Et puis, quelle ressemblance la doctrine des Védas et celle de Platon ont-elles avec celle des Evangiles? Pas d'autre que celle-ci : chez tous les peuples et dans toutes les religions, il y a un certain fond de vérités communes, fondamentales, qui leur viennent de la religion naturelle ou de la révélation primitive, par la chaîne de la tradition.

2° Cette tentative de montrer où Jésus-Christ a puisé sa doctrine, n'a pas eu de succès auprès des vrais savants. Mais il est plus difficile encore d'expliquer comment il se fait que le monde ait accepté l'enseignement de Jésus-Christ. C'est un autre grand miracle que les incrédules n'ont pas réussi à expliquer.

Le monde, disent-ils, était fatigué du paganisme et

de la philosophie antique; il demandait une religion nouvelle, et, quand Jésus-Christ vint, il donna satisfaction au besoin général.

Que le monde fût las de ses philosophes et de ses rhéteurs, c'est possible; mais alors il ne devait pas être dans de bonnes dispositions pour prêter l'oreille à une nouvelle philosophie.

Que le monde eût perdu la foi dans le paganisme, ce n'est pas bien prouvé. Mais supposons que ce soit vrai, est-il bien facile de convertir à la foi religieuse un homme qui a perdu celle qu'il avait? L'expérience de tous les jours prouve le contraire. Ce qui n'est pas douteux, c'est que le monde demandait des jouissances, des plaisirs, des richesses et de la puissance.

Or, que lui apportait Jésus-Christ, et que lui enseignait-il? Le détachement des biens de ce monde, la fuite des plaisirs, la pauvreté, l'humilité, la pénitence!

Et c'est cette religion austère, qui contredisait le monde dans ses aspirations, dans ses passions, dans ses désirs, dans ses ambitions, dans ses besoins naturels; c'est cette religion pleine de sacrifices et de mortifications que Jésus-Christ a fait accepter, par le monde le plus corrompu et le plus sensuel qui fût jamais!

Si ce n'est pas là un grand miracle, et si l'on peut nier le caractère surnaturel de ce fait immense et incontestable, les peuples qui sont devenus chrétiens sortaient des conditions ordinaires de la nature humaine.

On dira peut-être qu'il apportait l'égalité aux petits, la charité aux pauvres, la liberté aux opprimés. Oui, mais à tous il prêchait les vertus de renoncement, d'abnégation, de soumission et de mortification.

L'égalité qu'il apportait aux petits ne leur donnait pas la grandeur, et ne les affranchissait pas de l'obéissance aux pouvoirs et aux institutions. La charité qu'il prêchait ne donnait pas la richesse aux pauvres; et la liberté qu'il offrait aux opprimés ne devait leur servir qu'à bien faire et à pratiquer toutes les vertus. D'ailleurs, ce n'est pas seulement par les petits et les pauvres, mais aussi par les grands, les puissants et les riches qu'il a fait accepter sa religion!

Au riche il a dit : fais part de tes biens aux pauvres; et le riche a obéi. Au voluptueux : fais pénitence; et le voluptueux s'est fait ermite.

Il a dit à tous, grands et petits, puissants et faibles, riches et pauvres : A genoux devant ce prêtre que j'ai institué, qui est un homme comme vous, qui est moins que vous sous bien des rapports, à genoux, et confessez-lui tous vos péchés, les plus secrets, les plus honteux, et il vous les pardonnera en mon nom, pourvu que vous les regrettiez sincèrement, et promettiez fermement de ne plus les commettre!

Et si vous ne faites pas cela, il n'y aura rien de commun entre vous et moi, et vous n'aurez pas la vie éternelle. Et tous, grands et petits, riches et pauvres, ont accompli ce précepte si pénible et si rigoureux.

Il leur a dit encore : Si vous voulez me suivre, prenez votre croix et portez-la courageusement. Souffrez comme moi, et mourez s'il le faut comme moi. Sinon, pas de salut pour vous. Et le monde a accepté cette religion terrible! Il l'a acceptée, quand Jésus n'était plus là pour l'imposer par l'autorité de sa parole et de ses prodiges!

O miracle des miracles!

Etudions encore de plus près, et plus profondément, ce grand fait de l'établissement du royaume de Jésus-Christ.

Au fond, qu'a-t-il demandé à l'homme et qu'a-t-il obtenu?

Il lui a demandé le sacrifice de son esprit propre dans toutes les matières qui concernent ses devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers lui-même.

C'est un champ très vaste où l'homme peut se former bien des opinions et des croyances, un sujet immense de discussions et de controverses.

Or, on sait combien l'esprit de l'homme tient à sa liberté de penser. C'est son penchant le plus irrésistible; et non seulement il tient à ses opinions, pour sa propre satisfaction; mais il veut les imposer aux autres, dès qu'il en a le pouvoir.

C'était donc une espèce d'abdication que Jésus-Christ proposait à l'esprit humain, dans toutes les questions de l'ordre surnaturel et du salut? Oui, si toutefois l'on peut dire que l'esprit abdique quand il acquiert la conviction sincère des vérités immuables qu'on lui enseigne. Or, ce renoncement à son esprit propre, il le proposait à l'homme, non pas pour un temps, mais pour toujours. A cet être naturellement si mobile et si changeant, il prétendait imposer l'immuable.

Pour juger de la difficulté d'une telle entreprise, voyez dans l'histoire quels succès ont obtenus les tyrans qui ont rêvé d'imposer leurs volontés, et les génies qui ont fait école, et qui ont formé des disciples!

Combien de temps ces disciples ont-ils prêché les doctrines du maître? Et quel est le disciple un peu hors ligne qui n'a pas prétendu corriger l'enseignement de son maître, et le réformer sur quelques points?

La moindre étude de la nature humaine suffit à convaincre que nulle force n'est plus difficile à dompter que celle de l'esprit de l'homme.

Et cependant Jésus-Christ a subjugué cette force, et les plus grands génies, les plus superbes intelligences ont courbé devant lui leur orgueil.

Leur parole, si éloquente qu'elle fût, a consenti à n'être qu'un écho fidèle de la sienne!

Et cela dure depuis dix-neuf siècles. Un pareil empire est-il d'un homme ou d'un Dieu?

II

Mais ce triomphe intellectuel n'a pas suffi à Jésus-Christ. Il a dit au genre humain : Je ne veux pas seulement ton esprit, je veux ton cœur.

Non seulement tu ne penseras que par moi; mais tu m'aimeras. Tu m'aimeras d'un amour qui surpasse tous les autres amours.

« Comment donc voulez-vous que je vous aime, Seigneur? a demandé l'homme. Comme mon ami le plus intime et le plus cher?

— Plus que cela.

— Comme la femme que j'ai choisie, et qui est l'idéal que j'ai rêvé?

— Plus que cela.

— Comme le fils que vous m'avez donné dans ma vieillesse, et en qui revit tout ce que j'ai tant aimé dans sa mère?

— Plus encore. »

Et le genre humain a répondu : « C'est bien, Seigneur, je vous aimerai plus que mon meilleur ami, plus que mon épouse, plus que mes enfants, plus que moi-même, et s'il faut donner ma vie pour vous, je la donnerai. »

Et cet amour extraordinaire a subsisté et dure encore, non seulement dans les cloîtres, où il consume les âmes d'élite, mais dans tous les états de la vie humaine.

Il subsiste, en dépit de tous les sacrifices qu'il impose, en dépit des épreuves et des persécutions, sans que ce Dieu aimé soit obligé de se montrer, ou de faire entendre sa voix aux victimes les plus éprouvées de cet amour!

Est-ce un homme ou un Dieu, celui qui a pu se faire aimer ainsi?

III

Ce n'est pas tout. Jésus-Christ a demandé plus encore au monde. Il a dit à l'homme : « Je veux que tu m'adores, parce que je suis ton Dieu; que tu te prosternes dans la poussière devant cette croix, qui a été mon gibet; que tu te découvres quand mon nom sera prononcé; que tu m'élèves des autels, que tu me bâtisses des temples; que tu honores mes prêtres et les fasses vivre; que tu les écoutes avec docilité. »

Et les peuples se sont prosternés, et ils ont adoré Jésus-Christ! Ils ont proclamé sa divinité et la divinité de son Eglise.

Des millions d'idoles s'élevaient sur la surface de la terre, et ces idoles ont été renversées et remplacées par la croix de Jésus-Christ.

Et tous les arts ont rivalisé d'efforts pour célébrer et honorer le simple souvenir de cet homme extraordinaire!

Est-il possible qu'il ne soit pas un Dieu?

IV

La grande merveille en tout cela, c'est que ce triomphe sans précédent de Jésus-Christ s'est opéré quand il n'était plus là, quand il était mort depuis longtemps, et qu'il continue de s'opérer depuis des siècles!

Ce miracle est cependant moins grand pour nous, catholiques, que pour ceux qui n'appartiennent pas à notre religion. Car, tout en croyant que Jésus est remonté au ciel, nous croyons aussi qu'il est encore présent au milieu de nous. Nos temples ne sont pas vides, et les multitudes qui s'y pressent y vont contempler, adorer, prier Jésus-Christ toujours présent sur nos autels.

Voyez-vous cette hostie, un morceau de pain en apparence que nos prêtres ont consacré, et qui est placée dans un ostensoir d'or, sur le tabernacle inondé de lumière? C'est Lui, c'est son corps, le même qui a été crucifié sur le Calvaire. Voilà ce que nous croyons, et c'est encore un miracle.

Et les multitudes, les savants et les ignorants, les génies supérieurs et les simples, croient à cette présence réelle, d'une foi si ferme qu'ils verseraient leur sang pour témoigner de la fermeté inébranlable de leur croyance.

V

Comparez maintenant les disciples de Jésus-Christ, les continuateurs de son œuvre, à ceux des plus grands hommes que l'humanité ait produits. Ceux-ci finissent souvent par juger leurs maîtres et par abandonner ou même condamner leurs théories, leurs idées et leurs doctrines.

Depuis Aristote qui se sépara de Platon, que de disciples se sont séparés de leurs maîtres, dès qu'ils sont arrivés à la maturité et qu'ils ont pu penser par eux-mêmes!

En est-il ainsi des disciples de Jésus-Christ?

Non, certes. Il y a entre eux et leur Maître unité de doctrine, unité immuable et séculaire. Vous me direz peut-être que les croyants du mahométisme et du bouddhisme ont aussi cette unité de doctrine. Cela n'est vrai que dans une certaine mesure; et d'ailleurs cette unité est fondée sur la force, ou sur une organisation qui a supprimé la liberté et le raisonnement; et elle se maintient par l'ignorance, — tandis que l'unité fondée par Jésus-Christ est libre, et appuyée sur la science et les démonstrations des plus grands génies que le monde ait connus. En même temps qu'elle est stable, elle n'est pas exclusive de développements et de pro-

grès. Ce n'est pas le *statu quo* perpétuel de l'inertie; c'est l'immuable qui se meut, qui grandit et se perfectionne, qui demeure au milieu de toutes les croyances qui passent, et qui s'avance au milieu de celles qui sont stationnaires, qui vit et change d'horizon quand toutes les autres doctrines sont devenues des épaves et des ruines.

Elle n'est pas non plus despotique. Le chef de l'Eglise n'est pas un tyran; il n'abuse pas de sa force. Il est un pasteur, et son royaume est un bercail : *unus pastor et unum ovile.* Chacun est libre de sortir de ce bercail, et un trop grand nombre de brebis perdues ont usé de cette liberté. Mais le bercail n'est jamais resté vide, et le troupeau fidèle a gardé l'unité dans la soumission à l'autorité de l'unique pasteur.

Tous les ennemis du Christ meurent et toutes leurs œuvres périssent; mais au milieu des tombes et des ruines, le Christ est vivant.

Je l'ai écrit ailleurs en vers :

« Il est, et sa parole a créé toutes choses.
» Il faisait tout hier, il fait tout aujourd'hui.
» Il est dans les effets, il gît au fond des causes,
» Et rien de ce qui vit n'a de vie hors de Lui!

» C'est Lui dont la voix parle au fond des consciences,
» Eveillant le remords, enseignant le devoir;
» Il est le dernier mot de toutes les sciences :
» Qui ne le connaît pas n'a pas le vrai savoir. »

VIII

L'ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST

La vie de Jésus avait été bien courte. Elle n'avait duré que trente-trois ans, dont trente ans de vie tranquille, obscure et ignorée, et trois ans de prédication dans les campagnes, les villages et les villes de la Palestine.

Sa parole n'avait pas franchi les limites de ce petit pays. Et cependant il avait déclaré qu'il était venu sur la terre pour sauver toute l'humanité. Son enseignement ne s'adressait pas aux Juifs seuls, mais à toutes les nations.

Comment cet enseignement parviendrait-il donc chez tous les peuples du monde? Comment la semence de vérité qu'il avait jetée dans quelques centaines, ou quelques milliers peut-être d'âmes simples et modestes, pourrait-elle germer dans les autres qui n'entendraient jamais sa merveilleuse parole? Il est vrai qu'à plusieurs reprises il avait déclaré vouloir fonder ce qu'il appelait son Eglise, afin qu'elle perpétuât son œuvre. Mais cette fondation n'était visible nulle part aux yeux des foules. Et ceux mêmes qui, sans croire à sa divinité, avaient été émerveillés de ses discours et de ses miracles, se disaient : « Le pauvre malheureux prophète, il est mort trop tôt; il n'a pas eu le temps de rien fonder.

Aux plus grands génies eux-mêmes, il faut le temps pour fonder des œuvres durables. »

Et pourtant, répondaient ses rares disciples : « Sur la croix, avant de rendre le dernier soupir, il a prononcé cette parole solennelle : Tout est consommé. » Cela ne voulait-il pas dire que sa mission était finie, et que son œuvre était achevée et complète?

Oui, mais cette œuvre complète embrasserait-elle l'avenir? Etendrait-elle son empire dans tout l'univers? Serait-elle perpétuelle et universelle?

Il le fallait sans doute, pour que le genre humain fût vraiment racheté, et que l'œuvre de son salut sur terre durât aussi longtemps que le monde.

C'est pour cela que la fondation de l'Eglise de Jésus-Christ était en quelque sorte une nécessité.

Il fallait qu'elle succédât au divin Rédempteur, qu'elle le continuât et qu'elle perpétuât son œuvre pendant les siècles des siècles.

Il fallait qu'elle propageât partout et toujours son enseignement; et pour que l'homme fût sûr que cet enseignement serait bien celui de Jésus-Christ, il fallait qu'elle fût infaillible. Mais l'infaillibilité et la perpétuité ne sont pas de ce monde. Tous les hommes sont sujets à l'erreur, et toutes les institutions humaines sont sujettes à la mort.

Il fallait donc que l'Eglise fût une fondation divine, et qu'elle fût soustraite par son divin Fondateur à l'erreur et à la mort. Aucune puissance humaine ne pouvait l'établir. Mais rien n'est impossible à Dieu, et il lui suffit de prononcer une parole pour créer; or, Jésus-Christ était à la fois homme et Dieu, et quelques-

mois avant de se livrer à la mort, il avait prononcé les paroles créatrices nécessaires, celles qui, pendant les siècles à venir, seraient le fondement de son Eglise. Il les avait adressées à celui qui en devait être le chef. Ecoutez-les :

« Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les puissances de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. »

Admirez les pouvoirs surhumains conférés à cette merveilleuse institution. « Les puissances de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Voilà ce qui lui assure la perpétuité.

Le pouvoir de lier et de délier *sur toute la terre,* constitue son universalité. Et si tout ce qu'elle liera ou déliera *sur la terre devra être lié ou délié dans les cieux*, c'est qu'elle aura le don de l'infaillibilité.

Toutes les prérogatives, dont la possession sera nécessaire à l'Eglise de Jésus-Christ, sont exprimées dans ces paroles.

Oui, disent ceux qui jugent les œuvres divines de la même manière que les œuvres humaines, ce sont là des mots remarquables sans doute, et même un jeu de mots spirituel, mais l'Eglise doit être une société visible et vivante, un corps régulièrement organisé. Or, son fondateur ayant quitté ce monde, qui reprendra son œuvre soudainement interrompue par la mort? Qui aura la présomption de réussir quand lui-même paraît avoir échoué? Sera-ce Pierre? Mais Pierre qui? Pierre Kimm?

Eh! bien oui, ce sera cet homme de rien, ce pêcheur ignorant et ignoré de la Galilée, ce disciple timide qui a renié son maître à la voix des servantes du Grand Prêtre, cet homme du peuple qui ne possède ni le génie créateur, ni l'instruction, ni l'influence, ni le prestige, ni le pouvoir, ni la richesse, qui succédera au grand prophète, au grand thaumaturge, au prestigieux orateur qui entraînait les foules, et qui poursuivra avec des succès inouïs l'établissement de l'Eglise, dont son maître a jeté les fondements. Mais il ne sera pas seul.

Non, nous le savons, diront encore les sceptiques. Il aura pour l'assister les dix autres apôtres, des hommes de rien comme lui.

Mais eux non plus ne seront pas seuls. Par un miracle de sa puissance, le divin Maître restera avec eux, et avec leurs successeurs, même après être remonté vers son Père; et le Saint-Esprit, l'Esprit de Vérité, descendra en eux pour leur enseigner toutes choses et pour les assister.

Les mémorables paroles que nous avons citées ne sont pas les seules que le Christ ait adressées à ses apôtres pour instituer son Eglise, pour lui assurer l'immortalité et pour définir sa mission de salut parmi les hommes. Ecoutez encore celles-ci :

« Je m'en vais à celui qui m'a envoyé, mais je ne vous laisserai pas orphelins. Je viendrai à vous... et je prierai mon Père, et il vous enverra un autre consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous... le consolateur qui est le Saint-Esprit, que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit...

quand l'Esprit de Vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité... »

Enfin, voulez-vous quelque chose de plus précis et de plus formel encore sur l'immortelle institution de l'Eglise, sur l'assistance divine qui ne lui fera jamais défaut et sur sa mission permanente parmi les hommes? Ecoutez cette proclamation, dont la grandeur et la puissance jettent dans l'ombre toutes les proclamations des souverains de ce monde :

« Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Comme mon père m'a envoyé, je vous envoie

» Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez... Allez donc, et enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé... Et voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles! »

Est-il possible après cela de douter de la fondation de son Eglise par Jésus-Christ lui-même?

Non, certes; mais cette institution colossale n'en paraissait pas moins un défi à la raison humaine et à la puissance des nations, une entreprise à la fois insensée et impossible.

Et cependant, cet inconnu des grands et des savants, sans fortune, sans position sociale, sans famille, sans autre nom que Pierre, ne recula pas devant la tâche surhumaine que son regretté maître lui avait imposée. Jamais il n'avait appris l'art de la parole, et cependant il se mit à prêcher avec la même autorité que son Maître, et il convertit trois mille hommes à sa première prédication, et cinq mille à la seconde.

Sans doute, il comprenait d'où lui venait ce pouvoir qui se révélait soudainement en lui. Il savait bien que ses succès merveilleux n'étaient pas dus à son talent, ni à l'habileté de sa parole. C'était le Seigneur qui parlait par sa bouche, puisqu'il leur avait promis d'être avec eux tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.

Au don de la parole qu'il avait reçu instantanément avec le don des langues, et qui faisait l'admiration et l'étonement de tous, il joignit tout à coup le don des miracles.

Au nom de Jésus, il commanda aux boiteux de se redresser, et aux morts de sortir de leurs tombeaux

Le Sanhédrin s'émut et le fit emprisonner. Les tribunaux lui défendirent de prêcher au nom de Jésus. Mais la prison s'ouvrit miraculeusement devant lui, et il continua de prêcher.

L'un des plus acharnés de ses persécuteurs était un Juif de Tarse, nommé Saul. Or, un jour qu'il s'en allait à Damas organiser une persécution plus rigoureuse contre les chrétiens, dont le nombre grandissait étonnamment, Saul fut comme foudroyé par une lumière extraordinaire; il entendit une voix mystérieuse qui lui parlait, et qui lui dit : « Je suis Jésus que tu persécutes. »

Et quand il se releva, ses yeux ne voyaient plus, mais son âme était illuminée. Il était sacré apôtre de Jésus-Christ. Saul, sous le nom de Paul, allait devenir l'apôtre des nations, le porte-parole de Jésus dans tous les pays du monde civilisé.

La persécution se retourna contre lui, et, chez tous

les peuples qu'il évangélisa, il eut à lutter contre les mêmes ennemis qui avaient mis son Maître à mort.

Partout, le sacerdoce juif, jaloux de ses succès, et effrayé de voir diminuer sa propre autorité, souleva contre lui les autorités romaines.

Les accusations étaient celles qui avaient pesé sur la tête de Jésus : « C'était un perturbateur de la paix publique, un contempteur de la Loi, un blasphémateur, un ennemi de César et de Rome. » Les tribunaux le condamnaient. On le flagellait, et, tout déchiré de verges, on le jetait en prison. Un tremblement de terre en ouvrait les portes; mais au lieu d'en sortir, il convertissait le geôlier et toute sa famille.

Un jour, à Lystres, on le lapida et on le laissa pour mort sous les pierres, aux portes de la ville.

Mais rien n'arrêtait le grand apôtre Il allait de ville en ville et de rivage en rivage; et ni les tempêtes de la mer, ni les naufrages, ni les émeutes du peuple, ni les fouets des bourreaux, ni les persécutions des prêtres juifs, ni les cachots, ni les chaînes ne ralentissaient son zèle apostolique.

Et chez toutes les nations et dans toutes les villes, il fondait des églises. Ce n'était pas quelques individus, ou quelques familles, qu'il convertissait. c'était des populations entières; et quand, éloigné d'elles, il leur écrivait ces belles épîtres qu'on lit encore et qu'on relira toujours avec admiration, c'est aux peuples eux-mêmes qu'il les adressait : aux Romains, aux Hébreux, aux Galates, aux Grecs de Corinthe, aux Syriens d'Ephèse et de Colosses, aux Macédoniens de Thessalonique et de Philippes.

On le chassait de partout, mais on l'accueillait partout. Toutes ses défaites se changeaient en victoires, et quand il avait triomphé des Juifs et des païens, c'était contre des chrétiens, contre des frères, qu'il avait à lutter.

L'esprit du mal semait l'ivraie dans ses plus belles moissons, et les dissensions éclataient dans les chrétientés les plus florissantes.

On le calomniait, on le diffamait, on dénaturait son enseignement, on critiquait sa doctrine, on attaquait même l'intégrité de sa vie. Et toute cette guerre lui était faite par de prétendus disciples de Jésus-Christ.

Quand ses prédications avaient converti des foules, et qu'il avait fondé une église, il changeait de pays. Mais à peine était-il éloigné qu'on travaillait à pervertir ses ouailles, en invoquant l'autorité des autres apôtres. On prétendait même le mettre hors de la vraie Eglise de Jésus-Christ, appuyée sur Pierre, Jacques et Jean.

Et alors, il était obligé de se défendre et de faire son propre éloge.

Il faut lire ses épîtres aux Corinthiens et aux Galates pour se rendre compte de toutes ces vilenies et des afflictions qui brisaient le cœur du généreux apôtre.

Avec quelle émotion il y rappelle tout ce qu'il a souffert, et toutes les attaques injustes dirigées contre lui!

On mettait même en doute la régularité de son apostolat. Il n'avait pas été appelé ni instruit par les apôtres. Mais il répondait que c'était le Seigneur lui-même qui l'avait appelé et instruit. C'était Jésus-Christ

qui lui avait confié la mission de convertir les Gentils. Et nul n'a jamais eu un tel zèle apostolique.

Il était le type le plus admirable de ces pasteurs nomades qui parcourent le désert, et qui groupent leurs troupeaux dans les meilleurs pâturages.

Pierre était un pêcheur de poissons transformé en pêcheur d'hommes; et Paul était un fabricant de tentes, transformé en fondateur d'églises.

Inspiré et guidé par l'Esprit de Dieu, il parcourait la terre, il sillonnait les mers, il appelait à lui tous les peuples du monde civilisé, brebis perdues de l'éternel Pasteur; et quand il avait réuni un nombreux troupeau dans une ville, il en confiait la garde à un berger, c'est-à-dire à un évêque, et il s'en allait plus loin établir d'autres bergeries, c'est-à-dire fonder de nouvelles chrétientés.

C'est ainsi qu'il évangélisa tous les pays d'Orient, et une grande partie de l'Europe, depuis la Macédoine et la Grèce jusqu'à l'Italie, la Gaule et l'Espagne.

Partout, dans toutes les terres où il jetait la semence divine, elle fructifiait. Les églises surgissaient comme par enchantement. D'innombrables disciples se levaient pour continuer les luttes de la vérité, au prix de tous les sacrifices.

Partout la persécution les attendait. Comme Pierre et Paul, et comme les autres apôtres, ils étaient traduits devant les tribunaux, accusés, condamnés, emprisonnés, battus de verges, et bien souvent mis à mort; mais ils marchaient aux supplices en chantant des hymnes et des prières; et d'autres lutteurs prenaient leurs places.

Ainsi fut fondée, ainsi grandit l'Eglise de Jésus-Christ.

Toujours entourée d'ennemis et d'obstacles, ayant en elle-même un côté humain, cause de faiblesses inévitables, mais possédant aussi en elle-même la force divine qui lui assurait la victoire définitive. Toujours assaillie par la tempête et ne faisant jamais naufrage.

On l'a comparée souvent à un navire. On l'appelle même la barque de Pierre. Elle ressemble surtout au vaisseau de S. Jean de Matha, par sa merveilleuse navigation.

A l'époque des guerres des Musulmans contre les chrétiens, Jean de Matha s'était dévoué au rachat des captifs chrétiens. Un jour, à Tunis, il avait payé la rançon d'un grand nombre de captifs, et tous s'étaient embarqués à bord d'un navire qui devait faire voile pour l'Italie.

Mais au moment du départ, la plèbe tunisienne révoltée s'était précipitée sur le navire et l'avait désemparé, coupant les mâts, enlevant les voiles, brisant les rames et le gouvernail.

Jean de Matha partit cependant avec son peuple de rachetés, sans autre voile que son manteau attaché au tronçon du mât; et son navire, après une heureuse traversée de deux jours, vint s'abriter dans le petit port d'Ostie.

Que de fois, dans le cours des siècles, l'Eglise a ressemblé à ce navire désemparé, chargé de rachetés, sans voiles, sans rames, sans force motrice apparente. Ses ennemis se réjouissaient de son naufrage inévitable, et la considéraient déjà comme une épave. Mais toujours le souffle de l'Esprit-Saint la poussait vers le port.

Ah! quelle institution merveilleuse! Et que son histoire démontre bien sa divinité et celle de son Fondateur!

Selon l'ordre naturel des choses, et d'après l'expérience des siècles, un grand homme, chef d'école, ou chef de peuple, se fait des amis pendant qu'il vit. Leur nombre, et la mesure de leur dévouement dépendant, soit de son charme personnel, soit du prestige et de l'influence qu'il exerce, soit du bien qu'il fait à ses partisans, des faveurs dont il les comble et des promesses d'avenir dont il les berce. Tout cela lui attire beaucoup d'amis, tant qu'il vit.

Mais quand il n'est plus là, quand la mort a éteint ce regard et cette voix qui électrisaient les foules; quand la puissance qu'il exerçait est anéantie; quand la main qui versait les bienfaits a été fermée pour toujours, les amis s'en vont, et les plus assidus aux banquets du maître sont les premiers à déserter son toit quand la table est vide.

Or, il en fut tout différemment avec Jésus-Christ. Dans presque tout ce qu'il accomplit, les lois de la nature furent renversées.

Sans doute, il s'était fait quelques amis pendant sa vie. Mais comme il ne pouvait leur donner ni puissance, ni honneurs, ni richesse, leur dévouement était loin d'être profond. Quand vinrent les jours d'épreuves, l'un d'eux le trahit, le premier de tous le renia, et les autres l'abandonnèrent. Et voilà le miracle : à peine était-il mort, que ses tièdes partisans devinrent ses admirateurs passionnés. Que dis-je? Ils le proclamèrent Dieu, ils lui dressèrent des autels et l'adorèrent.

Quel riche héritage, quelle opulente fortune leur avait-il donc laissée pour créer un pareil enthousiasme?

Rien. Que dis-je? Moins que rien. Il leur avait prédit qu'ils seraient persécutés, chargés de chaînes, et mis à mort pour lui! Il leur avait prêché le mépris des richesses et des honneurs, la fuite des plaisirs, l'amour des humiliations et des souffrances.

C'est l'héritage qu'ils ont recueilli de sa succession, et plus ils ont souffert à cause de lui, plus ils l'ont aimé !

Celui qui a pu se faire tant aimer au prix de pareils sacrifices, peut-il n'être qu'un homme? Non, il ne peut être qu'un Dieu.

Et si vous ne voyez qu'une institution humaine dans l'Eglise qu'il a fondée, expliquez-nous le miracle de son histoire!

Dans un monde où le temps détruit tout où les trônes croulent, où les dynasties s'évanouissent, où la plupart des écoles philosophiques et scientifiques se succèdent et se détruisent les unes les autres, comment se fait-il qu'elle subsiste, et surtout qu'elle subsiste sans changer, sans altérer son *credo* ou son programme, sans modifier son organisme et sa forme visible?

Est-ce par la force qu'elle se maintient ainsi? Evidemment non.

Ce n'est pas elle qui dispose de la puissance matérielle. Non seulement elle est impuissante matériellement, mais la puissance est le plus souvent aux mains de ceux qui la combattent, et qui ont juré de la détruire.

Quel est donc le secret de sa vie? C'est la foi, et c'est

l'amour. Mais l'homme est-il d'une nature telle que la constance de sa foi et de son amour puisse subsister ainsi naturellement pendant des siècles?

Non, certes. Et pour expliquer cette fidélité de son amour, de ses convictions et de son dévouement, il faut l'intervention d'une assistance surnaturelle.

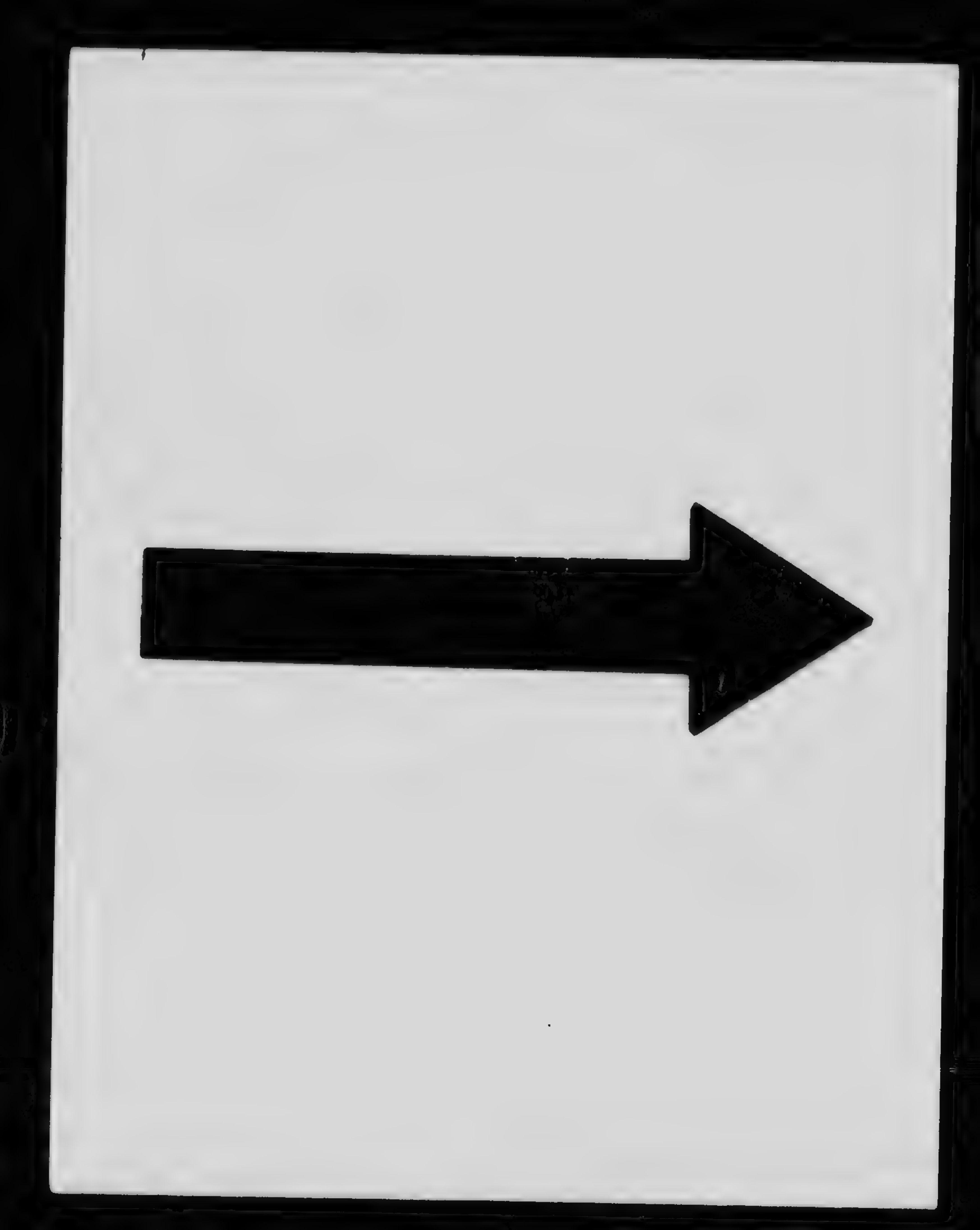
C'est l'Esprit de Dieu, Dieu lui-même, qui assiste, soutient l'Epouse du Christ, et la perpétue par sa mystérieuse et divine opération.

Seule, cette divine assistance explique une vitalité qui n'est pas latente, mais éclatante, une vie qui n'est pas passive ou inerte, mais essentiellement active, une vie qui n'est pas impuissante, mais qui est au contraire la plus grande puissance qui subsiste en ce monde.

Convertir le monde civilisé à une religion qui imposait tous les sacrifices, et qui ne promettait des récompenses que dans la vie future, était une entreprise humainement impossible.

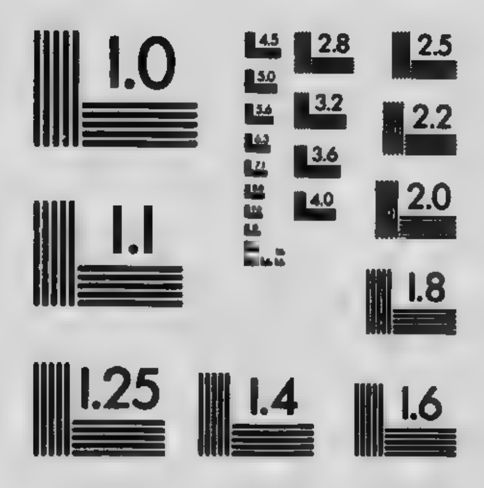
Toutes les forces dont les hommes disposent étaient coalisées contre elle. En face d'elle se dressaient des ennemis tout-puissants : le judaïsme et le paganisme, la synagogue et l'empire romain. Tous ceux qui disposaient des pouvoirs humains étaient ligués contre elle; et dans son propre sein, dès l'origine, surgissaient sans cesse de nouveaux adversaires, qui la calomniaient et qui fomentaient l'hérésie et le schisme.

Les philosophes, les savants, que ses préceptes et surtout sa morale gênaient, la combattaient dans leurs livres. Le théâtre et les poètes satiriques s'en moquaient. Dans tous les pays du monde s'élevaient contre elle des persécuteurs qui avaient à leur service les tribunaux et les gouvernements.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





Ces persécutions durèrent trois siècles, et des calculs qui ne sont peut-être pas exagérés fixent à onze millions le nombre des martyrs qui moururent pour leur foi.

Or, malgré tout cela, l'Eglise a grandi et grandit encore. Elle est immuable, et dans les combats qu'elle soutient, elle ne verse pas d'autre sang que le sien.

Mais que fait-elle? me direz-vous.

Elle remplit la mission que lui a confiée son Fondateur : elle enseigne les nations, elle les baptise, elle leur apprend à observer tout ce que Jésus-Christ leur a commandé. Elle interprète les Ecritures et elle les conserve dans leur intégrité; elle prononce des jugements autorisés dans toutes les controverses religieuses qui s'élèvent, et sa divine autorité produit cette unité doctrinale merveilleuse, qui fait l'étonnement de toutes les autres religions et de toutes les écoles. Sa doctrine est celle même de son Fondateur qui est Dieu, et c'est pourquoi elle est si supérieure à celles des autres religions qui ont été fondées par des hommes.

Elle est l'arbre de la vraie science, et les fruits qu'elle produit ne donnent pas la mort, mais la vie aux nations comme aux individus. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer les peuples chrétiens à ceux qui ne le sont pas, au point de vue de la civilisation et de la vitalité.

Elle fournit aux individus tous les moyens de salut dont ils ont besoin, elle leur remet leurs péchés, elle leur montre la voie qui les conduira à une vie future pleine de félicité, et grâce à l'assistance du Saint-Esprit, elle marche toujours dans le chemin de la Vérité.

Mais à cause des inclinations mauvaises et des passions de la nature humaine, l'Eglise ne triomphe pas sans combattre.

Comme aux jours de l'Exode, il y a encore aujourd'hui deux armées en marche, qui traversent le désert de la vie, celle des chrétiens qui fuient la terre d'Egypte, c'est-à-dire la terre de perdition, en route vers la Terre Promise, qui est la terre du salut, et celle des Egyptiens, c'est-à-dire des incrédules, qui poursuit la première pour l'exterminer.

Aujourd'hui comme alors s'élève entre les deux armées une colonne de fumée qui a sa face obscure du côté des incrédules, et sa face lumineuse du côté des chrétiens.

Et c'est ainsi que les enfants de l'Eglise marchent dans la lumière et arriveront à la terre du salut, tandis que les ennemis de notre foi cheminent à tâtons dans les ténèbres et s'en iront se perdre dans la mer Rouge.

Si vous allez un jour dans la Haute-Egypte, vous ne visiterez pas sans intérêt le grand temple de Karnak et l'avenue des sphinx qui y conduit. En parcourant cette voie étrange que les sables du désert ont partiellement ensevelie, vous y verrez sans doute comme moi un symbole frappant de la vie de l'homme en ce monde.

De quelque côté que vous regardiez, vous apercevez des sphinx mystérieux et muets, qui se dressent à vos côtés comme autant d'énigmes. En vain les interrogez-vous, aucun d'eux ne vous dira son secret.

Mais ne vous y arrêtez pas; avancez toujours entre ces deux rangées de mystères, et vous arriverez bientôt au pylone colossal qui sert de porte au grand temple.

Ce temple représente la maison de Dieu, et pour nous il est une image de ce que nous appelons l'Eglise. Entrez dans l'Eglise catholique qui est la vraie Maison de Dieu sur la terre, et vous y trouverez la solution de toutes les énigmes.

C'est là que vous apprendrez à connaître le but de la vie, ses devoirs, ses luttes nécessaires, ses sacrifices obligatoires et ses victoires définitives.

Et quand vous aurez longtemps prié, vous pourrez repasser par l'avenue des Sphinx, et ils vous livreront leurs secrets. Autour d'eux la lumière se fera, et tout ce qui vous paraissait insoluble deviendra simple et clair dans votre esprit.

Sans doute, celui que les Juifs appelaient Jéhovah ne vous montrera pas encore son visage. Personne ne l'a jamais approché de plus près que Moïse. Il a eu avec lui des tête à tête prolongés; il a conversé avec lui; il a entendu sa voix et sa parole.

Mais quand il a dit à Dieu : « Montrez-moi votre visage », Dieu lui a répondu : « Non, car nul homme ne me verra sans mourir. »

C'est la loi. Dieu est Esprit, et pour le voir il faut mourir. Mais auparavant, en cheminant dans le chemin de la vie, bien souvent vous sentirez sa présence, vous entendrez sa voix parlant à votre conscience, et, si vous l'écoutez, sa lumière vous éclairera jusque dans la nuit du tombeau.

ÉPILOGUE

A JÉSUS-CHRIST

Vous seul de cette vie éclairez le mystère ;
Et lorsque dans la tombe en paix je dormirai,
Je ne verrai plus rien des choses de la terre,
Mais vous, Seigneur, je vous verrai.

Dans un monde meilleur je suis sûr de revivre,
Et de franchir le seuil de l'immortalité ;
Et je vous offrirai l'hommage de ce livre,
Oui, j'ai cherché la Vérité.

Tout plein de votre nom et de votre parole,
Il proclame bien haut votre Divinité.
De tout ce que je crois il contient le symbole,
Il vous promet fidélité.

[Maître,
Il vous proclame aussi mon Dieu, mon Roi, mon
Le Verbe, Fils de Dieu, Rédempteur des humains,
Et c'est pourquoi je veux en mourant le remettre,
Avec mon âme, entre vos mains.

D'aller vivre avec vous j'ai la ferme assurance,
Et de vous contempler toujours d'un œil ravi ;
Car je garde la foi, l'amour et l'espérance,
In te, Domine, speravi.

NOTES SUPPLÉMENTAIRES

NOTES SUPPLÉMENTAIRES

Note A.

L'HOMME.

« Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur. Il est encore dangereux de lui faire trop voir sa grandeur sans sa bassesse. Il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'un et l'autre; mais il est très avantageux de lui représenter l'un et l'autre. »

(Pascal, *Pensées*. 1re part. art. IV, v. VII.)

« Qu'est-ce que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Il est infiniment éloigné des deux extrêmes, et son être n'est pas moins distant du néant d'où il est tiré que de l'infini où il est englouti. »

(*Idem*, VI.)

« Les sciences ont deux extrémités qui se touchent : la première est la pure ignorance naturelle où se trouvent tous les hommes en naissant. L'autre extrémite est celle où arrivent les grandes âmes, qui, ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien, et se rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étaient partis. Mais c'est une ignorance savante qui se connaît. Ceux d'entre deux

qui sont sortis de l'ignorance naturelle, et n'ont pu arriver à l'autre, ont quelque teinture de cette science suffisante, et font les entendus. Ceux-là troublent le monde, et jugent plus mal de tout que les autres. »

(*Idem*, art. VI, v. xxv.)

On pourrait résumer ou plutôt exprimer autrement cette dernière *pensée* du grand philosophe comme suit:

« Les hommes les plus nuisibles à la société ne sont pas les ignorants ni les vrais savants; ce sont les demi-savants qui croient être grands. »

Note B.

LA FUTURE RELIGION.

On disait hier :

« La religion de demain sera la science. Aujourd'hui, il y a encore deux religions : le christianisme et la science. Demain il n'y aura plus que cette dernière.

» Elle seule donnera la clef de toutes les énigmes. Elle sera le dogme, le droit et la morale. Elle dirigera tout, ordonnera tout, éclairera tout, donnera à tout le mouvement et la vie. Par elle seule les hommes seront heureux. »

Mais plusieurs de ceux qui le disaient hier ne le disent plus aujourd'hui.

Ils n'ont plus la confiance et l'enthousiasme d'hier. Ils commencent à trouver que la nouvelle religion tarde à remplir ses promesses.

Le fondateur du positivisme et ses plus brillants disciples prétendaient sérieusement que cette doctrine était une religion comme le bouddhisme, l'islamisme et le christianisme. Et qui donc devait être Dieu dans cette nouvelle religion? M. Laffite l'a dit : c'était l'humanité!

Mais qu'est-ce que l'Humanité-Dieu? Est-ce l'universalité des hommes? Est-ce l'espèce humaine? Non. C'est, a dit M. Longchamps, l'ensemble de toutes les hautes pensées, de tous les nobles sentiments, de tous les grands efforts rapportés à un seul et même être, dont cet ensemble forme l'âme et dont les vivants constituent le vaste corps.

Comprenez-vous? Non? Eh! bien, moi non plus. Mais je serais bien curieux de connaître cette nouvelle divinité dont je fais partie peut-être, et de comprendre comment son âme a été formée par des êtres qui, suivant les matérialistes, n'en ont pas.

Et pourtant non, je ne tiens pas du tout à connaître cette divinité de création humaine; et je me demande en même temps à quoi elle pourra servir à des hommes qui veulent une école sans Dieu, une morale sans Dieu, un Etat sans Dieu, une société sans Dieu.

M. Eugène Tavernier, qui, pendant tant d'années et avec tant de talent, a collaboré au journal l'*Univers*, a publié un volume sous ce titre : *La Religion Nouvelle.* Il est curieux d'y voir quelle peine et quel travail ils s'imposent pour établir une religion humaine, ceux qui croient avoir démoli la religion divine.

Il faut dire que cette nouvelle religion ne serait pas gênante, et quel idéal de bonheur elle réaliserait!

Ecoutez M. Ferdinand Buisson, l'un de ses pontifes: « *Vraiment catholique* et vraiment sociale, *la religion future* substituera au salut individuel le salut de la société, à la rédemption de quelques-uns la rédemption de tous, au *pâle et vague paradis d'outre-tombe le paradis vivant et actif...* »

Evidemment, ce sera le Paradis perdu retrouvé! L'ancien Eden, avec l'arbre de la science du bien et du mal, dont le fruit ne sera pas défendu!

Mais M. Buisson et M. Payot, et les autres fondateurs de la nouvelle religion, uniquement fondée sur la raison et sur la science, sont-ils bien sûrs de nous donner le paradis sur la terre, en échange du *paradis d'outre-tombe* que le christianisme nous promet?

Il ne manque pas de savants qui n'y croient pas, et qui cherchent en vain l'éden terrestre où la science et la raison assureront à la société la paix sociale, le règne de la vertu et la félicité.

M. Ferdinand Brunetière, qui avait longtemps étudié ces grands problèmes, était resté profondément convaincu de l'impuissance de la science moderne.

« Le mystère et l'inconnaissable nous entourent », disait-il; et quand il se demandait d'où nous venons, ce que nous sommes et où nous allons, il confessait que ni l'anthropologie, ni l'anatomie, ni la physiologie, ni l'ethnographie, ni la théorie de l'évolution, ni les autres sciences physiques ou naturelles, ne pouvaient se vanter d'avoir résolu ces graves questions.

Note C.

LES IGNORANCES DE LA SCIENCE MODERNE.

Sous ce titre, M. Eugène Loudun a publié un petit volume intéressant et curieux; mais on pourrait écrire de nombreux volumes sur le même sujet.

J'ai déjà reproduit plusieurs des aveux d'impuissance de quelques savants sur les mystères de la nature et de la vie. J'en veux citer encore quelques-uns, sans cependant prendre la responsabilité de tout ce qu'ils contiennent.

« Je sais les lois de l'attraction, mais ce que c'est, je ne saurais le dire, et persone ne le sait, ni ne le saura jamais plus que moi. » (Newton.)

« Il ne nous appartient pas de remonter aux causes premières; nous les ignorons. » (Le Play.)

« Aucun philosophe n'a pu lever par ses propres forces le voile que la nature a étendu sur les principes des choses. J'observe les *effets* de la nature, mais je vous avoue que je ne conçois pas plus que vous les premiers principes. » (Voltaire.)

« Il n'y a que Dieu qui connaisse l'essence ou la nature des choses, et ce sera toujours un mystère pour nous. » (Euler.)

Mais les savants ne confessent pas toujours leurs

ignorances. Le plus souvent même, ils prétendent tout expliquer. Et il faut voir alors toutes les controverses et toutes les discussions qu'ils soulèvent les uns contre les autres, et tous les systèmes qu'ils inventent pour expliquer la formation de la terre et des mondes célestes.

Sur ces sujets encore, on rencontre des aveux qui témoignent au moins de leur sincérité :

« Les propriétés *caloriques et lumineuses* du soleil, nous sommes dans *l'impuissance* de les expliquer. »

(Moleschott.)

« La cause de la chaleur n'est pas *connue* mais elle a donné lieu à un grand nombre de *savantes hypothèses.* »

(Helhmotz.)

Faire des hypothèses, même savantes, ce n'est pas savoir.

« Sans sortir de notre système solaire, que savons-nous sur son mouvement à travers les constellations, sur sa position, sa valeur, son influence, sa constitution même? Presque rien! (Boillot.)

Concernant la vie, les systèmes contradictoires et les hypothèses sont innombrables. M. Loudun s'en moque avec esprit.

Un grand nombre se sont essayés à définir la vie; mais leurs définitions sont bien loin de nous satisfaire.

« La vie, dit le docteur Nysten, est *la manière d'être*

des corps organisés qui les distingue des corps bruts.» Mais il y en a bien des manières d'être qui distinguent les corps organisés des corps bruts. Laquelle donc est la vie?

« La vie, dit Bouchut, est une force qui pousse la matière à des formes et à des combinaisons nouvelles différentes de ses propriétés ordinaires. » Je ne comprends pas.

Le docteur Barthez me fera peut-être comprendre : « La *chose* qui se trouve dans les êtres vivants et ne se trouve pas dans les morts, nous l'appelons *archée*, principe de vie, comme les qualités inconnues des géomètres X, Y, Z. »

C'est clair, n'est-ce pas? La vie, c'est la *chose* qui est dans les vivants, et qui n'est pas dans les morts, et qu'on appelle *archée*.

C'est l'occasion de citer le mot satirique de Mgr Darboy : « Quand un homme parle sans comprendre ce qu'il dit, et que ceux qui l'écoutent ne peuvent le comprendre, c'est de la philosophie. »

M. Loudun cite plusieurs autres définitions de la vie qui sont évidemment très philosophiques.

Bichat dit : « La vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort. » Je comprends, et la mort viendra quand ces malheureuses fonctions cesseront de résister! La vie, c'est le contraire de la mort, quoi!

Enfin, n'insistons pas. Il y a beaucoup d'autres définitions qui ne valent pas mieux.

Note D.

LA VRAIE ÉVOLUTION.

La vraie évolution n'est pas la transformation du singe en homme; c'est la transformation de l'homme barbare en homme civilisé, de l'homme méchant en homme bon, de l'homme pécheur en homme vertueux, de l'homme corrompu en modèle de pureté.

C'est pour opérer cette transformation que les sociétés ont été fondées, que les gouvernements se sont formés, que les institutions ont été établies, que les sciences, les lettres et les arts ont progressé, que les religions ont bâti des temples et propagé des cultes.

Jamais l'animal sans raison n'a fait le projet de devenir un animal raisonnable. Jamais le gorille n'a eu l'ambition ni la faculté de se métamorphoser en homme.

Mais il est incontestable que, dès son origine, l'homme a conçu le dessein de se transformer en Dieu, comme Lucifer l'avait voulu avant lui. C'était par orgueil sans doute, et non pas pour arriver à la sainteté. Et c'est pourquoi Dieu a condamné l'homme au travail et à la mort.

Mais en même temps Dieu lui révéla quel devait être le but véritable de ses hautes aspirations. Il lui enseigna que c'était sa destinée et sa mission de s'élever jusqu'à Dieu, et de lui ressembler le plus possible,

même sur terre. En cela devait consister pour l'humanité le véritable transformisme.

Malheureusement, l'homme a bientôt perdu de vue cet idéal sublime, tout en obéissant à ses besoins ascensionnels; et bien loin d'évoluer vers son Créateur, il a évolué vers la brute au point de vue moral

C'est vers les grandeurs de ce monde, vers la gloire, vers les honneurs, vers la puissance qu'il s'est efforcé de monter, et quand il est arrivé au sommet, il s'est lui-même déclaré dieu.

L'histoire contient de nombreux exemples d'hommes plus ou moins grands et plus ou moins pervers que les peuples ont divinisés.

A maintes reprises, Dieu a tenté de ramener l'homme à sa véritable destinée, qui est d'être l'image parfaite du seul vrai Dieu. Mais la créature a résisté à l'attraction du Créateur et à ses commandements.

Alors Dieu, qui continuait d'aimer l'homme d'un amour infini, descendit vers lui sur la terre, et lui dit: « Me voici près de toi, visible, tangible, vivant de la même vie que toi. Ton idéal divin, c'est moi. Je suis Dieu, et je suis homme, l'homme parfait, complet, ton modèle éternel. C'est en Moi qu'il faut travailler à te transformer.

» Je me suis fait homme sans cesser d'être le Fils de Dieu, pour t'apprendre à devenir toi-même un fils de Dieu sans cesser d'être un homme.

» Voilà ta vraie évolution. Je suis descendu du ciel pour t'apprendre à y monter avec moi : voilà l'ascen-

sion dont j'ai mis le besoin en toi-même, et qui seule pourra satisfaire ta soif insatiable de bonheur. »

On raconte qu'Alexandre le Grand, devenu le maître du monde civilisé, à l'âge de trente ans, regardait un soir les mondes étoilés, et qu'il pleurait en songeant qu'il y avait là de vastes royaumes qu'il ne pourrait jamais conquérir. Le chrétien est plus heureux; car depuis Alexandre, le Christ est venu sur la terre, et il a appris aux hommes comment ils peuvent conquérir le ciel, et devenir les fils du Très-Haut.

« Aimez vos ennemis, faites du bien, donnez beaucoup sans en rien espérer... et vous serez les fils du Très-Haut », a dit Jésus-Christ dans son admirable « sermon sur la montagne ».

Les savants qui croient au transformisme de Darwin, croient aussi que l'évolution humaine n'est pas finie, et qu'elle finira par transformer l'homme en dieu. Renan l'a dit : « Dieu est en train de se faire, de *devenir!* »

Je crains que cette dernière évolution ne soit longue, et je préfère celle que le Christ promet comme récompense à la vertu de charité.

Note E.

LE CHEMIN DE LA VÉRITÉ.

On a vu quel chemin j'ai suivi pour aller *de l'homme à Dieu*.

Bien des fois je me suis dit qu'il y a un chemin plus court pour arriver à la foi; et je le recommande à tous ceux qui n'ont pas le temps de faire de longues études d'apologétique.

Je leur dis : Laissez de côté la métaphysique, la philosophie, les sciences, la théologie, et contentez-vous d'étudier Jésus-Christ.

Lisez et méditez l'histoire de sa vie, et de sa survivance dans l'Eglise qu'il a fondée. C'est une simple étude historique à faire. Ce sont de simples récits basés sur des faits, à la portée de tous ceux qui savent lire. Et quand vous aurez fait ce travail facile, avec la sincérité et la bonne volonté d'acquérir la foi, vous serez convaincus que Jésus-Christ est bien ce qu'il a déclaré être : La Voie, la Vérité et la Vie.

Et alors, tous vos doutes se dissiperont. La lumière, la grâce de Dieu aidant, se fera dans votre esprit, et vous vous direz comme M. Brunetière : « Qu'avons-nous besoin d'autre chose?... Voilà tout le problème. Il n'y en a pas d'autre. »

Lisez ce que disait l'illustre critique dans une conférence sur « Les raisons actuelles de croire » :

« L'exégèse et la critique ont-elles prouvé que la diffusion du christianisme ne fût pas un fait sans analogue dans l'histoire du monde? Non! et même elles ont dû formellement reconnaître qu'il y avait en lui, je veux dire dans le seul fait de cette diffusion quelque chose d'inexplicable. Ont-elles prouvé que la propagation du christianisme ne fût pas l'œuvre des apôtres?

Non! et, s'il y a sans doute un texte authentique en histoire, ce sont les *Actes*. Ont-elles prouvé que, même en admettant les discordances qu'elles ont cru reconnaître dans les quatre Evangiles, ils ne fussent pas tous les quatre, en substance, la biographie mortelle et l'enseignement du même Jésus? Non! et le jour où elles le prouveraient, ce serait, avec l'histoire évangélique, toute espèce d'histoire qui s'écroulerait, et même toute certitude historique. Ont-elles prouvé que ce même Jésus ne se soit pas donné aux hommes pour le Messie des prophètes, pour le Fils de son Père et pour le Rédempteur de l'humanité? Non encore, elles ne l'ont pas prouvé. Mais, si elles ne l'ont pas prouvé, qu'avons-nous besoin d'autre chose? Que nous importent les subtilités de l'exégèse, et, si j'ose le dire, les curiosités mêmes de la théologie? Nous n'avons plus ici qu'une question à résoudre; et si d'ailleurs elle est sans doute la plus grande, la plus troublante qui se soit jamais élevée parmi les hommes, il n'y en a pas du moins de plus simple à poser. Croyons-nous ou ne croyons-nous pas que Dieu se soit incarné dans la personne de Celui qui s'est dit le Fils de Dieu? Voilà tout le problème! Il n'y en a pas d'autre! »

(Ferdinand Brunetière.)

Note F.

LE CIEL.

On désigne souvent par ce nom, ou par celui de paradis, le séjour du bonheur éternel, qui est la demeure de Dieu, des anges et des saints.

Mais où est-il ce paradis ou ce ciel? Isaïe, saint Jean, saint Paul en ont eu la vision dans des ravissements ineffables; mais aucun d'eux n'a pu nous décrire le monde mystérieux que Dieu habite. Saint Paul lui-même déclare ne pas savoir si ce fut avec son corps, ou sans son corps, qu'il fut ravi jusqu'au troisième ciel. —« Dans la maison de mon Père, a dit Jésus-Christ à ses apôtres, la veille de sa mort, il y a de nombreuses demeures... et je m'en vais vous y préparer une place.»

La curiosité bien humaine des apôtres fut éveillée, et Pierre dit : « Seigneur, où allez-vous? » Jésus répondit : « Là où je vais, tu ne peux me suivre maintenant; mais tu me suivras plus tard. »

Pierre aurait dû être satisfait de cette réponse. Mais il ne le fut pas. Et pour affirmer son amour et son dévouement, il dit : « Pourquoi ne pourrais-je pas vous suivre maintenant? Je donnerai ma vie pour vous. » Jésus lui fit cette terrible réponse : « Tu donneras ta vie pour moi? En vérité, en vérité, je te le dis, le coq ne chantera pas avant que tu ne m'aies renié trois fois. »

Pierre se tut et baissa la tête. Après un silence, Jésus

reprit la parole : « Vous savez où je vais, et vous en savez le chemin. »

Qui va l'interrompre et pousser plus loin l'interrogatoire? Naturellement, ce fut Thomas, l'homme qui ne veut pas croire sans voir.

« Seigneur, dit-il, nous ne savons pas où vous allez; comment pourrions-nous en savoir le chemin? »

Jésus lui répondit : « Je suis la voie, la vérité et la vie. Personne ne vient au Père si ce n'est par moi. »

La curiosité humaine persista, et ce fut le tour de Philippe d'interrompre le divin orateur : « Montrez-nous le Père », demanda-t-il.

Jésus fut évidemment affligé et comme déconcerté. « Philippe, répondit-il, il y a si longtemps que je suis avec vous, et vous ne me connaissez pas? Celui qui me voit, voit aussi le Père. Comment peux-tu dire : Montrez-nous le Père? Est-ce que vous ne croyez pas que je suis dans le Père, et que le Père est en moi? »

Quelle plainte touchante d'un Dieu! Et quelle réponse sublime, transcendante, emportant l'esprit humain dans les hauteurs du monde surnaturel, et laissant la curiosité humaine tâtonner péniblement dans les obscurités du monde physique!

Non, nous n'avons pas besoin de savoir en quel endroit de la création est situé le Paradis. Que nous importe cette question de topographie céleste, ou d'astronomie? Il nous suffit de savoir que les cieux existent, que Dieu les habite avec les anges et les saints, que Jésus-Christ y est monté pour nous y préparer une

place, et qu'il est lui-même le chemin qui y conduit.

Connaître le chemin de la maison paternelle et le suivre, voilà tout ce qui est nécessaire pour y arriver.

Lorsque le comte de Paris se vit près de mourir, il dit à Mgr d'Hulst, qui était à son chevet :

« Voici la fin. Je me soumets à la volonté de Dieu, mais j'ai peur de l'inconnu! »

L'illustre prélat lui répondit : « Monseigneur, ne vous troublez pas au sujet de ce qui est inconnu, et n'essayez pas de vous représenter ce dont aucune expérience terrestre ne peut vous fournir l'image. Ditesvous seulement : Je vais à mon Père Je ne connais pas exactement sa demeure; mais je suis sûr que j'y serai bien parce que je vais tomber dans ses bras. La confiance filiale résume pour vous en ce moment toutes les vertus. »

Cette exhortation pleine de simplicité et de foi rassura l'auguste mourant; et elle devrait nous apprendre à ne pas laisser entrer le doute dans notre âme, sous le prétexte que Jésus-Christ lui-même n'a pas jugé à propos de dissiper toutes les ombres qui nous environnent.

Connaître Jésus, et tout ce qu'il nous a enseigné, c'est posséder toute la science nécessaire.

Note G.

ÉLOGE DE LA RELIGION CATHOLIQUE PAR M. THIERS.

Nous croyons que nos lecteurs liront avec intérêt et avec profit cette page tirée de l'*Histoire du Consulat*. Tout n'y est pas irréprochable; mais c'est tout de même un témoignage de grande valeur, rendu à l'Eglise catholique, par un illustre historien qui n'était pas un clérical.

M. Thiers n'était pas seulement un grand orateur parlementaire. Il avait une grande lucidité d'esprit, des idées élevées, et cette faculté plus rare qu'on ne croit, le bon sens. C'est cette faculté qui brille tout particulièrement dans la page éloquente qu'on va lire.

« Il faut une croyance religieuse, il faut un culte à toute association humaine. L'homme, jeté au milieu de cet univers, sans savoir d'où il vient, où il va, pourquoi il souffre, pourquoi même il existe, quelle récompense ou quelle peine recevront les longues agitations de sa vie; assiégé des contradictions de ses semblables, qui lui disent, les uns, qu'il y a un Dieu, auteur profond et conséquent de toutes choses; les autres, qu'il n'y en a pas; ceux-ci, qu'il y a un bien, un mal, qui doivent servir de règle à sa conduite; ceux-là, qu'il n'y a ni bien ni mal, que ce sont là les inventions intéressées des grands de la terre : l'homme, au milieu de ses contradictions, éprouve le besoin impérieux, irrésisti-

ble, de se faire, sur tous ces objets, une croyance arrêtée.

» Vrais ou fausse, sublime ou ridicule, il s'en fait une. Partout, en tout temps, en tout pays, dans l'antiquité comme dans les temps modernes, dans les pays civilisés comme dans les pays sauvages, on la trouve au pied des autels, les uns vénérables, les autres ignobles ou sanguinaires. Quand une croyance établie ne règne pas, mille sectes, acharnées à la dispute comme en Amérique, mille superstitions honteuses comme en Chine, agitent ou dégradent l'esprit humain. Ou bien, si, comme en France, en quatre-vingt-treize, une commotion passagère a emporté l'antique religion du pays, l'homme, à l'instant même où il avait fait vœu de ne plus rien croire, se dément après quelques jours, et le culte insensé de la déesse Raison, inauguré à côté de l'échafaud, vient prouver que ce vœu était aussi vain qu'il était impie.

» A en juger donc par sa conduite ordinaire et constante, l'homme a besoin d'une croyance religieuse. Dès lors, que peut-on souhaiter de mieux à une société civilisée, qu'une religion nationale, fondée sur les vrais sentiments du cœur humain, conforme aux règles d'une morale pure, consacrée par le temps, et qui, sans intolérance et sans persécution, réunisse, sinon l'universalité, au moins la grande majorité des citoyens, au pied d'un autel antique et respecté!

» Une telle croyance, on ne saurait l'inventer quand elle n'existe pas depuis des siècles. Les philosophes,

même les plus sublimes, peuvent créer une philosophie, agiter par leur science le siècle qu'ils honorent : ils font penser, ils ne font pas croire. Un guerrier couvert de gloire peut fonder un empire, il ne saurait fonder une religion. Que dans les temps anciens, des sages, des héros s'attribuant des relations avec le ciel, aient pu soumettre l'esprit des peuples et lui imposer une croyance, cela s'est vu. Mais, dans les temps modernes, le créateur d'une religion serait tenu pour un imposteur; et, entouré de terreur comme Robespierre, ou de gloire comme le jeune Bonaparte, il aboutirait uniquement au ridicule.

» On n'avait rien à inventer en 1800. Cette croyance pure, morale, antique, existait : c'était la vieille religion du Christ, ouvrage de Dieu suivant les uns, ouvrage des hommes suivant les autres, mais suivant tous, œuvre profonde d'un réformateur sublime, réformateur commenté depuis dix-huit siècles par les conciles, vastes assemblées des esprits éminents de chaque époque, occupées à discuter, sous le titre d'hérésies, tous les systèmes de philosophie, adoptant successivement sur chacun des grands problèmes de la destinée de l'homme les opinions les plus plausibles, les plus sociales, les adaptant pour ainsi dire à la majorité du genre humain, arrivant enfin à produire ce corps de doctrine invariable, souvent attaqué, toujours triomphant, qu'on appelle *Unité Catholique*, et au pied duquel sont venus se soumettre les plus beaux génies! Elle existait, cette religion, qui avait rangé sous son empire tous les peu-

ples civilisés, formé leurs mœurs, inspiré leurs chants, fourni le sujet de leurs poésies, de leurs tableaux, de leurs statues, empreint sa trace dans tous leurs souvenirs nationaux, marqué de son signe leurs drapeaux, tout à tour vaincus ou victorieux! Elle avait disparu un moment dans une grande tempête de l'esprit humain : mais, la tempête passée, le besoin de croire revenu, elle s'était retrouvée au fond des âmes, comme la croyance naturelle et indispensable de la France et de l'Europe.

» Quoi de plus indiqué, de plus nécessaire en 1800 que de relever cet autel de saint Louis, de Charlemagne et de Clovis, un instant renversé? Le général Bonaparte, qui eût été ridicule, s'il avait voulu se faire prophète ou révélateur, était dans le vrai rôle que lui assignait la Providence, en relevant de ses mains victorieuses cet autel vénérable, en y ramenant par son exemple les populations quelque temps égarées. Et il ne fallait pas moins que sa gloire pour une telle œuvre! De grands génies, non pas seulement parmi les philosophes, mais parmi les rois, Voltaire et Frédéric, avaient déversé le mépris sur la religion catholique, et donné le signal des railleries pendant cinquante années. Le général Bonaparte, qui avait autant d'esprit que Voltaire, plus de gloire que Frédéric, pouvait seul, par son exemple et ses respects, faire tomber les railleries du dernier siècle... »

(Adolphe Thiers.)

Note H.

L'IMMUTABILITÉ DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

Un des caractères les plus admirables de l'Eglise catholique est son immutabilité.

Tout change autour d'elle. Tout subit l'influence des temps, des mœurs, des innovations, des besoins et des passions des hommes. Elle seule ne change pas, tout en se développant. Sa doctrine reste la même; mais elle s'enrichit toujours de nouvelles démonstrations, elle s'éclaire de lumières plus éclatantes, elle grandit à la façon d'un arbuste qui devient un grand arbre.

On lira sans doute avec intérêt cette page éloquente de Lacordaire :

« Trouvez-moi, maintenant, une éclipse à cette immutabilité; trouvez-moi une page catholique où le dogme soit nié en tout ou en partie; trouvez-moi un homme qui, s'en étant écarté, n'ait pas été à l'instant chassé de l'Eglise, eût-il été le plus éloquent des écrivains, comme Tertullien, ou le plus élevé des évêques, comme Nestorius, ou le plus puissant des empereurs, comme Constance et Valence. Trouvez-moi un homme à qui la pourpre, ou le génie, ou la sainteté ait servi contre les anathèmes de l'Eglise, une fois qu'il a eu touché par l'hérésie à la robe sans couture du Christ?

» Certes, le désir n'a pas manqué de nous prendre ou de nous mettre en faute contre l'immutabilité. Car,

quel privilège pesant à tous ceux qui ne l'ont pas! Une doctrine immuable quand tout change sur la terre; une doctrine que les hommes tiennent dans leurs mains, que de pauvres vieillards, dans un endroit qu'on appelle le Vatican, gardent sous la clef de leur cabinet, et qui, sans autre défense, résiste au cours du temps, aux rêves des sages, aux plans des rois, à la chute des empires, toujours une, constante, identique à elle-même. Quel prodige à démentir! Quelle accusation à faire taire! Aussi tous les siècles, jaloux d'une gloire qui dédaigne la leur, s'y sont-ils essayés. Ils sont venus tour à tour à la porte du Vatican, ils ont frappé du cothurne ou de la botte; la doctrine est sortie sous la forme frêle et usée de quelque septuagénaire, elle a dit :

« Que me voulez-vous? — Du changement. — Je ne change pas. — Mais tout est changé dans le monde : l'astronomie a changé; la chimie a changé; la philosophie a changé; l'empire a changé; pourquoi êtes-vous toujours la même? — Parce que je viens de Dieu, et que Dieu est toujours le même. — Mais sachez que nous sommes les maîtres, nous avons un million d'hommes sous les armes, nous tirerons l'épée; l'épée qui brise les trônes pourra bien couper la tête d'un vieillard et déchirer les feuillets d'un livre. — Faites, le sang est l'arome où je me suis toujours rajeunie. — Eh bien! voici la moitié de ma pourpre, accorde un sacrifice à la paix, et partageons. — Garde ta pourpre, ô César, demain on t'enterrera dedans; et nous chanterons sur

toi l'*Alleluia* et le *De profundis*, qui ne changent jamais. »

Cette immutabilité de l'Eglise catholique est certainement merveilleuse, et serait inexplicable, si l'on n'admettait pas sa divinité. Mais, ce qui n'est pas moins admirable, c'est que cette immutabilité n'exclut ni la liberté, ni le progrès.

TABLE

NOTES SUPPLÉMENTAIRES

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie. — Lille - Paris - Bruges. — 673.

